L'ÉGLISE

ET LES

BELLES LETTRES

ÉTUDES

SUR LE

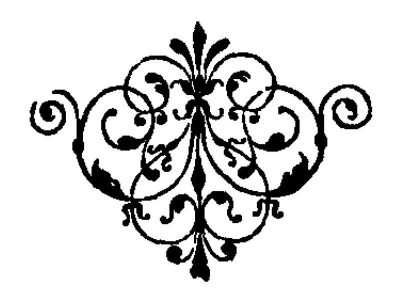
PROGRÈS LITTÉRAIRE DANS LES SOCIÉTÉS CHRÉTIENNES

PAR

L'Abbé A. LAVEILLE

PROFESSEUR DE THÉOLOGIE MORALE
ANCIEN PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

DEUXIÈME ÉDITION



LYON
Librairie Générale Catholique et Classique
EMMANUEL VITTE, DIRECTEUR
Imprimeur de l'Archevêché et des Facultés catholiques de Lyon
3, place Bellecour, et rue Condé, 30





L'ÉGLISE & LES BELLES-LETTRES

DU MÊME AUTEUR :

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE DE PHILOSOPHIE, grand in-8°. Chez Cattier, à Tours.

L'EGLISE INSTITUTRICE DE LA FRANCE SOUS LA DYNASTIE MÉROVINGIENNE, in-8°. Chez Salettes, à Coutances.

L'INSTRUCTION PRIMAIRE DANS L'ANCIEN DIOCÈSE D'AVRANCHES AVANT LA RÉVOLUTION, in-8°. Chez Alphonse Picard, rue Bonaparte, à Paris.

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue Condé, 30.

LETTRE DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE LAVAL

A L'AUTEUR

ÉVÊCHÉ
DE LAVAL
†

Laval, le 13 octobre 1892.

Cher Monsieur l'Abbé,

Je viens d'achever la lecture de votre livre, et il me tarde de vous dire l'impression que j'en ai retirée.

Vous n'avez pas voulu faire une œuvre de critique : votre but était simplement de montrer en quelques chapitres, qui sont comme autant de tableaux, l'influence que l'Eglise n'a cessé d'exercer sur les belles-lettres.

Il était difficile de mieux définir comment, tout en répudiant la mythologie des auteurs païens, pour lui substituer les hautes conceptions du

Christianisme, elle a reconnu et consacré la rare perfection de leur style.

Grâce au genre que vous avez adopté, chacun peut suivre sans effort le développement de votre pensée.

J'ai remarqué, en vous lisant, mais à un degré supérieur, les qualités qui vous ont toujours distingué : beaucoup d'étude, une incontestable sûreté d'appréciation, une méthode consciencieuse et le sens très délicat de la langue française.

Vous espérez que votre livre pénétrera tôt ou tard dans les bibliothèques populaires. Je serais étonné qu'on lui refusât une place à laquelle il a des droits réels.

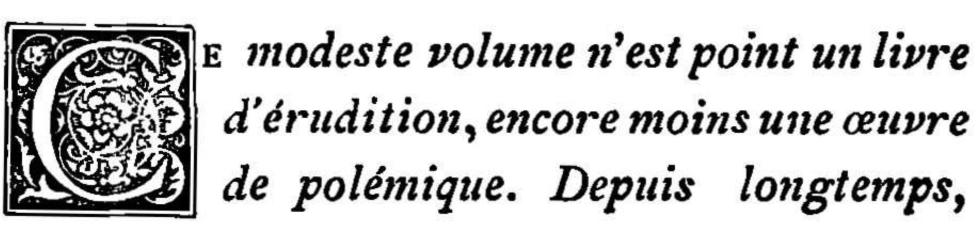
Personne, à mon avis, ne le lira sans profit. Il édifiera ceux qui ne connaissent pas encore la part qui revient à l'Eglise dans le développement de l'esprit humain. Pour les initiés, peut-être seront-ils heureux de retrouver, condensé dans une attrayante synthèse, ce qui a été pour eux l'objet de longues recherches.

Agréez, cher Monsieur l'Abbé, avec mes compliments très sincères, l'assurance de mon affectueux dévouement.

† JULES, *évêque de Laval.*



PRÉFACE



Ce modeste volume n'est point un livre d'érudition, encore moins une œuvre de polémique. Depuis longtemps, grâce à Dieu, les beautés littéraires du Christianisme ont été mises en lumière par des écrivains d'une autorité incontestée. D'ailleurs, je n'ai point qualité pour prendre part au débat qui s'est élevé, il y a quelque cinquante ans, et qui dure encore, entre les admirateurs exclusifs de l'antiquité classique et les partisans des auteurs chrétiens.

Ancien professeur d'un collège catholique, mêlé pendant de longues années au personnel de l'enseignement libre, j'ai dû constater que, même dans ces institutions qui sont désormais

le principal espoir de la religion en France, la préoccupation des examens universitaires fait parfois négliger les chefs-d'œuvre du génie chrétien, et nuit singulièrement à la formation du véritable goût. On veut faire, coûte que coûte, beaucoup de bacheliers; donc il faut, avant tout, faire étudier les auteurs du programme.

Quel est le résultat d'une éducation ainsi comprise?

C'est que le jeune homme appelé à occuper un rang d'élite dans la société chrétienne, à combattre même dans les rangs du sacerdoce, ne connaît, au sortir du collège, ni les grands hommes, ni les grandes œuvres de l'Eglise dont il est le fils et dont il sera l'apôtre. Il a passé des années à expliquer Cicéron et Virgile; quant à saint Jean Chrysostome et à saint Augustin, il en a traduit quelques pages à peine. Il se persuade, dès lors, que l'esprit de mensonge a seul reçu le privilège des grâces du langage, et que les ouvrages des Pères de l'Eglise, dépositaires de la vérité, mais écrits dans une langue barbare, ne sauraient satisfaire des âmes avides, avant tout, d'enthousiasme et de poésie.

Cette conception est injuste autant qu'incomplète, et je voudrais la bannir des jeunes esprits auxquels s'adresse spécialement ce livre.

Si, comme on l'a dit, le travail sacré des lettres n'est qu'un effort de l'intelligence pour fixer l'idéal divin dans le langage des hommes, ne serait-il pas étrange que nos grands docteurs chrétiens n'eussent pas trouvé, pour célébrer le Verbe éternel, type de toute beauté créée, des accents aussi nobles et aussi magnifiques, que les poètes du paganisme, pour chanter leurs faux dieux?

Dans une analyse rapide, j'ai passé en revue les principaux chefs-d'œuvre littéraires éclos depuis l'ère chrétienne. Je me suis appliqué à découvrir et à mettre en relief, dans chacun d'eux, ce que j'appellerai le sceau du Christ, cette marque indélébile et glorieuse qui fait resplendir d'un nouvel éclat le sceau du génie, et qui manque aux plus beaux livres de l'antiquité. J'ai essayé ensuite de grouper en un tableau d'ensemble les principaux bienfaits de l'Eglise considérée comme institutrice des nations modernes.

C'est aux élèves de nos collèges chrétiens et

de nos écoles libres que je dédie ces pages. Je leur propose de les parcourir, pendant les vacances, à titre de délassement.

Si quelqu'un de ces chers jeunes gens, auxquels j'ai consacré le meilleur de ma vie, puise dans cette lecture le désir de mieux connaître la littérature chrétienne, afin d'aimer d'une tendresse plus éclairée la sainte Eglise notre mère, j'aurai obtenu le seul succès que j'ambitionne, et mes vœux seront comblés.

A. Laveille.

Avranches, juillet 1892.



CHAPITRE PREMIER

LA LITTÉRATURE CHRÉTIENNE

« Si l'un des premiers problèmes de la vie est de trouver la paix de l'âme; si la condition la plus élevée pour la créature est d'entrer en rapport avec Dieu, alors toutes les merveilles de la lyre grecque pâlissent devant cette autre merveille, le livre des Psaumes. »
(GLADSTONE.)

A littérature est l'expression de la société. A peine la tribu sauvage a-t-elle choisi un coin de terre pour y construire ses huttes de gazon, que les traits les plus saillants de sa grossière nature, les lignes de ses paysages et jusqu'aux nuances de son ciel viennent se refléter et comme se peindre dans ses premiers chants. De même, si l'on considère le peuple civilisé, pas de noble élan, pas d'abaissement moral, pas

d'événement politique considérable, pas même de mode éphémère qui ne laisse quelque trace dans ses œuvres littéraires. Et comme, parmi les peuples civilisés, chacun conserve sa physionomie propre, on a pu compter, à toutes les époques, autant de *littératures nationales* qu'il y a eu de sociétés régulièrement constituées.

Mais au-dessus des sociétés politiques, formées par la communauté de territoire, de langue et d'intérêts matériels, il y en a d'autres qui ont pour lien la communauté de croyances, de culte et d'espérances : ce sont les sociétés religieuses. Ces sociétés, plus vastes, mais non moins fortement unies que les précédentes, ont dû laisser, elles aussi, une expression de leur vie intellectuelle et morale dans des monuments littéraires; on doit trouver, malgré la diversité des idiomes parlés dans chaque contrée, un fond d'idées communes à tous les peuples d'une même religion, un miroir où tous puissent se regarder et se reconnaître; en un mot, il doit y avoir une littérature religieuse.

On pourrait remarquer, il est vrai, que, parmi tant de travaux consacrés à l'étude et à

l'analyse des auteurs anciens, on ne trouve point d'histoire de la littérature païenne. La raison en est simple : chez les anciens, la religion se confondait avec la patrie ; les institutions religieuses ne différaient point des institutions politiques, et, par là même, il n'y avait pas de littérature religieuse distincte de la littérature nationale.

La prédication de l'Evangile introduisit dans la vie des peuples un élément nouveau. L'unité de symbole forma entre les croyants des liens plus forts et plus doux que ceux qui unissaient les enfants d'une même cité. Tous les adeptes de la nouvelle doctrine sentirent le besoin d'exprimer, chacun dans leur langue, les convictions et les enthousiasmes dont leur âme débordait ; dès lors, chaque nation compta un certain nombre d'œuvres littéraires, dues à une inspiration commune ; la littérature chrétienne avait pris naissance.

Rien ne nous paraît plus digne de la plume d'un grand écrivain qu'une histoire des progrès littéraires réalisés sous l'influence de l'Eglise. Suivre de siècle en siècle l'idée chrétienne dans les diverses manifestations de la pensée humaine : dans la poésie, qu'elle épure

et transforme ; dans l'éloquence, qu'elle renouvelle et rajeunit ; dans l'histoire, qu'elle éclaire en lui révélant la raison dernière des événements, est une tâche digne de tenter l'ambition des plus belles intelligences. Nous l'aborderons, malgré la faiblesse de nos moyens personnels. Des guides autorisés nous ont précédé dans la carrière, et nous croyons faire encore œuvre utile en transmettant à la foule abusée par tant de préjugés l'écho, même affaibli, de ces voix éloquentes.

Mais avant d'étudier l'influence catholique sur la formation et le développement des diverses littératures modernes, il importe de connaître les sources d'inspiration que l'Eglise a proposées aux intelligences pour les instruire, les vivifier, les tourner vers l'idéal.

L'antiquité grecque et latine, malgré la puérilité et l'abjection de ses doctrines religieuses, avait laissé des pages immortelles. Les traditions primitives, écho lointain de la parole divine, avaient survécu, dans l'âme des peuples païens, à l'action corruptrice d'une impure mythologie, et ces parcelles de vérité, revêtues des grâces de l'imagination, exprimées dans une langue harmonieuse,

avaient produit des chefs-d'œuvre. L'Eglise recueillit ces reliques des civilisations disparues ; elle les proposa à l'admiration de ses enfants, et ses efforts constants s'appliquèrent, pendant des siècles, à les protéger contre tous les fanatismes et toutes les barbaries.

Mais il ne suffisait pas d'offrir à la contemplation du génie humain des conceptions ingénieuses ou d'éclatantes images. Les fictions perpétuelles du paganisme, celles même qui recouvraient la réalité d'un voile transparent et gracieux, ne pouvaient entièrement satisfaire des âmes avides de paix et de certitude, car elles laissaient sans réponse tous les grands problèmes qui intéressent l'humanité. L'Eglise tourna donc les regards de ses disciples vers la demeure du vrai Dieu ; elle mit sous leurs yeux la plus haute poésie réalisée dans une œuvre vivante et à la portée de tous ; elle fit tomber de leurs mains les livres dictés par la sagesse antique en leur présentant l'œuvre de la Sagesse éternelle.

Ainsi donc, conservation des classiques anciens, révélation d'une philosophie sublime, d'une poésie et d'une éloquence inspirées par l'Esprit-Saint, tels sont les principaux titres

de l'Eglise à la reconnaissance des générations studieuses. Essayons de mesurer l'étendue de ce double bienfait.

I

Si l'on met à part les écrivains sacrés, les anciens sont restés les vrais modèles et les meilleurs guides en l'art littéraire, parce que, malgré la pauvreté de la doctrine païenne sur laquelle ils ont exercé leur génie, ils sont habituellement plus simples, plus naturels, plus sincères que leurs imitateurs modernes.

Une beauté dans la forme suppose, dans la pensée, une vérité correspondante ; aussi, malgré les ténèbres qui couvraient alors l'intelligence humaine, faut-il reconnaître, sur le front des grands hommes de l'antiquité, un reflet de la lumière d'en haut. Les plus belles pages de leurs œuvres ont été inspirées par les restes flottants des traditions hébraïques.

Les hymnes d'Orphée et de Cléanthe rappellent de loin les chants sacrés qui célèbrent la gloire de Jéhovah ; plusieurs passages d'Eschyle semblent des imitations du livre de

Job; Homère rivalise souvent avec la majesté et la simplicité des récits bibliques. De plus, les auteurs anciens travaillaient sur le fonds inépuisable des idées et des sentiments naturels; ils avaient sous les yeux le modèle éternel de toute peinture émouvante et vraie : l'homme même, avec ses tristesses et ses joies, ses misères et ses vertus, et les étranges vicissitudes de son pèlerinage ici-bas.

Sans doute, ils n'ont jamais pu, malgré toutes les ressources de l'art et toute la puissance du talent, se rendre pleinement maîtres de leur sujet. Ils n'ont su découvrir de la nature de l'homme, de son origine, de ses destinées, de ses aspirations infinies, que très peu de chose; du vrai Dieu, ils n'ont presque rien dit; et néanmoins, quiconque a seulement parcouru les chants héroïques de la Grèce sait quels monuments le génie est parvenu à élever avec ces débris épars. C'est que ces peintures, qui paraissent si simples et conçues à si peu d'effort, ont le privilège de faire passer dans l'âme la lumière et la fraîcheur de la nature primitive; c'est que le poète paraît lui-même naïf et jeune comme les temps qu'il décrit, et que le lecteur trouve

dans ces récits de l'enfance du monde le charme secret qui accompagne toutes les aurores.

Cette belle simplicité qui distingue les anciennes épopées se retrouve dans les tragédies grecques, jointe à un sentiment très juste et très élevé de l'art dramatique. Artistes d'une sincérité admirable, tout entiers à l'idéal qui les a charmés, ces vieux maîtres ne paraissent jamais préoccupés de philosopher, ni de créer la difficulté, pour conquérir l'honneur de la vaincre. A la différence de nos auteurs modernes, même les meilleurs, qui attachent beaucoup de prix à éveiller, à surexciter et à satisfaire enfin la curiosité, ils ne poursuivent qu'un but : la simple expression du beau. Point de complications, ni de ruses de métier ; jamais de ces coups de théâtre dont l'effet principal est de surprendre le lecteur ou de le tenir en haleine. S'ils l'émeuvent, c'est d'admiration, de tristesse, de terreur, de pitié. L'impression qu'ils laissent, c'est celle d'un ravissement calme, silencieux, qui repose et épanouit l'âme, non celle d'un étonnement qui l'agite et la trouble.

Tel est le secret de l'empire exercé par les

classiques anciens sur les meilleurs esprits de toutes les nations et de tous les siècles ; tel est le secret de l'enthousiasme qui inspirait naguère à un de nos poètes cet éloquent hommage :

« Trois mille ans ont passé sur la tombe d'Homère,
« Et, depuis trois mille ans, Homère respecté
« Est jeune encor de gloire et d'immortalité » (1).

L'Église, dont la mission était de révéler dans son plein jour la lumière que le paganisme avait parfois entrevue, se garda bien de déchirer des pages qu'elle regardait comme une préface humaine de l'Evangile. Parmi les ruines des vieux temples d'idoles, elle ramassa la lyre qui servait à chanter les faux dieux, elle la remit purifiée entre les mains de ses artistes, qui devaient en faire l'instrument des saints cantiques et la voix harmonieuse de l'âme parlant au vrai Dieu.

Dès les premiers siècles, nous voyons les docteurs et les apologistes chrétiens admirer les beautés des auteurs profanes, tout en détestant les erreurs que présentent leurs ouvrages : ils suivaient, du reste, en cela,

(1) M.-J. CHÉNIER.

l'exemple de saint Paul, qui, dans une de ses prédications, fait appel, en faveur de sa doctrine, au témoignage d'un poète païen (1).

La plupart des Pères avouent leur préférence, ou, comme ils disent eux-mêmes, leur faiblesse, pour l'écrivain qui a charmé leur jeunesse et auquel ils doivent en partie les grâces de leur style, ou la puissance de leur dialectique, ou encore leur profonde connaissance du cœur humain.

L'Eglise ne se contente pas de donner à tous individuellement les éléments de la science du salut : elle propose à une élite intellectuelle l'étude des lettres, que saint Prosper appelle : « l'ornement et la consolation de la misère de l'homme », — des lettres, qu'on dit humaines par excellence « *humaniores litteræ*, parce qu'elles soutiennent l'humanité dans le combat de la vie » (2). — « Nous devons, dit saint Basile, nous initier aux sciences profanes, avant de pénétrer dans le secret des sciences sacrées, afin de nous accoutumer à ces vives lueurs. » Et il com-

(1) « *In ipso enim vivimus, et movemur, et sumus : sicut et quidam vestrorum poetarum dixerunt : Ipsius enim et genus sumus.* » (Act. Apost., cap. XVII, v. 28).

(2) LE DUC DE BROGLIE.

pose un traité, destiné à ses jeunes disciples, sur la manière de lire les auteurs profanes. Saint Nil le Majeur avait déjà disposé le *Manuel d'Épictète* à l'usage des chrétiens.

Non seulement l'Eglise ne reste pas étrangère aux beautés littéraires qui charment l'imagination des païens, mais elles travaille pour les connaître à fond ; elle veut même se les assimiler, et elle y réussit, au point d'effrayer Julien l'Apostat.

Où trouver des esprits plus cultivés que Clément d'Alexandrie et saint Grégoire de Nazianze, dont l'un avait approfondi et expliqué les origines de la mythologie païenne, tandis que l'autre puisait aux écoles d'Athènes les principes de l'éloquence dans laquelle il devait égaler Démosthène ? Quel grammairien païen fut plus familier avec les classiques que saint Ambroise, dont les discours rappellent, par leur élégance toute cicéronienne, les meilleurs temps de la littérature latine ? Quel siècle de l'antiquité a produit une érudition plus vaste que celle de saint Augustin, et quelle encyclopédie égala jamais la *Cité de Dieu?* Quel lettré, quel humaniste professa pour les modèles anciens un culte pareil à celui dont

les entoura saint Jérôme, l'interprète éminent des saintes Ecritures, l'athlète infatigable de l'orthodoxie catholique?

Il faut lire les détails que nous donne, sur l'emploi de ses journées, le solitaire de Bethléem, pour comprendre quelle place tenaient encore, même au désert, au milieu des instruments de la pénitence, les chefs-d'œuvre de l'éloquence profane.

Pendant son séjour à Rome et dans les Gaules, saint Jérôme avait réuni avec beaucoup de soin les livres des orateurs anciens, et c'était le seul trésor qu'il eût apporté avec lui en Orient. Les charmes de cette lecture le ravissaient encore, et son christianisme jaloux s'effrayait d'un semblable enthousiasme. C'était, à ses yeux, un danger nouveau, une tentation de l'esprit, non moins redoutable que celle des sens. « Homme faible et misérable, dit-il, je jeûnais avant de lire Cicéron; après plusieurs nuits passées dans les veilles, après des larmes abondantes que m'arrachait le souvenir de mes fautes, je prenais Platon. Lorsque ensuite, revenant à moi, je m'attachais à lire les Prophètes, leur discours me semblait rude et

négligé. Aveugle que j'étais, j'accusais la lumière ! »

On conçoit les alarmes du glorieux pénitent, si souvent éprouvé par la tentation ; mais, après de tels travaux, on comprend aussi le cri de triomphe qu'il jetait au monde païen, au nom du christianisme naissant : « Nous ne craignons aucune espèce de comparaison ! »

Cependant le sang des martyrs est devenu une semence de chrétiens ; Julien, le perfide ennemi qui a juré d'étouffer sous le mépris l'Eglise condamnée à l'ignorance, repose maintenant dans le cercueil que lui a préparé le charpentier de Galilée ; les Papes sortent des Catacombes ; partout des églises s'élèvent ; partout des écoles se fondent, et les enfants des martyrs viennent y puiser, avec la foi héroïque de leurs pères, l'amour de la science, qui élève l'âme et l'embellit.

Il n'y a pas encore de programme uniforme pour cet enseignement à peine constitué ; nous savons néanmoins que, dans l'école de Latran, qui devint plus tard le modèle de toutes les écoles épiscopales, les clercs apprennent l'histoire, la grammaire, le grec et la géométrie.

Dans les Gaules, les plus anciens écrivains sont des prêtres où des évêques familiers avec les auteurs anciens.

Grégoire de Tours cite Virgile presque à chaque page de ses *Annales;* Fortunat, évêque de Poitiers, essaye de faire passer dans ses vers l'élégance qu'il admire chez les poètes latins; Sidoine Apollinaire, longtemps professeur dans les écoles romaines, conserve, sur le siège épiscopal de Clermont, le culte de l'éloquence qu'il a puisée aux sources profanes.

Lorsque Charlemagne entreprit, au sein de son empire, la rénovation intellectuelle qui devait immortaliser son règne, il essaya de réunir en un même faisceau toutes les lumières qui avaient brillé dans le passé. Après l'étude des Saints Livres, il prescrivit l'étude des chefs-d'œuvre dè la sagesse humaine, et c'est dans ce sens que travaillèrent ses collaborateurs. « Je m'occupe, lui écrit Alcuin, de donner aux uns l'instruction, en la puisant dans le vase des Saintes Ecritures, et à enivrer les autres du vieux vin des anciennes écoles, afin que l'Eglise prospère par l'avancement de la science. »

« Il y a des preuves, dit M. Daremberg, que les Francs de Charlemagne lisaient Pline. »

Ces nobles efforts semblèrent quelque temps demeurer stériles. Lorsque Charlemagne fut couché dans son tombeau d'Aix-la-Chapelle, les seigneurs que sa main puissante ne maintenait plus dans l'obéissance se disputèrent ses dépouilles au milieu de luttes sanglantes. La paix, la sécurité, le loisir nécessaires aux travaux de l'intelligence avaient disparu : on crut que c'en était fait des conquêtes intellectuelles du grand empereur. Heureusement, l'Eglise veillait sur les trésors qu'elle avait confiés à la garde de ses clercs. Dans cette Europe changée en champ de bataille, on trouva toujours, abrités dans les vallées, ou retranchés sur les sommets des montagnes, des forts destinés à devenir les asiles de la science, et une armée résoluc à les défendre : les couvents et les moines.

L'Italie est, en quelque sorte, le camp de réserve. Là se forment, s'organisent et s'exercent des milices de toutes armes : maisons des bénédictins, où les lettres anciennes sont étudiées sans interruption ; écoles ecclésiastiques à Modène, épiscopales à Milan, de

rhétorique à Ravenne, de littérature à Vérone, des sept arts à Parme, de grammaire à Pavie; et au centre, Rome, gardienne des traditions antiques, siège de la papauté, « qui toujours a été plus savante que les nations » (1).

Toute l'Europe présente le même spectacle. Après avoir passé les Alpes et traversé la Provence et le Languedoc, pays encore à demi romain par l'érudition et la langue, on rencontre, sur les bords de la Loire, les abbayes savantes de Fleury, de Saint-Benoît, de Ligugé; puis, plus loin, échelonnées vers le nord, Ferrières, Saint-Wandrille, le Bec, Luxeuil, Corbie. En Suisse, les monastères de Reichnau et de Saint-Gall passent pour des foyers de science en même temps que des asiles de vertu; en Angleterre, on rencontre à chaque pas des collèges et des séminaires; en Irlande, sept mille étudiants font entendre leur murmure studieux dans la seule ville d'Armagh. Enfin, dans la Germanie presque sauvage, parmi les Saxons convertis d'hier, on retrouve les fondations de saint Boniface: l'école de Fulde et la Nouvelle Corbie, sur le

(1) Villemain.

Wéser ; bien plus, on découvre un couvent de religieuses savantes, le monastère de Rhoswitha.

Pour travailler utilement, il faut des maîtres et des livres ; or, quels livres trouvera-t-on dans ces pieux asiles ? Quel est l'ordre et le programme des études ?

La bibliothèque de chaque couvent comprend, dès cette époque, deux catégories d'ouvrages : d'un côté, les saintes Ecritures et les livres liturgiques ; d'autre part, les auteurs profanes.

Les collections célèbres de Ferrières et de Bobbio possèdent Aristote et Démosthène ; des manuscrits grecs du xe et du xie siècle ont été retrouvés à Rome, à Vérone, au Mont-Cassin, à Tournay ; les moines de Saint-Gall citent l'*Iliade ;* Loup, abbé de Ferrières, prie le pape Benoît III de lui envoyer l'*Orateur* de Cicéron, les *Institutions* de Quintilien, un commentaire de Térence ; la religieuse Rhoswitha compose ses tragédies, premiers spécimens du théâtre chrétien, à la fois remplies de réminiscences de l'antiquité et vivifiées par le souffle de l'Evangile. Dans les siècles suivants, on verra les traités de sco-

lastique s'appuyer sur des passages de Cicéron, et il sera difficile de trouver une chronique barbare où n'étincellent, comme des éclairs, les vers inspirés de Virgile.

Les classiques anciens ne sont pas seulement conservés et transcrits avec une vigilance attentive, ils sont mis entre les mains des élèves et servent souvent de texte aux leçons des maîtres.

Pendant de longues années, on trouva dans toutes les écoles une sorte d'encyclopédie latine, composée, au ve siècle, par un auteur africain, Martianus Capella. Cet ouvrage, divisé en neuf livres, présentait un résumé de chacune des sciences enseignées sous le nom d'arts libéraux. La plupart des développements étaient empruntés à des auteurs anciens, comme Pline, Solon, Aristide, Quintilien. On se servait aussi des traités de Cassiodore sur les sept arts, des traductions et des commentaires de Boëce ; de plus, les élèves de certains monastères avaient entre les mains des versions latines de la *Logique* d'Aristote, de l'*Arithmétique* de Nicomaque, des *Eléments* d'Euclide, de la *Mécanique* d'Archimède et des ouvrages astronomiques de Ptolémée.

Enfin, dans un grand nombre de maisons, on signait des actes en grec, on écrivait des Vies de saints en vers latins ou en vers français, on parlait grec dans la vie ordinaire, on abordait les combats de la science avec des gestes emphatiques, comme ceux des paladins dans les combats de géants : « Je m'enfonce jusqu'au talon, écrivait Ingulphe, abbé de Croyland, dans la rhétorique de Cicéron. »

Dans les siècles violents de la barbarie déchaînée, l'Eglise avait dû se retirer dans ses couvents et ses écoles épiscopales. Elle y avait emporté le flambeau de la science et le protégeait avec amour contre les souffles malfaisants du dehors.

Ce n'est pas elle qui alors vit dans l'ombre, c'est la société civile. Mais, dès que le bruit s'apaise autour d'elle, elle sort de sa retraite et répand à flots la lumière; tout se ranime, resplendit et semble se rajeunir : c'est l'aurore du XIII[e] siècle.

Les langues anciennes sont étudiées avec une ardeur sans pareille; le latin surtout, la langue de la tradition et de l'Eglise, la langue originelle de la France, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Angleterre, est commun à tous les

rangs de la société. On discute en latin dans les Universités récemment fondées; dans les écoles de village, on enseigne la grammaire latine. Partout on demande aux écrivains de l'antiquité la pureté du goût et l'élégance de la forme. A Rome, Villani lit assidûment Lucain, Virgile, Valère-Maxime; les clercs de Cambridge commentent Cicéron; en France, on traduit Salluste et Tite-Live; bientôt, sous Charles V, on donnera des versions françaises de César, d'Ovide et de Suétone.

Après la prise de Constantinople par les croisés, le grec se répand de plus en plus en Occident; Aristote est traduit du grec en latin par Michel Scot, et des évêques d'Italie composent des homélies dans la langue de saint Jean Chrysostome. Théologiens, philosophes, poètes : Dante, Pétrarque et Boccace, aussi bien que les lyriques franciscains, alimentent leur génie à la même source; toutes les œuvres du temps débordent de réminiscences classiques.

Il n'y eut pas, au sein de la société ecclésiastique de Renaissance véritable, pour la raison très simple que l'Eglise ne laissa jamais dépérir, dans ses écoles, le culte des lettres

anciennes : pour renaître, il faut avoir cessé de vivre.

Ce mouvement, qui eut des résultats tantôt excellents, tantôt déplorables, selon les directions qui lui furent imprimées, avait pris naissance parmi les laïques.

En France, conduit presque uniquement par des hommes imbus de l'esprit païen, il n'aboutit guère qu'à faire renier les sévères beautés de l'art gothique et de la littérature nationale.

En Italie, le résultat fut tout autre. Un pape, dont le goût artistique et le sens littéraire égalaient l'habileté politique, Léon X, prit la tête du mouvement et le dirigea avec une telle sagesse qu'il mérita de donner son nom au siècle de la Renaissance.

La scolastique, tant de fois calomniée par les critiques superficiels, avait rendu à la société d'éminents services : elle avait habitué les peuples à la logique, et, en traitant les dogmes d'une manière rigoureusement méthodique, elle les avait garantis contre les interprétations erronées. Mais, à l'époque où nous sommes parvenus, l'abus s'était glissé dans plusieurs écoles. La dialectique, devenue

toute-puissante, exagérait son empire en voulant exclure toute autre forme de langage. Alors du sein de l'Eglise sortit une autre méthode plus douce, plus souple et plus polie, en un mot plus humaine, et appelée, pour cette raison, la méthode des humanistes. Ces littérateurs s'imposèrent, dès le principe, la tâche d'étudier à fond et sous toutes ses formes l'antiquité grecque et latine, et, par ce moyen, d'animer d'une vie nouvelle la philosophie et la théologie, d'épurer le goût, d'augmenter encore et surtout de revêtir d'une forme élégante le trésor de savoir amassé par les siècles : travail indispensable pour que l'école de civilisation ouverte par l'Eglise au genre humain ne laissât rien à désirer.

Gutenberg venait d'inventer l'imprimerie, et les savants grecs, chassés de Constantinople, erraient sans asile.

Léon X profita de ces deux circonstances pour vulgariser en Italie la connaissance de la langue d'Homère. Jean de Lascaris, qu'il fit venir de Venise, lui amena une colonie de jeunes hellénistes qui, comblés de ses faveurs et de ses libéralités, mirent tous leurs soins à faire connaître les chefs-d'œuvre de cette

antique littérature. Bientôt, les presses d'Alde Manuce produisirent une édition des œuvres de Platon; Homère et Sophocle furent exhumés de l'obscurité où ils restaient ensevelis; l'imprimerie mit à la portée de tous les lettrés les œuvres de Pindare et de Théocrite.

La langue latine appela également l'attention du pape. Sadolet et Bembo, ses secrétaires, restituèrent à l'idiome de Cicéron et de Virgile sa pureté primitive, que les notaires et les jurisconsultes avaient notablement altérée. Léon X acheta, au prix énorme de cinq cents ducats, un exemplaire des cinq premiers livres de Tacite, qui fut tiré de l'abbaye de Corwey, en Westphalie, et le livra aux soins d'un de ses meilleurs imprimeurs. Il donna, en un mot, un tel essor à l'étude des chefs-d'œuvre antiques, qu'un certain nombre d'écrivains de son temps, aveuglés par leur admiration, sacrifièrent l'originalité au profit d'une imitation servile des modèles.

Pour apprécier sainement les services rendus à la civilisation par l'Eglise catholique, il est intéressant de comparer l'état de l'Italie, sous le pontificat de Léon X, à celui de l'Allemagne ou de l'Angleterre, travaillées,

à la même époque, par les adeptes de la Réforme.

Partout, en Italie, on fonde des écoles, des collèges, des universités, des académies ; l'étude du grec, de l'hébreu, des langues orientales, cultive, exerce, perfectionne les esprits.

En Allemagne, au contraire, Luther prêche la guerre à l'instruction : « Les hautes écoles, dit-il, mériteraient qu'on les détruisît de fond en comble, car jamais, depuis que le monde est monde, il n'y eut d'institution plus diabolique. » Et, de fait, sous les pas du réformateur, les écoles se ferment, les maîtres sont dispersés, et les peuples retombent dans la nuit de l'ignorance.

Toutefois, le flambeau de l'intelligence ne disparaîtra pas entièrement de ces contrées ; le Verbe libérateur, « qui éclaire tout homme venant en ce monde », triomphera, encore une fois, de l'Esprit de ténèbres. Dieu suscite un ordre religieux dont la mission principale est de veiller à la conservation des études, de les favoriser au milieu du protestantisme, et souvent malgré lui. La Compagnie de Jésus entreprend de relever ce que Luther a détruit,

et elle réussit presque partout : Cologne, Trèves, Mayence, Augsbourg, Paderborn, Anvers, Prague, Posen, voient successivement s'élever dans leur enceinte un collège ecclésiastique où les lettres anciennes seront cultivées avec une ardeur nouvelle. Bientôt, les maîtres ne se contenteront plus d'expliquer verbalement à leurs élèves les meilleurs passages des auteurs classiques; ils publieront et répandront dans toute l'Europe lettrée ces éditions annotées et expurgées, ces commentaires si savants, si ingénieux, et, disons-le, si réservés et si prudents, qui ont fait autorité, jusqu'à nos jours, dans tous les établissements chrétiens.

Cette restauration intellectuelle ne se borna pas aux contrées envahies par la Réforme; elle s'étendit à la France, et, personne ne l'ignore, la plupart des grands hommes de notre XVII[e] siècle reçurent dans les collèges des Jésuites l'éducation qui développa et fortifia leur génie. Là, comme dans toutes les maisons qu'ils dirigent, nous voyons ces religieux faire, dans leur programme d'instruction, une large part à l'étude des anciens. Chez eux, aucun élève n'est admis à prendre des leçons

de science ou de philosophie, s'il ne possède une connaissance suffisante de la langue grecque et de la langue latine ; et cet usage, universel dans les maisons de la Compagnie de Jésus, est bientôt adopté dans les collèges de l'Université.

Sans doute, on proposa, dès le XVII[e] siècle, de bannir les auteurs anciens de l'éducation publique ; mais cette idée ne fut soutenue que par un petit nombre d'esprits singuliers, appartenant presque tous au monde laïque. Dans la fameuse querelle des anciens et des modernes, l'Eglise resta fidèle à ses traditions : elle continua *d'admirer l'éloquence* et la poésie répandues dans les ouvrages classiques, comme des reflets lointains de la vérité et de la beauté éternelles. Plus tard, en présence des tendances de plus en plus païennes de l'enseignement universitaire, de nombreux ecclésiatiques demandèrent que l'on fît une part plus large, dans les collèges chrétiens, à l'explication des auteurs chrétiens. C'était justice ; mais ceux mêmes qui réclamèrent le plus hautement cette innovation n'avaient pas la pensée d'exclure entièrement les écrits des anciens.

Nous assistons, de nos jours, à une tentative nouvelle en faveur des modernes, ou plutôt nous constatons avec tristesse que notre société frivole veut en finir avec des méthodes et une discipline trop sévères pour des courages énervés. L'étude du latin n'est plus guère en honneur dans les écoles officielles : les premiers élèves sont souvent incapables d'expliquer couramment les textes les plus simples de Cicéron ou de Tite-Live. Quant au grec, on s'en est débarrassé comme d'un bagage incommode ; il n'existe plus qu'à l'état de souvenir dans les traditions scolaires. Le temps consacré autrefois aux thèmes et aux versions est employé maintenant aux expériences de physique et aux leçons d'histoire naturelle. La science du bien-être matériel peut y gagner ; mais les générations nouvelles ne verront-elles pas, en revanche, diminuer et s'éteindre la vigueur de l'intelligence, l'élévation de la pensée, la distinction de l'esprit, toutes ces sérieuses et brillantes qualités qui faisaient jadis l' « honnête homme » ?

Nous ne voulons pas, toutefois, désespérer de l'avenir intellectuel de notre pays. C'est

l'Eglise qui a fait la gloire littéraire de la France, comme sa grandeur politique, et l'Eglise est toujours debout. Elle a toujours des écoles libres, où elle conserve, comme en un sanctuaire, le dépôt des saines traditions. C'est de là que viendra de nouveau la lumière, lorsque la tempête des révolutions aura passé.

II

Il serait téméraire, nous l'avons vu, de vouloir établir la supériorité absolue des écrits modernes, même de ceux où domine l'esprit chrétien, sur les chefs-d'œuvre littéraires de l'antiquité. Montrer, par exemple, que les siècles de Léon X et de Louis XIV ont éclipsé le siècle de Périclès, que Milton a détrôné Homère, que l'inspiration des épopées du moyen âge fait pâlir la beauté de l'*Énéide*, est une tâche malaisée : les plus ingénieux critiques l'ont entreprise sans succès. Ce n'est pas en opposant, de parti pris et sans distinction, les disciples de l'Evangile aux partisans de la mythologie, que l'on fera

triompher la cause de la civilisation chrétienne. Pour atteindre ce but, il faut quitter la région des faits, pour s'élever à celle des principes.

Et d'abord, l'Eglise catholique possède les Livres saints, c'est-à-dire la plus haute poésie et la plus magnifique éloquence qui soient au monde : la seule possession d'un pareil trésor assurerait à son patrimoine littéraire une richesse unique et inappréciable.

De plus, il est incontestable que, dépositaire de la vérité, elle offre à l'artiste et à l'écrivain, même pour les œuvres humaines, une source d'inspiration plus féconde et plus pure que toutes les fables conservées dans les traditions païennes.

Si donc beaucoup d'auteurs modernes sont restés, dans leurs écrits, au-dessous des modèles anciens, c'est qu'ils se sont volontairement privés des ressources que leur offrait l'Eglise; c'est qu'au lieu de demander à la prière et à la méditation des saintes Ecritures la lumière et l'enthousiasme, ils se sont renfermés dans le cercle étroit d'une mythologie démodée et stérile. Rabaissés, dès lors, au rôle de copistes, ils ont vainement essayé

de rajeunir des sujets déjà traités de main de maître, et, en quelque sorte, épuisés.

Mais ces erreurs trop fréquentes des plus belles intelligences n'ôtent rien à la supériorité littéraire du dogme catholique : il suffit, pour s'en convaincre, de comparer les quelques chefs-d'œuvre inspirés par le christianisme avec les écrits les plus parfaits de l'antiquité classique.

Qu'importe, après tout, que Corneille et Racine soient parfois inférieurs à Sophocle et à Euripide, puisque *Polyeucte* et *Athalie* sont restés sans rivaux dans les langues de la terre? Qu'importe que l'*Iliade* et l'*Enéide* surpassent, aux yeux des délicats, toutes les épopées modernes, si le *Paradis perdu* ou la *Divine Comédie,* moins parfaits dans leur ensemble, renferment des beautés de détail que la muse païenne n'a jamais entrevues? Qu'importe même que, chez les chrétiens, le poète ait parfois manqué à la poésie, si la poésie est toujours là, attendant une âme d'artiste pour la comprendre, une voix inspirée capable de la chanter dignement?

Nous donnerons d'abord une idée générale de cette poésie incomparable des Livres

saints, sortie du cœur de Dieu même; nous consacrerons ensuite quelques chapitres à faire connaître les œuvres littéraires qui doivent à la Bible leurs véritables et incontestables beautés.

Lorsque les auteurs païens *voulaient réunir* un fonds d'idées naturelles ou vraies qui pût servir de base à leurs fictions, ils étaient réduits à consulter les livres de leurs philosophes, c'est-à-dire l'œuvre de la raison humaine, toujours, et surtout alors, « courte par quelque endroit » (1). Les disciples de l'Évangile, au contraire, ont sans cesse à leur portée, pour leur servir de guide, l'œuvre de la Sagesse infinie.

Il existe, à l'heure présente, au foyer de toute demeure chrétienne, un livre apporté du ciel, qui contient à lui seul toute une littérature, et qui, dans tous les genres, offre des modèles parfaits, parce qu'ils sont divins; un livre que tous les catholiques lisent à genoux, parce qu'il garde l'empreinte de la main du Très-Haut; un livre que l'on baise avec amour, parce qu'il répond à toutes les aspirations de l'âme, à tous les besoins du cœur; un livre qui

(1) Bossuet.

a des chants de triomphe pour toutes les joies, des gémissements pour toutes les douleurs, des consolations pour toutes les infortunes ; un livre qui est devenu le compagnon inséparable de l'âme exilée, parce qu'au lieu des splendeurs éphémères de la nature terrestre, il fait luire à ses yeux les joies du royaume éternel. Ce livre est gardé, expliqué, commenté par l'Eglise ; on l'appelle la *Bible*, c'est-à-dire le Livre par excellence de l'humanité.

Considérons seulement les ressources que cet ouvrage inspiré offre à l'orateur, au poète, à l'historien.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et l'éloquence politique. A la tribune ou au barreau, leurs orateurs n'envisagent que des intérêts matériels et éphémères. Cicéron défend la vie ou l'honneur d'un client ; Démosthène lance contre l'ennemi de la patrie des foudres dont l'écho, depuis longtemps affaibli, ne réveille plus, chez des étrangers, ni enthousiasme, ni terreur ; l'un et l'autre ne savent que remuer les passions, et fondent leurs espérances de succès sur l'émotion passagère qu'ils exciteront dans les cœurs. L'orateur chrétien poursuit un but

plus élevé par des moyens plus nobles. Ce qu'il défend, ce n'est ni la vie d'un homme, ni l'honneur d'un peuple, c'est l'honneur de Dieu et le respect de ses lois ; ce qu'il poursuit, ce qu'il assigne comme fin suprême aux efforts de l'homme, ce n'est ni la faveur inconstante de la fortune ni la trompeuse fumée de la gloire, c'est le salut éternel, c'est-à-dire le repos assuré de l'âme au sein du Père céleste. Et de quelles armes se sert-il pour subjuguer son auditoire ? Au lieu d'exciter les mouvements de l'âme, il les combat : pour faire triompher la volonté, il commence par enchaîner la passion.

Un autre caractère qui distingue l'éloquence chrétienne de l'éloquence des Grecs et des Romains, c'est cette tristesse évangélique qui en est l'âme, selon La Bruyère, et qui pénètre si profondément le cœur de l'homme du néant des choses d'ici-bas. « Toute votre vie, disent les saints docteurs, n'est qu'une ivresse d'un jour, et vous employez cette journée à la poursuite des plus folles illusions. Vous atteindrez ce comble de vos vœux, vous jouirez de tous vos désirs, vous deviendrez roi, empereur, maître de la terre ; un moment encore,

et la mort effacera ces néants avec votre néant (1). »

Qui donc a inspiré de pareils accents ? Qui a fondé cette grande école de la tombe, où s'instruit l'apôtre de l'Evangile ? Qui a donné à l'éloquence humaine des ailes qui la transportent au delà des horizons de la terre ? Ouvrons les saints Livres : nous retrouverons, et dans les hymnes du Psalmiste, et dans les lamentations des Prophètes, et dans les sentences des moralistes inspirés, les sentiments et les pensées dont la parole des orateurs chrétiens n'est qu'un écho fidèle.

S'agit-il de trouver des plaintes proportionnées à la multitude des maux partagés entre la race humaine ? Aucun écrivain n'a poussé la tristesse de l'âme au degré où elle a été portée par le patriarche de l'Idumée, pas même Jérémie, qui, selon le langage de Bossuet, « peut seul égaler les lamentations aux douleurs ». Ecoutons ce cri d'angoisse arraché au juste vaincu par la souffrance : « Périsse le jour qui m'a vu naître ! périsse la nuit où l'on a pu dire : Un homme a été conçu ! Que ce jour se change en ténèbres !

(1) CHATEAUBRIAND, *Le Génie du Christianisme*.

que le Seigneur en perde le souvenir, et ne songe plus jamais à réveiller sa lumière ! Qu'après le jour, on livre la nuit de ma naissance à l'horreur des tempêtes ; qu'elle ne compte pas dans mes années ; qu'on l'arrache du nombre de mes mois ! Qu'elle reste à jamais oubliée et solitaire ! qu'on ne pense jamais à la bénir ! Pourquoi n'ai-je pas péri dans les entrailles qui m'avaient formé ? pourquoi, du moins, ne suis-je pas mort à mon premier pas dans la vie ? pourquoi s'est-il trouvé des genoux pour me bercer, un sein pour me nourrir ? Ah ! maintenant je dormirais dans le silence, je me reposerais dans mon sommeil !... Pourquoi le jour a-t-il été donné au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur ? »

L'homme individuel, quelque malheureux qu'il soit, n'a jamais tiré de tels soupirs de son âme ; c'est ici l'humanité qui souffre, qui pleure, qui se plaint, qui jette au monde le cri éternel de son infortune ; et voilà pourquoi de telles paroles, passant par des lèvres humaines, trouveront toujours, et nécessairement, le chemin du cœur.

S'agit-il maintenant de rappeler à l'homme la

brièveté de la vie présente et le mensonge de ses promesses? Le livre de Job nous présente encore les comparaisons les plus inattendues et les plus saisissantes : « L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misères. Il s'épanouit et se fane, comme la fleur des champs ; il fuit comme une ombre et jamais il ne demeure deux instants dans le même état. »

Voulons-nous, enfin, concevoir une juste idée de la grandeur de Dieu, de sa justice inexorable envers le pécheur endurci, de sa *miséricorde* envers le coupable repentant ? Parcourons les récits de la *Genèse*, et cette longue suite de miracles opérés par le Très-Haut en faveur de son peuple fidèle ; prêtons l'oreille aux anathèmes des Prophètes, et admirons le châtiment tombant, à l'heure annoncée, sur les rois sacrilèges ou sur les villes maudites ; assistons, avec Ezéchiel, au réveil final de l'humanité sortant des tombeaux ; écoutons la lyre de David, célébrant le pardon divin accordé à sa pénitence. Partout, dans le psaume comme dans le récit historique, dans le cantique comme dans la prophétie, nous trouvons les plus hautes

vérités revêtues des plus radieuses images, les sentiments les plus vifs exprimés dans le style le plus chaud et le plus coloré, l'émotion la plus vraie rendue dans les accents les plus pathétiques.

Après avoir jugé les œuvres, jetons un regard sur les auteurs. Les écrivains sacrés ne parlent jamais en leur nom, mais toujours en celui du Très-Haut qui les envoie. Ils se feraient un crime d'altérer, par le moindre alliage de leurs pensées mortelles, les célestes révélations de l'Esprit-Saint. Dédaignant de parler pour exciter une vaine admiration, ils ne paraissent au milieu des peuples que pour condamner leurs crimes, et les faire rentrer, au bruit des foudres divines, dans le sentier du bien. Placés également au-dessus des craintes de la faiblesse et des calculs de l'amour-propre, ils affrontent les tourments et la mort plutôt que de laisser les pécheurs dormir dans l'iniquité. En un mot, nous devons vénérer en chacun d'eux le type accompli de l'apôtre, après avoir admiré dans leurs livres les modèles éternels de toute éloquence humaine.

A côté des élans oratoires les plus entraînants, la Bible renferme des beautés poéti-

ques de premier ordre. Mystères de l'origine et de la nature des choses ; mystères plus insondables du cœur de l'homme ; simplicité pleine de grandeur de la vie patriarcale ; magnificence de la nature épanouie sous le soleil d'Orient, tout est dévoilé et dépeint, dans les pages du Livre inspiré, avec une netteté, une pénétration, une splendeur que l'art le plus savant n'égalera jamais.

Passons rapidement en revue les trois genres principaux de la poésie, en commençant par le plus noble de tous, le genre épique.

Le caractère essentiel de l'épopée est l'intervention du merveilleux : c'est aux relations des mortels avec les habitants de l'Olympe que la poésie d'Homère doit ses effets les plus saisissants et les plus grandioses. Or, si l'on compare le merveilleux inspiré par la Bible à celui qui anime les divers chants de l'Iliade, lequel paraîtra le plus sublime ? Quelle différence entre la faiblesse du Jupiter antique, et la majesté toute-puissante du Très-Haut ! Le maître des dieux a besoin, pour manifester sa puissance, d'assembler des nuages et de lancer la foudre. Jéhovah, au contraire, se contente d'un mot.

« Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble;
« Il voit comme un néant tout l'univers ensemble,
« Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
« Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient [pas (1) ».

Les dieux subalternes, que les poètes païens emploient souvent comme machines poétiques, sont jaloux, vindicatifs, orgueilleux et sensuels ; ce sont des êtres pervers, et, par là même, odieux et repoussants. Les anges de la Bible cachent, sous leur enveloppe légère et gracieuse, un cœur exempt d'erreur et de faiblesse, mais accessible à toutes les tendresses humaines ; leur intelligence supérieure les désigne comme les guides naturels de l'homme dans sa course incertaine, et, de fait, l'Ecriture nous montre un messager céleste suivant, sur le chemin de la vie, le voyageur défaillant et meurtri, pour essuyer les sueurs de son visage, et le préserver des embûches cachées. Pouvait-on mieux répondre aux besoins de l'âme humaine, et une telle conception ne laisse-t-elle pas bien loin les fantômes impurs dont la mythologie peuplait les airs ?

(1) Racine, *Esther*.

Le ciel des poètes anciens consiste à renaître pour mourir, à exécuter des danses monotones, à s'asseoir à des festins éternels, dont les malheureux d'ici-bas sont exclus. Le ciel des chrétiens consiste à voir Dieu, à pénétrer l'essence des êtres, à lire dans l'avenir, à contempler les révolutions des globes, à s'associer à l'omniscience du Créateur. Quel sensualisme d'un côté, et, de l'autre, quelle sublime intelligence de la dignité de l'homme !

L'enfer chrétien n'est pas moins supérieur au Tartare, que le paradis ne l'est aux Champs-Elysées. Et d'abord, selon le dogme catholique, les châtiments n'atteignent que les coupables, tandis que le malheur, la faiblesse et l'indigence sont, après le trépas, relégués par les païens dans un monde aussi pénible que celui-ci. Dans le Tartare, Pluton, les Parques et les Furies ne souffrent point avec les damnés, tandis que les démons de l'enfer chrétien partagent avec leurs victimes le supplice ineffable de la privation de Dieu. C'est là un avantage poétique qui n'échappera à personne. Que l'on suppose le Satan de Milton soustrait au feu de l'abîme, et l'on

verra s'évanouir l'intérêt qui s'attache précisément à la lutte de son orgueil contre la douleur.

Entre le ciel et l'enfer, la Bible nous découvre une source de merveilleux inconnue des païens, c'est le purgatoire. Mélange d'ombre et de lumière, de taches et de vertus, de joies et de douleurs, de regrets et d'espérances, de repentir et d'amour, cet asile de la souffrance expiatoire et résignée présente au poète chrétien un sujet plus émouvant, parce qu'il est plus humain, que le lieu des pleurs désespérés, ou même que la félicité sans mélange des demeures éternelles.

Après le genre épique vient la poésie lyrique, dont l'enthousiasme forme le principal caractère, et, en quelque sorte, la vie.

Un grand événement accompli par un peuple, une victoire, un salut merveilleusement opéré, une fête triomphale et religieuse, tous les cœurs émus de joie et d'admiration, et la voix d'un chantre inspiré qui s'élève, voilà l'ode. Or, quelle poésie profane réunit au même degré ces conditions, que le cantique de Débora la prophétesse, le chant de Moyse après le passage de la mer Rouge, ou les accents enflammés du Prophète-Roi ?

« Ne comparez à David, dit Joseph de Maistre, ni Horace, ni Pindare. Horace chante le vin, l'amour et le sang, tandis que l'aigle du Cédron élève son vol jusqu'aux nues. Là, son œil mesure au-dessous de lui plus d'air qu'Horace n'en vit jamais sous le cygne de Circé. Pindare chantait les victoires des muses et des coursiers dans les jeux de l'Elide. Mais que nous importent les chevaux de Hiéron ou les mules d'Agésilas ? Quel intérêt pouvons-nous prendre à la noblesse des villes et de leurs fondateurs, aux miracles des dieux, aux exploits des héros, aux amours des nymphes ? L'enthousiasme tenait aux temps et aux lieux ; aucun effort de notre imagination ne peut le faire renaître. Il n'y a plus d'Olympie, plus d'Elide, plus d'Alphée ; les odes de Pindare sont des espèces de cadavres dont l'enthousiasme s'est retiré pour toujours. David, au contraire, brave le temps et l'espace. Lors même que le sujet d'un psaume serait absolument accidentel, et relatif seulement à quelque fait de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci, toujours il généralise. Comme il voit tout dans l'immense unité de la puis-

sance qui l'inspire, toutes ses pensées, tous ses sentiments appartiennent à tous les temps, à tous les hommes ; jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme. Et parce qu'il n'a chanté que l'Eternel et la Jérusalem céleste, ses feux participent de l'éternité et de l'universalité. Depuis plus de trente siècles, les accents enflammés de sa lyre divine ne cessent de réveiller l'enthousiasme dans toutes les parties de l'univers, et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelque temple dont les voûtes retentissent de ses hymnes toujours vivants. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Québec, à Quito, à Moscou, à Pékin ; on les murmure au Japon » (1).

Comparons maintenant les poèmes dramatiques modernes avec ce que l'antiquité a produit de plus parfait, et nous reconnaîtrons aisément que le Christianisme a exercé sur ce genre de composition une influence plus considérable et plus heureuse qu'aucune autre doctrine.

Quel est, en effet, le fond de toute tragédie? C'est la lutte de la conscience contre la

(1) *Soirées de Saint-Pétersbourg.*

passion, pour l'accomplissement d'un devoir, lutte qui, dans le nœud de l'action, prend des proportions héroïques, pour se terminer, dans le dénouement, par le triomphe de la vertu sur le vice. Or, le paganisme impose à toute créature la loi uniforme de la fatalité, tandis que la morale biblique permet de sonder les mystères du cœur humain, multiplie les orages de la conscience autour du vice, et, en mettant un frein aux passions, augmente leurs péripéties. Laquelle de ces deux doctrines sera, dès lors, la plus favorable au tableau des grands mouvements de l'âme humaine? Quelle admiration, quelle terreur, quelle pitié peut exciter, dans un drame, la peinture d'une âme sans liberté, sans vertus et sans vices, et, par là même, fatalement heureuse ou aveuglément punie? Sans doute, les grands tragiques grecs nous ont légué des chefs-d'œuvre; mais c'est que, par une heureuse audace, ils ont échappé aux conséquences du dogme du destin, et que leur génie a su combler les lacunes de leur religion.

Outre le jeu des passions, la tragédie demande, comme élément essentiel, la grandeur des caractères; or, il est facile de se

convaincre, par une énumération rapide, que nulle histoire humaine ne présente des personnages aussi accomplis que les héros de la Bible. Que l'on compare Priam, Enée et l'Andromaque antique avec Job, Tobie, David, Judas Machabée, Ruth, Judith, Esther, et l'on verra de quel côté est l'avantage.

L'âme de Virgile a prêté à ses personnages des sentiments dont la peinture nous charme, parce que ces sentiments sont vrais, et que, dans cette peinture, l'homme se reconnaît tout entier; mais, aussi, parce que ces sentiments ne sont qu'humains, les fictions du poète nous émeuvent sans nous élever, et nous cherchons toujours, après avoir parcouru tant de pages mélodieuses, l'idéal dont la contemplation doit nous ravir au monde terrestre et à nous-mêmes.

Lisons, au contraire, l'épisode d'Agar dans le désert, ou le livre d'Esther, ou simplement cette touchante histoire de Joseph qui faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même : quelle différence ! « Là, dit Chateaubriand, les anciens sont vaincus, et d'une manière qui ne laisse aucun subterfuge à la critique. »

Il nous reste à montrer la supériorité de la Bible comme œuvre historique. Parmi tant d'auteurs inspirés qui nous ont révélé la vie des peuples anciens, nous en considérerons un seul, le plus illustre et le plus ancien, Moyse.

Par un privilège que nul écrivain ne partage, il nous fait remonter, au cours d'un récit sans rupture et sans lacune, jusqu'à ce moment solennel où nous sortîmes du néant. Interrogeons les annales les plus anciennes des peuples païens : elles nous ramèneront, tout au plus, à la naissance des sociétés dont elles nous rappellent les destins ; elles nous diront peut-être quels en furent les fondateurs ; mais ces premiers fondateurs, d'où viennent-ils eux-mêmes ? Voilà ce qu'elles sont impuissantes à nous apprendre. Il n'en est pas ainsi des livres de Moyse.

L'écrivain sacré fait voir en passant l'origine ailleurs ignorée des grandes nations primitives, et, après avoir donné la clef de toutes les légendes que les poètes anciens ont réunies autour du berceau des sociétés, il compte, sous nos yeux, les générations, les siècles et les années, jusqu'à ce qu'enfin, d'époques en

époques, il nous ait reportés aux premiers jours du monde, avec la même suite et la même précision que s'il s'agissait de l'origine d'une famille particulière.

Certes, Moyse emprunte à ce caractère une étonnante majesté, et ce titre de dépositaire incorruptible des premiers souvenirs du monde suffirait pour lui assurer une place à part dans la série des annalistes anciens. Toutefois, il en possède un autre, plus rare encore, peut-être, et plus glorieux : il se présente à nous comme le révélateur de la marche de l'histoire, et le prophète des destinées des nations.

« Lorsqu'on vient à penser que l'histoire des Israélites est, non seulement l'histoire réelle des anciens jours, mais encore la figure des temps modernes ; que chaque fait est double, et contient en lui-même une vérité historique et un mystère ; que le peuple juif est un abrégé symbolique de la race humaine, représentant dans ses aventures tout ce qui est arrivé et tout ce qui doit arriver dans l'univers ; que Jérusalem doit être toujours prise pour une autre cité, Sion, pour une autre montagne, la Terre promise, pour une

autre terre, et la vocation d'Abraham, pour une autre vocation; lorsqu'on fait réflexion que l'homme moral est aussi caché que l'homme physique dans cette histoire; que la chute d'Adam, le sang d'Abel, la nudité voilée de Noé, et la malédiction de ce père sur un fils, se manifestent encore aujourd'hui dans l'enfantement douloureux de la femme, dans la misère et l'orgueil de l'homme, dans les flots de sang qui inondent le globe depuis le fratricide de Caïn, dans les races maudites descendues de Cham, qui habitent une des plus belles parties de la terre, alors on manque de paroles, et l'on est prêt à s'écrier, avec le Prophète : « Dieu est notre roi avant tous les temps, *Deus autem rex noster ante sæcula* » (1).

Telles sont les richesses merveilleuses, inépuisables, infinies, que la Bible présente au littérateur et à l'historien. Avec l'inspiration des Livres saints jointe aux réminiscences des poètes profanes, les grands esprits modernes devaient produire des œuvres immortelles. S'ils ne se sont pas toujours élevés, ni

(1) CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, t. I, p. 325, édit. Didot.

surtout maintenus à la hauteur des sujets chrétiens, c'est qu'au sein du Christianisme, ils sont trop souvent restés païens. On pourrait adresser à un grand nombre ce reproche douloureux d'un poète contemporain, victime lui-même de l'erreur qu'il déplore chez autrui :

« Pour aller jusqu'aux cieux, il vous fallait deux ailes,
« Vous aviez « *la raison* », la foi vous a manqué » (1).

Tous, heureusement, n'ont pas été atteints de ce mal si funeste au génie. L'examen des chefs-d'œuvre inspirés par la Bible nous montrera que l'Eglise catholique, oracle infaillible de la vérité et règle suprême de la morale, reste toujours la meilleure école littéraire qui ait jamais existé.

(1) Alfred de Musset.



CHAPITRE DEUXIÈME

L'ÉLOQUENCE

« Plus un mot ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. »

(JOUBERT.)

LES anciens avaient aimé avec excès le plaisir de la parole ; mais, pour ces peuples délicats et raffinés dans leur matérialisme, le premier but de l'éloquence n'était point de satisfaire l'esprit, encore moins d'émouvoir le cœur : c'était de charmer les sens. Jamais peut-être la Grèce ancienne ne rendit à la puissance de la parole un plus éclatant hommage, que le jour où elle chargea Démosthène de défendre la liberté de la nation. Néanmoins, à l'heure même où Philippe était aux frontières, l'ora-

teur devait, pour dominer un auditoire inattentif, assurer à ses phrases une cadence harmonieuse, et à son geste une grâce empruntée aux personnages de théâtre. Il nous donne lui-même le secret de son succès auprès de ce peuple frivole et sensuel. Toutes les parties de la rhétorique sont, selon lui, renfermées dans l'action ; le peuple est vaincu quand il est captivé par la vue et par l'oreille, c'est-à-dire par les sens.

Si tel était le principal ressort des orateurs païens, alors que les grands intérêts politiques étaient en jeu, on peut présumer ce que devint l'éloquence lorsque les élans du patriotisme firent défaut, et que les grands sujets fournis par les siècles de liberté disparurent. Après que l'Empire romain, vainqueur de la Grèce, eut imposé silence à toutes les voix inspirées par les antiques souvenirs, il ne resta plus à l'éloquence que trois emplois, tous inférieurs, sinon indignes d'elle : le barreau, qui dut même attendre le règne des empereurs chrétiens pour reconquérir la liberté de la plaidoirie ; le panégyrique, qui avilissait la parole en la mettant aux pieds des grandeurs dégénérées et méprisables de ce temps-

là ; et la déclamation, dernier abus de l'éloquence, condamnée à propager l'erreur ou la vérité, selon l'intérêt ou la fantaisie d'un rhéteur.

Le Christianisme, cependant, ne pouvait pas laisser périr la parole ; il devait, au contraire, l'honorer, la répandre, la semer à profusion, selon la lettre du testament suprême laissé par son Fondateur : « Allez et enseignez toutes les nations. » — « Aussi, dit Lacordaire, quelque temps après que ces paroles eurent été prononcées, il se passait dans le monde un phénomène singulier. L'univers, ce quelque chose qui fuit et qui demeure, qui souffre et qui rit, fait la paix et la guerre, qui renverse et qui sacre les rois, qui s'agite sans savoir d'où il vient ni où il va, ce chaos enfin, écoute avec stupeur un bruit dont il n'avait pas l'idée, et qu'il ne se représente pas bien. Comme dans la nuit, quand tout est tranquille, et qu'on entend autour de soi je ne sais quel être qui marche, l'univers pour la première fois, entend une parole qui vit, qui se meut, qui est à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, dans les Gaules, du Danube à l'Eu-

phrate et par delà; une parole qui a été plus loin que Crassus et ses bataillons, plus loin que César; qui s'adresse aux Scythes comme aux Grecs, qui ne connaît pas d'étrangers ni d'ennemis; une parole qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, qui n'a ni crainte, ni orgueil; une parole toute simple, qui dit: Je suis la vérité, et il n'y a que moi. Saint Paul a déjà paru devant l'Aréopage, et étonné par sa nouveauté ces chercheurs séculaires de nouveautés; ils ont créé un mot pour peindre leur surprise, mot heureux, et qui caractérise le phénomène dont l'univers commence à soupçonner la puissance: *Que nous veut*, disent-ils, ce *semeur de paroles?* Ces philosophes avaient vu disserter, diviser, analyser, démontrer, faire sa fortune et sa gloire avec la rhétorique et la philosophie, ils n'avaient pas encore vu semer la vérité dans le genre humain comme une graine efficace qui germe en son temps, et qui n'a besoin que de sa propre nature pour fleurir et porter des fruits » (1).

(1) R. P. LACORDAIRE, XXIV[e] conférence. — *De la charité d'apostolat produite dans l'âme par la doctrine catholique.*

Le premier caractère qui sépare l'éloquence chrétienne des déclamations du forum et des exercices académiques est le mépris des artifices oratoires. Qui ne se rappelle saint Paul apportant l'Evangile aux Grecs de la décadence? Comme il fait peu de cas des sublimités du langage ! Comme son style irrégulier ménage peu les oreilles de ces délicats ! Comme il foule aux pieds les misérables ressources de la rhétorique païenne !

Èst-ce à dire que les chrétiens ont moins de respect pour la parole de Dieu que les païens n'en avaient pour leur langue nationale ?

Non, certes ! Les anciens avaient fait à l'éloquence humaine beaucoup d'honneur : ils lui avaient élevé, sur la place publique, un piédestal magnifique, la tribune, d'où elle dominait ces villes intelligentes et passionnées et pouvait les diriger à son gré.

Il était difficile de faire davantage. Le Christianisme cependant prépara à la parole divine un sanctuaire plus auguste, sinon plus magnifique : il la plaça dans le temple, à côté de l'autel. Au lieu d'une tribune, il lui éleva une chaire, un second autel tout près du premier;

et l'on vit alors un spectacle que les païens n'avaient jamais contemplé : on vit, au fond des basiliques, un orateur assis et presque immobile sur son trône pontifical, distribuer à une multitude composée de pauvres, de femmes et d'esclaves, une parole simple et dépourvue d'ornements; et, chose plus étonnante, après ces discours que nul auditeur n'avait applaudis, on vit des pécheurs publics se condamner aux plus rudes pénitences, des enfants et des vierges dire adieu aux promesses de la vie, pour aller au-devant du martyre.

Quel était donc le secret de cette puissance nouvelle que nul rhéteur païen n'avait su donner à la parole humaine ?

Saint Augustin, écrivant à un de ses disciples, lui indique les deux ressorts qui devront donner à son enseignement une incontestable efficacité : c'est, en premier lieu, l'amour des hommes, la pitié pour la foule ignorante, dont le Maître avait dit : *Misereor super turbam;* c'est, d'autre part, l'amour de la vérité, qui n'est autre que Dieu même.

Amour des hommes, amour du vrai, choses absolument nouvelles dans le monde, et qui devaient apporter à l'éloquence chrétienne le

don des miracles! Quelle puissance de conviction, en effet, dans ce besoin que nous avons de communiquer à autrui les croyances dont nous sommes pénétrés, dans cette ardeur qui nous porte à ouvrir la main, lorsque nous la croyons pleine des vérités qui régénèrent et qui délivrent!

« De même, dit saint Augustin, qu'un père se plaît à se faire petit avec son enfant, à bégayer avec lui les premiers mots, non qu'il y ait rien de bien attrayant à murmurer ainsi des mots confus, et cependant c'est là le bonheur rêvé par tous les jeunes pères; de même, pour nous, pères des âmes, ce doit être un bonheur de nous faire petits avec les petits, de murmurer avec eux les premières paroles de la vérité, et d'imiter l'oiseau de l'Evangile, qui réunit ses petits sous ses ailes, et n'est heureux qu'autant qu'il est échauffé de leur chaleur, et qu'il les réchauffe de la sienne » (1).

Ce beau programme, nous allons le voir réalisé dans toute la suite des âges chrétiens. Pendant dix-huit siècles, des voix innombrables répéteront une même parole, une parole d'amour; partout on s'efforcera de gué-

(1) S. Augustin. *De catechizandis rudibus*, cap. II.

rir la grande misère de l'homme, l'ignorance; et lorsque les pouvoirs humains seront rebelles à la voix de la charité, partout, du sein même des ruines et du fond des prisons, s'élèvera une protestation saintement inflexible contre l'abus de la puissance, contre la brutalité de la force égoïste, une solennelle réclamation en faveur des faibles, des pauvres, des opprimés, des déshérités de la famille universelle, au nom du Père qui est dans les cieux.

Avec l'amour des hommes, l'évêque d'Hippone veut voir dans l'âme de l'orateur chrétien un amour plus noble encore et plus sacré, l'amour du vrai. Il y a une vertu cachée dans la poursuite de cet idéal souverain que le prédicateur voudrait contempler sans cesse, dont il n'atteint jamais toute la beauté, qu'il perd par moments, mais dont la vue, de temps à autre, le soutient, le réveille, et lui rend toute son ardeur.

La parole chrétienne, dépouillée, à l'origine, de toutes les parures de l'élocution, de tous les ornements du style, n'est donc pas, par là même, privée de toute ressource : l'inspiration lui reste, et cette flamme sacrée,

qu'on peut appeler l'âme de l'éloquence, attirera bientôt à elle les splendeurs et les magnificences de l'art, comme le soleil, en se levant, appelle toutes les voix harmonieuses de la création pour le saluer.

I

Un écrivain catholique a dit : « La Providence place des poètes au sein des sociétés qui tombent, comme des nids d'oiseaux dans les ruines, pour les consoler » (1).

On pourrait dire, ce semble, avec la même vérité, que la Providence suscite des orateurs au sein des sociétés qui naissent, pour proclamer, contre les abus de la force, les droits sacrés de la civilisation et de la justice.

Cette gloire n'a pas été refusée au Christianisme naissant. Avant d'être des confesseurs et des martyrs, les Pères de l'Eglise ont été de grands hommes ; avant d'être des saints, ils ont été des orateurs puissants et applaudis.

Dès l'âge apostolique, la parole divine avait

(1) Ozanam.

opéré des prodiges. L'Eglise avait compté des adhérents parmi les dignitaires de la synagogue, parmi les soldats des légions, parmi les fonctionnaires des villes, parmi les gouverneurs des provinces, parmi les ministres des rois. Elle avait conquis des âmes dans l'Aréopage d'Athènes, et sur les bancs du sénat romain; elle avait trouvé des fidèles jusque sur les marches du trône impérial.

Nulle violence n'avait pu empêcher sa victoire. Lorsque les maîtres du monde avaient voulu arrêter par le glaive cette parole envahissante, Tertullien avait élevé la voix du fond de l'Afrique; il avait confronté hardiment les chrétiens avec leurs persécuteurs, et le monde s'était ému à ses accents indignés et superbes, semblables aux rugissements d'un lion blessé.

A peine sortie des Catacombes, l'Eglise, armée d'une parole libre, admise au grand jour de la discussion, va se mesurer avec toutes les forces intellectuelles du paganisme et de l'hérésie; et dans cette lutte, elle va cueillir la palme de l'éloquence. Après les combats obscurs, mais féconds, des premiers apologistes, nous pouvons saluer les grands triom-

phes oratoires de l'Evangile. Nous sommes au IVe siècle.

A cette époque de troubles politiques et de dissolution sociale, le vieux monde hellénique n'a pas encore renié ses traditions d'élégance et de délicatesse. Il ne subit volontiers d'autre ascendant que celui d'une parole ornée, chaleureuse, entraînante. C'est alors que l'Eglise produit, d'un seul jet, presque sans préparation humaine, une pléiade de grands esprits, dont la réunion, en un même siècle, est un des faits étonnants de l'histoire.

En combattant les passions les plus chères au cœur humain, les Pères de l'Eglise d'Orient soutiendront la comparaison avec ce que l'antiquité vante de plus illustre, et laisseront bien loin derrière eux leurs contemporains. Ils sauront faire plier, non seulement l'art, mais aussi la langue des Grecs, aux inspirations sacrées, pour exprimer les idées neuves de la foi; et pourtant cette langue, comme une mélodie ancienne à laquelle on aurait adapté de nouvelles paroles, restera ce qu'elle était, quand elle tonnait avec Démosthène, ou charmait avec Isocrate.

En Occident, au contraire, les Barbares

ont fait passer sur les provinces de l'empire un fleuve de sang et de boue. Monuments artistiques, richesses littéraires, presque tout a péri ; et c'est au milieu de l'abaissement des esprits et des courages, qu'un Ambroise ou un Augustin enseigneront la plus pure morale dans un langage de la plus haute éloquence.

On a souvent comparé les Pères du IVe siècle à nos orateurs sacrés du siècle de Louis XIV, et de bons juges ont accordé aux premiers un génie plus étonnant, tout en admirant dans les œuvres de nos grands classiques une perfection plus soutenue.

Au XVIIe siècle, en effet, le Christianisme était, en quelque sorte, aidé, à son tour, par la civilisation qu'il avait fondée ; il s'épurait avec elle, et brillait de la même splendeur que les arts ; tandis qu'au milieu de la décadence de l'Empire romain, les champions de la foi nouvelle restent seuls debout ; « ils ont l'air de fondateurs au milieu des ruines » (1).

Nous nous proposons de recueillir quelques traits du génie de ces grands hommes ; mais,

(1) VILLEMAIN, *Tableau de l'éloquence chrétienne au IVe siècle.*

pour donner une juste idée de leur action civilisatrice, il est bon de les confronter avec leur temps, de les replacer au milieu des passions et des idées du IVe siècle; en un mot, de faire revivre un instant ces peuples disparus, qui recueillirent les fruits de leur apostolat.

La Grèce, nous l'avons vu, reste attachée aux souvenirs glorieux de son histoire. Athènes surtout, l'antique patrie des arts et des lettres, s'efforce de maintenir ses traditions séculaires de science, de sagesse et de beau langage. Pleine de monuments et d'écoles, elle attire toute la jeunesse studieuse de l'Europe et de l'Asie. Elle est peuplée de ces rêveurs enthousiastes, adeptes des doctrines néo-platoniciennes, qui cherchent dans la science un aliment à l'orgueil, et de ces rhéteurs, alors si nombreux en Orient, qui prostituent à la flatterie une éloquence vénale. Bruyante et agitée, cette ville paraît vivante; on la dirait favorisée d'une jeunesse éternelle; mais, sous ces dehors séduisants, un observateur attentif découvrirait les principes d'une profonde décadence. Elle n'a plus, ni les croyances, ni les institutions, ni les mœurs, qui font les nations grandes et prospères :

c'est un peuple qui achève de mourir, en dissimulant sous un magnifique langage le délire de ses pensées.

Toutefois, au milieu de cette décomposition qui l'envahit, un germe de vie nouvelle, faible encore et inaperçu, croît et se développe dans son sein. Athènes donne l'hospitalité de ses écoles aux représentants de tous les cultes, aux partisans de toutes les religions.

Or, parmi la foule studieuse qui suit les leçons de l'Académie, on distingue deux jeunes hommes, graves et doux, admirés de leurs condisciples, dont ils évitent les folies. Ces deux inséparables, qui, au milieu des séductions d'Athènes, ne connaissent que le chemin de l'église chrétienne et celui des écoles, sont Grégoire de Nazianze et Basile (1). On les cite déjà dans toute la Grèce; ils excellent dans les lettres et l'éloquence profanes; bientôt, en retour des leçons de la sagesse

(1) « C'était une âme qui avait deux corps. L'éloquence, la chose du monde qui provoque le plus d'envie, nous enflammait d'une même ardeur, mais sans que nulle jalousie se glissât entre nous. Nous étions l'un dans l'autre...; nous ne connaissions que deux chemins : le premier, le plus aimé, qui nous menait vers l'église et ses docteurs; l'autre, moins élevé, qui nous conduisait à l'école et vers nos maitres. »

(S. Grégoire de Nazianze)

humaine, ils apporteront à Athènes la parole toute-puissante, qui ranimera, pour des siècles, sa vie prête à s'éteindre.

En Asie, sur les bords de l'Oronte, dans une plaine enchanteresse, que couronnent d'âpres sommets, s'élève Antioche, la ville orientale par excellence, où s'étalent aux regards de l'étranger les plus étonnants contrastes. C'est là que les disciples du Crucifié ont reçu, pour la première fois, le nom de chrétiens; c'est là que le premier pape a établi, pour un moment, sa chaire infaillible; c'est là que le rhéteur Libanius a ouvert cette école célèbre, où l'on glorifie Homère jusqu'à l'apothéose; c'est là aussi que le sophiste Julien, devenu maître du monde, écrira des satires contre les chrétiens, ses sujets.

Eprise, avant tout, de science et de plaisir, cette ville reniera volontiers les superstitions démodées du paganisme, pourvu que les apôtres du culte nouveau flattent la délicatesse de son goût par des discours ingénieux. Elle consentira à bâtir des églises, pourvu qu'on laisse debout ses théâtres. On verra parfois des foules enthousiastes se presser, dans ses sanctuaires, autour d'une chaire éloquente, et, à certains

jours, les temples du vrai Dieu seront déserts, parce que des courses de chars auront attiré sur la place publique un peuple toujours avide d'émotions nouvelles.

Comment fixer dans la stabilité de la foi et l'intégrité des mœurs des multitudes aussi mobiles et aussi voluptueuses?

Ce sera l'œuvre d'un prêtre jeune encore, auquel l'avenir réserve un nom glorieux, saint Jean Chrysostome : il donnera à ce peuple les prémices de son zèle, avant d'aller porter sur le siège de Constantinople le flambeau de son éloquence et le parfum de ses vertus.

Dans cette métropole du monde, il retrouvera les mêmes désordres, les mêmes ressources pour le bien. Là se montrent, dans toute leur laideur, les misères de l'empire d'Occident : le despotisme cupide des princes, les intrigues du palais, le scandale d'un luxe effréné, la corruption d'une grande ville, qui, à peine bâtie, est en proie à tous les vices des civilisations vieillies. Mais Constantinople, par sa nouveauté même, n'a rien, dans ses monuments, dans ses fêtes, dans ses usages, qui rappelle l'idolâtrie. Là, du moins, l'apôtre du

Christianisme ne sera pas gêné par le culte des souvenirs : heureux s'il peut courber sous la loi de l'Evangile un peuple chrétien par le baptême, mais païen encore par les mœurs et le tempérament.

En même temps que l'Europe et l'Asie, le nord de l'Afrique doit tressaillir aux accents de l'éloquence des Pères. Alexandrie sera le théâtre des luttes de saint Athanase, et la vie du grand archevêque reflétera, pour ainsi dire, les tumultes et les orages de la cité confiée à sa sollicitude.

Mais la prédication évangélique ne s'adresse pas seulement à ces nations ingénieuses et polies, restes brillants des civilisations orientales. Rome a entendu la parole de vie; elle a reçu dans ses murs l'Apôtre des Gentils. Un jour même, selon le langage de Bossuet, « cette ville maîtresse se tiendra bien plus honorée d'une lettre du style de Paul, que de tant de fameuses harangues qu'elle a entendues de son Cicéron » (1).

Mais, à l'époque où nous sommes parvenus, cette victoire du Christianisme est loin d'être complète. Les deux sociétés, les deux religions,

(1) Bossuet, *Panégyrique de saint Paul.*

le Dieu du Calvaire et les dieux du Capitole, sont en présence et en guerre. Les temples, les cirques, les rues même de Rome, toutes pleines de monuments païens, entretiennent chez une partie des habitants le zèle pour la religion des ancêtres. Les sénateurs et les nobles tiennent pour l'ancien culte, qui doit perpétuer leurs privilèges. Au contraire, les pauvres et les esclaves embrassent avec ardeur la foi nouvelle, qui leur promet secours, consolation, délivrance.

Le spectacle est le même dans toutes les villes d'Italie. Partout, le messager de l'Evangile, avant d'affermir dans la foi les âmes des fidèles, doit renverser les idoles encore debout; partout aussi, il doit relever les ruines matérielles accumulées par la barbarie.

Plus loin, de l'autre côté des Alpes, les obstacles grandissent et se multiplient. Les légions de César ont apporté dans les villes gauloises tous les vices de la Rome impériale, et, d'autre part, les rares missionnaires qui ont pénétré au sein des forêts druidiques n'ont pu y tarir le sang des sacrifices humains.

Quelle force, encore une fois, pourra briser tant d'obstacles ? Quelle parole domptera, à la

fois, le Grec, philosophe disert, critique délicat, amateur passionné de nouvelles, qui trafique depuis longtemps de la poésie et de l'éloquence; le Romain, qui achète et paie toutes les intelligences de la terre pour célébrer sa propre gloire; le Germain, qui médite des projets d'invasion et de rapines; le Gaulois, qui excelle à bien parler comme à bien se battre, et les habitants de la Grande-Bretagne, ces derniers tenants de la liberté humaine, qui se soulèvent, à la voix de Galgacus, pour revendiquer, à l'extrémité du monde, le droit de n'être pas Romains? Quelle autorité courbera sous le même joug ces races si diverses, jalouses et ennemies les unes des autres, celles-ci déjà vieilles et tombant en ruines, celles-là jeûnes, rapides, indomptables, capables de toutes les audaces et de toutes les résistances? Quel gouvernement saura rapprocher tant de castes séparées par la politique, et chez qui la religion diffère comme la noblesse et la condition?

Un seul mot donne aux Apôtres de la foi nouvelle le courage d'affronter tant d'impossibilités; c'est la promesse du Sauveur à ses disciples choisis: « Je suis avec vous jusqu'à la fin des siècles. »

Parmi les grandes figures de ces temps héroïques, une des plus imposantes et des plus fières est celle de saint Athanase. La Providence, qui le destinait à être le docteur et le martyr du dogme de la Trinité, cette pierre angulaire de la foi chrétienne, le jeta, pour ainsi dire, seul et sans appui, au milieu de l'Orient coalisé contre lui. Proscrit par quatre empereurs, condamné par plusieurs conciliabules, obligé de disputer tour à tour sa tête ou sa renommée à une tourbe d'assassins et de calomniateurs, il passa la plus grande partie de sa vie en exil, au milieu du désert ou au fond des tombeaux, sans qu'un seul instant la vigueur de son âme fléchît sous le poids de tant d'épreuves, ou que sa voix cessât de se faire entendre à travers le monde pour confondre l'hérésie et protester contre l'iniquité.

Adoré de son troupeau, qu'il gouvernait du fond de ses retraites inconnues, fermement appuyé sur la communion de la Chaire romaine, et puisant dans une piété ardente une vigueur et un courage indomptables, il vit enfin périr tous ses ennemis, et il lui fut donné d'achever sur son siège patriarcal une

carrière dans laquelle il avait résumé tous les triomphes et toutes les épreuves de l'Eglise.

Les persécutions incessantes qui agitèrent la vie de saint Athanase n'ont laissé subsister aucun de ses discours. On sait seulement, par les témoignages contemporains, que jamais Socrate ne déploya, dans sa lutte contre les sophistes, une dialectique plus puissante que ce lion de la controverse, dont l'irrésistible argumentation donna le coup de mort à la pensée arienne dans son berceau.

Du reste, ses œuvres apologétiques, qui nous sont parvenues, révèlent suffisamment cette doctrine sûre d'elle-même et cet ascendant dominateur qui firent de lui, selon l'expression de Villemain, « un des fondateurs de la tradition ». Dans ces traités, composés pour les besoins du moment et en pleine lutte contre l'hérésie, il dédaigne les ornements ainsi que les formes de la rhétorique et de la philosophie grecques; il touche rarement la corde pathétique, mais la gravité de sa parole, la clarté de son exposé, la vigueur de sa logique, font reculer l'erreur et mettent en pleine lumière la vérité qu'il défend.

A côté de ce gardien austère de l'orthodoxie,

le IV[e] siècle nous présente deux moralistes, aussi ingénieux et aimables que profonds et éloquents : Ce sont ces deux amis dont nous avons parlé, ces deux hommes qu'une affection sainte avait unis pendant leur vie, et que la postérité n'a point séparés dans son admiration, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze.

Dépositaire impassible de la vérité, saint Athanase avait négligé les ornements du langage; il avait presque dédaigné la littérature mythologique.

Au contraire, saint Basile et saint Grégoire, anciens élèves de Libanius, appellent à leur secours toutes les inspirations et toutes les ressources du génie oratoire. Ils ne s'appliquent pas, comme le primat d'Egypte, à retrancher d'un corps vigoureux les membres infectés, mais à réconcilier par l'amour. Ils discutent moins sur la pureté du dogme qu'ils ne cherchent à améliorer les mœurs, et leurs exhortations, relevées par l'élégance d'un langage châtié, respirent l'enthousiasme de la conviction.

Saint Basile de Césarée ne fut pas seulement une des lumières de son époque; on admire en lui un des plus beaux caractères qui aient honoré l'Eglise. Sorti des écoles

d'Athènes, où il avait appris l'art de bien dire, sans pouvoir toutefois satisfaire son intelligence avide de vérité, il rechercha d'abord la solitude, mère des grandes pensées, et, comme tant de nobles âmes de cette époque tourmentée, s'ensevelit *au désert*. Mais la situation de l'Eglise, déjà déchirée par l'hérésie et troublée par la persécution hypocrite de Julien l'Apostat, l'attira sur le théâtre de la lutte; il voulut partager le danger de ses frères.

Ordonné prêtre par Eusèbe, évêque de Césarée, il mit au service de ce prélat tous les trésors de son zèle et de son éloquence. Pendant plusieurs années, il répandit autour de lui le pain de la parole avec l'or de la charité, et conquit si entièrement la reconnaissance des fidèles, qu'à la mort d'Eusèbe, ils le choisirent pour lui succéder.

Saint Basile fut le véritable évêque de l'Evangile, le père du peuple, l'ami des malheureux, aussi infatigable dans son zèle qu'inflexible dans sa foi.

Placé à la tête d'un modeste diocèse de Cappadoce, il n'ambitionna jamais de dignités plus éclatantes. Observateur rigoureux de la pauvreté évangélique, il ne possédait qu'une seule

tunique; il ne vivait que de pain et de grossiers légumes; mais il employait des trésors à embellir Césarée. Il fit construire, pour les étrangers et pour les indigents, un hospice que saint Grégoire de Nazianze appelle une seconde ville; il établit de nombreux ateliers, il bâtit des écoles, et, en répandant les lumières de l'Evangile, assura à son peuple toute la sécurité et tout le bien-être compatibles avec les misères de la vie présente.

Du reste, son génie et sa charité franchirent les limites de sa province. Arraché, par les circonstances, à la solitude qui avait eu les prémices de sa vie, il résolut de découvrir aux âmes d'élite la source des joies saintes qu'il avait goûtées, et il traça une règle de la vie religieuse, qui a fait de lui le législateur monastique de l'Orient.

Deux empereurs, Julien, son ancien condisciple, et Valens, s'attaquèrent successivement à ce pasteur aimable et bon, qu'ils croyaient facile d'intimider : ils reculèrent interdits et déconcertés.

Son dialogue avec Modestus, préfet du prétoire de Valens, rappelle les interrogatoires

des premiers martyrs; l'âme intrépide du prélat s'y révèle tout entière.

« — De quel droit, lui dit Modestus, rejettes-tu la religion de l'empereur? — L'empereur est une créature de Dieu comme moi, et je n'adore pas une créature. — Crains les châtiments d'une telle insolence.— Lesquels? — La confiscation, l'exil, la mort... — Menace-moi d'autre chose. Je n'ai rien à perdre, ne possédant que mon manteau et quelques livres. Pour ce qui est de l'exil, je suis un voyageur ici-bas; dans tous les lieux de la terre, je serai l'hôte de Dieu. Quant aux tortures, mon pauvre corps exténué n'en saurait supporter la rigueur. La mort! Ah! la mort est une délivrance, elle qui me réunit au Créateur par qui seul j'ai la vie. — On ne m'a jamais tenu pareil langage, à moi préfet. — C'est qu'apparemment tu n'as jamais rencontré un évêque. »

Tel fut l'homme, tel fut le pontife, vaillant et doux, ami de tous les vrais progrès, qui, à une époque de troubles religieux et de dissensions civiles, assura au peuple de Césarée vingt ans de paix et de prospérité.

Esquissons les principaux traits de sa physionomie oratoire.

Tout en cherchant dans les saintes Ecritures les sujets et les modèles de son éloquence, saint Basile ne repousse pas entièrement l'inspiration des muses païennes. Il avait composé, nous l'avons vu, un traité sur la manière de lire les auteurs profanes. Ce commerce avec les vieux maîtres donne à son style une grâce et une fraîcheur dignes des meilleures époques. Qu'on en juge par la lettre suivante, dans laquelle il invite Grégoire de Nazianze à venir partager la retraite qu'il s'est choisie. C'est une œuvre de jeune homme, qui décèle déjà une exquise sensibilité, jointe une à grande richesse d'imagination :

« Mon frère m'avait écrit que tu souhaitais depuis longtemps te réunir à nous, et que ta résolution était prise ; mais j'y crois difficilement, après tant de fausses promesses. D'ailleurs, pressé de mille soins, je ne pouvais attendre. Il me fallait retourner dans la province du Pont, et là peut-être, si Dieu le veut, je terminerai mes courses. Ayant une fois perdu les vaines espérances, ou plutôt les songes que je me faisais sur toi, car j'approuve celui qui dit que l'espérance est le songe d'un homme éveillé, je suis allé dans le Pont, pour

chercher la vie qu'il me faut. Ce que nous avons souvent pris plaisir à nous figurer en imagination, il m'est donné de le voir dans la réalité. C'est une haute montagne enveloppée d'une épaisse forêt, arrosée, du côté du nord, par des sources fraîches et limpides. Au pied s'étend une plaine incessamment fertilisée par les eaux qui tombent des hauteurs : la forêt qui jette alentour ses arbres de toute espèce et plantés au hasard, lui sert, pour ainsi dire, de mur de défense. L'île de Calypso serait peu de chose auprès, quoique Homère l'ait admirée plus que toutes les autres pour sa beauté.

« Ce lieu se partage en deux vallées profondes. D'un côté, le fleuve qui se précipite de la crête du mont, forme par son cours une barrière continue et difficile à franchir ; de l'autre, une large croupe de montagnes, qui communique à la vallée par quelque chemin tortueux, ferme tout passage. Il n'y a qu'une seule entrée, dont nous sommes les maîtres. Ma demeure est bâtie sur la pointe la plus avancée d'un autre sommet, de sorte que la vallée se découvre et s'étend sous mes yeux, et que je puis regarder d'en haut le

cours du fleuve, plus agréable pour moi que le Strymon ne l'est aux habitants d'Amphipolis. Les eaux tranquilles et dormantes du Strymon méritent à peine le nom de fleuve ; mais le mien, le plus rapide fleuve que je connaisse, se heurte contre une roche voisine, et, repoussé par elle, retombe en torrent, qui me donne à la fois le plus ravissant spectacle et la plus abondante nourriture, car il y a dans ses eaux un nombre prodigieux de poissons. Parlerai-je des douces vapeurs de la terre et de la fraîcheur qui s'exhale du fleuve ? Un autre admirerait la variété des fleurs et le chant des oiseaux, mais je n'ai pas le loisir d'y faire attention.

« Ce qu'il y a de mieux à dire de ce lieu, c'est qu'avec l'abondance de toutes choses, il me donne le plus doux des biens pour moi, la tranquillité. Non seulement il est affranchi du bruit des villes, mais il ne reçoit pas même les voyageurs, excepté parfois quelques chasseurs qui viennent se mêler à nous, car nous avons aussi des bêtes fauves, non pas les ours et les loups de vos montagnes, mais des troupes de cerfs et de chèvres sauvages, des lièvres et d'autres animaux sem-

blables. Pardonnez-moi donc de fuir vers cet asile. Alcméon lui-même s'arrêta, quand il eut rencontré les îles Echinades » (1).

Plus tard, lorsque Basile a été sacré évêque, le ton s'élève, la pensée devient austère et grave, et le style, toujours pittoresque, acquiert une majesté et une ampleur inconnues aux poètes païens. C'est qu'alors il emprunte ses couleurs à la Bible, et renouvelle les fortes images de la muse hébraïque.

Nul orateur n'a dépeint en traits plus saisissants la brièveté de la vie, le néant des biens terrestres, le mensonge des promesses et des joies d'ici-bas. Le passage qu'on va lire a inspiré à Bossuet une de ses pages les plus admirées (2). L'imitation, quel que soit le génie qu'elle atteste, ne saurait faire oublier les beautés de premier ordre qui brillent dans l'original. Saint Basile s'adresse au peuple de Césarée, trop esclave, à son gré, des intérêts de la vie présente.

(1) *Sancti Basilii Opera*, t. III, p. 89.

(2) Voir le passage célèbre qui commence par ces mots : « La vie humaine est semblable à un chemin dont l'issue est un précipice affreux. Je voudrais retourner sur mes pas : Marche, marche !..., etc. (*Sermon prêché à Meaux,* le jour de Pâques, deuxième point.)

« De même, dit-il, que ceux qui dorment dans un navire sont poussés vers le port, et, sans le savoir, emportés vers le terme de leur course, ainsi, dans la rapidité de notre vie qui s'écoule, nous sommes entraînés, par un mouvement insensible et continu, vers notre dernier terme. Tu dors, le temps t'échappe ; tu veilles et tu médites, la vie ne t'échappe pas moins. Nous sommes comme des coureurs, obligés de fournir une carrière. Tu passes devant tout, tu laisses tout derrière toi. Tu as vu, sur la route, des arbres, des prés, des eaux, et tout ce qui peut se rencontrer d'agréable aux regards : tu as été un moment charmé, et tu as passé outre. Mais tu es tombé sur des pierres, des précipices, des rochers, parmi des bêtes féroces, des reptiles venimeux et autres fléaux ; après avoir un peu souffert, tu les as laissés derrière toi. Telle est la vie ; ni ses plaisirs ni ses peines ne sont durables » (1).

Saint Basile tempère ordinairement la gravité de tels enseignements par l'onction évangélique de sa parole ; il y mêle ce sentiment tendre pour l'humanité, cette douceur péné-

(1) *Sancti Basilii Opera*, t. III, p. 532.

trante et suave qui console et soulage, afin de mieux convertir. Il a compris, mieux que personne, l'excellence de l'aumône, qui ramène l'égalité sociale par la charité religieuse ; aussi en fait-il l'objet de ses prédications incessantes.

La misère était parfois excessive, les mœurs dures, les lois toujours impuissantes. Le saint lui-même avait vu un père contraint de vendre un de ses fils pour se procurer le pain nécessaire à la nourriture des autres. N'était-ce pas alors une Providence, que la voix de l'évêque qui s'élevait pour encourager le pauvre, pour émouvoir le riche? C'est à saint Basile qu'appartient cette belle pensée, si souvent développée par Massillon, que le riche doit être, sur la terre, le dispensateur des dons du Créateur, et, pour ainsi dire, l'intendant des pauvres.

Saint Grégoire de Nazianze n'eut pas, comme son ami, la joie de mourir au sein du diocèse qu'il avait évangélisé. Sa vie, remplie de vicissitudes et d'orages, rappelle l'existence tourmentée de saint Athanase. Resté dans les écoles d'Athènes après le départ de son compagnon d'études, il y donna des leçons d'élo-

quence ; mais, après quelques retards, il alla rejoindre saint Basile dans la solitude dont nous avons vu plus haut la riante description. Afin de fournir aux chrétiens des livres capables de remplacer les poètes profanes, que Julien leur avait interdits, il composa des poèmes religieux, qui sont restés comme un modèle de grâce naturelle et de suave mélancolie. Nous ferons connaître, au chapitre suivant, quelques fragments de son œuvre poétique.

Elevé sur le siège de Sasime, grâce à l'intervention de saint Basile, il quitta bientôt cette bourgade pauvre et triste, afin de venir soulager son père dans l'administration de l'Eglise de Nazianze. Là, il ne se contentait pas d'instruire le peuple, il le protégeait contre les vexations des gouverneurs romains, et il exerçait, par l'éloquence et la charité, cette fonction de défenseur de la cité, qui, dans les premiers siècles, donna à l'épiscopat une si haute et si utile influence.

Dès lors, on retrouve dans la plupart de ses discours une préoccupation que nous avons déjà signalée chez saint Basile, celle de faire rendre justice aux faibles et aux oppri-

més. Partout il se montre favorable aux intérêts du peuple; toujours il réclame pour lui l'indulgence et la bonté.

Après la mort de son père, Grégoire quitta le diocèse de Nazianze, et se retira dans l'Isaurie. C'était sous le règne de Valens, et la persécution arienne sévissait contre les catholiques avec la plus extrême violence : toutes les églises de Constantinople leur avaient été enlevées, pour être consacrées à l'hérésie.

Malgré les menaces et les périls, Grégoire résolut de ramener le Dieu de l'Eucharistie au sein de la ville qui l'avait chassé, et il vint, avec quelques fidèles, célébrer les saints mystères dans une chapelle privée, qui prit le nom d'*Anastasie*, en témoignage de la renaissance du culte opprimé. Bientôt son éloquence attira la foule, et la religion catholique reprit ses droits, malgré les résistances du pouvoir.

A quelque temps de là, Théodose réunissait sous son sceptre les deux empires d'Orient et d'Occident; il arrachait, par la force des armes, l'église de Sainte-Sophie aux ariens, et plaçait sur le siège de Constantinople l'intrépide gardien de l'orthodoxie.

L'archevêque n'abusa ni de cette victoire,

ni de la puissance du nouvel empereur. Il fut doux envers ses anciens ennemis, et humble au milieu des pompes de la cour. Cette mansuétude évangélique, jointe à la rigoureuse pauvreté qu'il pratiquait, à l'exemple de son frère de Césarée, lui attirèrent l'antipathie de certains courtisans hypocrites. Quelques évêques de la province, animés d'un zèle indiscret pour la répression de l'hérésie, traitèrent même sa charité de tiédeur pour la foi.

En présence de ces oppositions et de ces jalousies, Grégoire ne crut pas devoir conserver une dignité plus redoutable au sein du triomphe, que sous les étreintes de la persécution. Il offrit sa démission à l'empereur et aux évêques réunis en concile, puis il s'achemina vers le bourg d'Arianze, où le culte de la poésie devait consoler ses derniers jours, comme il avait enchanté sa jeunesse.

Mais avant de quitter pour toujours cette chrétienté relevée et transformée par son zèle, il voulut saluer une dernière fois la ville dont il était le père, et appeler une bénédiction suprême sur le peuple qu'il avait aimé. Jamais peut-être il n'avait tiré de son âme des accents plus émus.

« Adieu, s'écria-t-il, église d'Anastasie, dont le nom proclamait notre pieuse confiance; adieu, monument de notre commune victoire, nouvelle Siloé, où nous avons, pour la première fois, planté l'arche sainte, depuis quarante ans agitée et errante dans le désert. Adieu aussi, grand et célèbre temple, notre nouvelle conquête, qui dois à la parole sainte ta grandeur présente, bourgade de Jébus, dont nous avons fait une Jérusalem; adieu, vous toutes, demeures sacrées de la foi, les secondes en dignité, qui embrassez les diverses parties de cette ville, et qui en êtes comme le lien et la réunion; adieu, saints apôtres, céleste colonie, qui m'avez servi de modèles dans mes combats; adieu, chaire pontificale, honneur envié et plein de périls; conseil des pontifes, orné par la vertu et par l'âge des prêtres, vous tous, ministres du Seigneur à la table sainte, qui approchez de Dieu quand il descend vers nous; adieu, chœur des Nazaréens, harmonie des psaumes, veilles pieuses, sainteté des vierges, modestie des femmes, assemblée des orphelins et des veuves, regards des pauvres tournés vers Dieu et vers moi; adieu, maisons hospitalières,

amies du Christ et secourables à mon infirmité !

« Adieu, vous qui aimiez mes discours, foule empressée où je voyais briller les poinçons furtifs qui gravaient mes paroles ! Adieu, barreaux de cette tribune sainte, forcés tant de fois par le nombre de ceux qui se précipitaient pour entendre la parole ! Adieu, ô rois de la terre, palais des rois, serviteurs et courtisans des rois, fidèles à votre maître, je veux le croire, mais certainement la plupart infidèles à Dieu ! Applaudissez, élevez jusqu'au ciel votre nouvel orateur : elle s'est tue, la voix inconnue qui vous déplaisait.

« Adieu, cité souveraine et amie du Christ (car je lui rends ce témoignage, quoique son zèle ne soit pas selon la science ; et le moment de la séparation adoucit mes paroles) ; approchez-vous de la vérité, corrigez-vous, quoique bien tard.

« Adieu, Orient et Occident, pour lesquels j'ai combattu, et par qui je suis accablé ! J'en atteste Celui qui pourra vous pacifier, si quelques autres évêques savent imiter ma retraite. Mais je m'écrierai surtout : adieu, anges gar-

diens de cette église, qui protégiez ma présence, et qui protégerez mon exil, et toi, Trinité sainte, ma pensée et ma gloire ! Puissent-ils te conserver, et puisses-tu les sauver, sauver mon peuple, et que j'apprenne chaque jour qu'il s'est élevé en sagesse et en vertus ! Enfants, gardez-moi le dépôt sacré ; souvenez-vous de ma lapidation ! Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ soit avec vous tous » (1) !

Ces paroles, d'une tendresse et d'une grâce infinies dans l'original, nous révèlent l'âme ardente et sensible de saint Grégoire. Ses autres discours, et, en particulier, ses panégyriques, portent l'empreinte d'une riche imagination, nourrie de méditation et de poésie. L'atticisme s'associe, chez lui, à la hardiesse orientale ; la délicatesse d'un langage plein d'élégance, aux élans désordonnés de l'enthousiasme, l'austérité de l'apôtre aux raffinements du rhéteur. Pleure-t-il sur les tombeaux, c'est un autre Jérémie ; lance-t-il l'invective contre Julien, on croit lire une page inspirée par la verve railleuse de Théophraste.

(1) *Sancti Gregorii Nazianzeni Opera*, t. I, p. 766.

Saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, élevés dans les mêmes écoles, unis par les liens de l'aflection, rapprochés par une commune destinée, devaient être et sont, en effet, deux esprits de même famille. Toutefois, le premier est plus docteur; le second, plus orateur; l'un, moine austère, évêque intrépide, administrateur aussi judicieux qu'actif et puissant, joint aux labeurs du pontife les préoccupations du fondateur d'Ordre; l'autre, moins organisateur, moins homme d'action, âme douce et méditative, est, en revanche, plus passionné pour les lettres et les sciences, et s'applique davantage à l'art de bien dire.

Saint Basile a une gravité qui ne se dément jamais; c'est le philosophe, mais c'est, avant tout, l'évêque. Il possède le vrai ton de la prédication évangélique; c'est la grande éloquence de la chaire, noble, large, abondante; nul ne ressemble plus à Bossuet.

Saint Grégoire, doué d'une imagination brillante et gracieuse, revêt ses discours de couleurs plus éclatantes; mais, malgré l'énergie de ses expressions, l'ardeur de son enthousiasme, l'impétuosité de sa parole qui éclate et qui foudroie, il n'est pas moins sûr de

doctrine que saint Basile : on l'appelait « le théologien ». C'est lui qui a énoncé cette belle et profonde pensée : « Il n'y a que les esprits purs, exempts des souillures du vice, qui puissent voir un pur esprit. »

Au-dessus de ces deux noms illustrés par tant de vertus et tant de génie, se place un nom plus glorieux encore, parce qu'il rappelle, à la fois, les dons de l'éloquence et les miracles de la sainteté, l'habileté consommée de l'administrateur unie à l'activité dévorante de l'apôtre, l'auréole du docteur associée à la couronne du martyr.

Saint Basile et saint Grégoire nous offrent des effets oratoires d'un éclat et d'une beauté incomparables ; saint Jean Chrysostome possède une paisible élévation de génie qui touche presque toujours au sublime. La pensée reste d'abord confondue devant les prodigieux travaux de cet homme, devant l'étendue et la facilité de son intelligence.

Il était né, vers l'an 344, dans la ville d'Antioche. Austère, dès sa jeunesse, comme les anachorètes les plus mortifiés, mais humain comme le Sauveur, lorsqu'il s'attendrissait devant les larmes de la veuve de Naïm, il sut

concilier le sacrifice absolu des joies terrestres avec les devoirs de la piété filiale. Comme il voulait fuir dans la solitude, Anthuse, sa mère, le prit par la main, le conduisit dans sa chambre, « autrefois nuptiale, maintenant solitaire », et, le faisant asseoir près du lit où elle lui avait donné naissance, elle le conjura avec larmes de ne pas la laisser seule au monde. Cette scène touchante, que saint Chrysostome raconte lui-même au commencement de son livre sur le Sacerdoce, a un caractère tout à fait antique ; c'est la simplicité d'Homère, ou plutôt celle de la nature. Jean pleura avec sa mère et ne la quitta pas ; mais il se fit une Thébaïde dans la maison de sa famille, et sut accorder ainsi la voix de la nature avec l'appel de Dieu.

A la mort de sa mère, il se retira au désert et vécut de la vie des anges, méditant les années éternelles dans la profondeur des cavernes ou dans le silence des forêts. Ses austérités et ses extases avaient détruit sa santé et presque anéanti son corps, lorsqu'il revint à Antioche, et fut ordonné diacre par saint Mélèce, puis prêtre, cinq ans plus tard, par le vénérable pontife Flavien.

C'est alors qu'il commence, dans sa ville natale, ce ministère de prédication dont Constantinople recevra bientôt la succession glorieuse, et qui ne se terminera qu'avec sa vie.

Jean *à la bouche d'or* prêche pendant le calme, il redouble pendant la tempête ; chaque péripétie de son existence, chaque phase de la vie de ses concitoyens, chaque événement, chaque nouvel abus, chaque joie ou chaque détresse offre à son infatigable parole une occasion nouvelle de retentir.

Dans cette ville ingénieuse où cent mille auditeurs admirent ses discours, l'éloquent apôtre se trouve à l'aise ; il n'a qu'une ambition : terminer sa vie au milieu de ce troupeau fidèle. Mais l'éclat de son génie attire sur lui l'attention de tout l'Empire, et, malgré l'opposition formidable d'un parti effrayé par son austère vertu, il est placé sur le siège patriarcal de Constantinople.

Le théâtre de l'action est plus étendu ; mais, en même temps, les luttes deviennent plus violentes. « On veut me déposer, disait-il tout haut, parce que je ne suis pas vêtu de soie, parce que je n'ai pas de tapisseries et parce que je ne tiens pas table ouverte ! » Vains

efforts ! On ne pouvait rien pour un homme qui dédaignait toutes les choses d'ici-bas ; on ne pouvait rien non plus contre un évêque épris de l'amour des souffrances et exercé, dès sa jeunesse, au suprême combat du martyre. Aussi, ses adversaires craignaient-ils de l'attaquer en face. L'impératrice Justine, son ennemie personnelle, n'osait elle-même l'accabler de sa tyrannie, tant cet homme pauvre, mortifié et intrépide lui faisait peur.

Un jour, cependant, on l'avait condamné à l'exil. Le lendemain, la terre tremblait, et le peuple et les grands, consternés, rappelaient à grands cris le courageux confesseur.

Jamais de tels triomphes n'avaient récompensé une pareille confiance en Dieu. Toujours calomnié, toujours accusé, traîné devant les conciliabules, chargé de chaînes et toujours libre, toujours souverain comme la vérité, d'un mot il terrassait la calomnie et faisait tressaillir le monde chrétien.

On osa, un jour, lui interdire l'entrée de son église : c'était la fête de Pâques. Cette fois, l'église resta déserte, et les calomniateurs purent s'y compter, en dévorant leur confusion. Le peuple croyait trouver Dieu partout

où il rencontrait Chrysostome; il le suivait en pleurant et en priant dans ses retraites, et, lorsqu'il sortait de Constantinople, on eût dit que la ville entière s'en allait en exil.

Le pouvoir jaloux ne trouvait pas de désert assez reculé pour le soustraire à l'enthousiasme des populations. A Cucuse, sur les confins de la Cilicie, on le juge encore trop près ; c'est à Phtyonte, ville déserte et la dernière de l'Empire, sur le bord oriental du Pont-Euxin, qu'on le relègue, et on tremble encore qu'il n'y arrive vivant.

On le livre à des gardes qui ont perdu tout sentiment d'humanité, et on leur promet une récompense s'il meurt entre leurs mains. On traîne le faible vieillard par des routes détournées, comme s'il était captif d'une bande de voleurs; on le fait marcher sous des pluies torrentielles et sous un soleil brûlant.

Il arrive enfin à Comane, dans le Pont, et obtient comme une grâce de se reposer dans une chapelle consacrée à saint Basilisque. Là, une vision surnaturelle vient consoler son agonie. Ses yeux se ferment un instant, et il voit en songe saint Basilisque, évêque de Comane et martyr, qui lui dit : « Courage,

mon frère! demain nous serons ensemble. »

Le lendemain, les cris de ses gardes se font entendre ; il se lève encore et se met en route. Mais bientôt ses forces l'abandonnent, il tombe, et on le rapporte dans la chapelle, où il expire. Telle fut la glorieuse destinée de saint Jean Chrysostome.

Que dire maintenant de cette parole admirée depuis quinze siècles, aussi bien des lettrés profanes que des savants chrétiens? « On la peut opposer, dit La Harpe, à tout ce que l'antiquité a produit de plus grand. » De fait, saint Jean Chrysostome a réalisé plus complètement qu'aucun païen l'idéal rêvé par les maîtres antiques. Toujours orateur populaire, il ne tombe jamais dans les défauts du genre. Il reste élevé, tout en s'abaissant; il se fait entendre de la foule sans cesser d'être magnifique; toujours il instruit, toujours il entraîne. A la science divine il joint une connaissance approfondie des hommes et des choses de son temps, ou plutôt de tous les temps, car, à le lire, on croirait qu'il est de notre siècle et qu'il parle pour nous : marque infaillible de la supériorité du génie.

Nulle part, dans les œuvres des premiers Pères, on ne trouve un pareil éclat soutenu par une telle énergie. Ses combats contre les vices sont des combats à mort; ses invectives sont des tonnerres, tout cède à l'impétuosité de ses ardentes saillies. On en jugera par ces reproches sévères adressés aux mauvais riches de Constantinople :

« Quand un pauvre, qui l'est réellement, vient se présenter à vous sous les plus pacifiques dehors, implorant votre miséricorde au nom du ciel, vous n'avez pas pour lui un regard favorable, pas un mot de consolation ! Qu'il vous sollicite, qu'il ait l'air d'être importun, ce sont alors des reproches et des menaces : de telles gens ne méritent pas de vivre, ils mériteraient bien plutôt d'être morts ! Contre qui prononcez-vous cet arrêt ? Contre le pauvre que Dieu vous ordonne d'assister, ou plutôt contre vous-mêmes ? Ce pauvre, vous le sacrifiez à qui ? souvent à d'infâmes imposteurs, dont vous vous rendez les complices, en récompensant, comme vous le faites, leur perfide industrie. C'est vous, bien plutôt, qui ne méritez pas de vivre, vous qui manquez à toutes les lois de la nature,

vous qui outragez dans la personne de ce pauvre la majesté du Très-Haut, vous qui courez enrichir de misérables bateleurs, et suivez la voix du démon qui vous appelle à ses infamies, quand vous êtes sourds à la voix de Dieu qui vous appelle à son royaume ! Et vous viendrez me demander pourquoi il y a un enfer ! Je vous demanderai, moi, pourquoi il n'y en a qu'un ! »

On a souvent comparé saint Jean Chrysostome à Cicéron. C'est, en effet, la même facilité, la même clarté, la même abondance, la même richesse d'expression, la même hardiesse dans les figures, la même force dans les raisonnements, mais quelle différence en faveur de l'orateur chrétien, dans la souplesse, la variété, l'élévation des pensées, et même la véhémence !

Bossuet dit hardiment du grand archevêque « qu'il est l'un des plus illustres prédicateurs, et, sans contredit, le plus éloquent qui ait enseigné l'Eglise ».

Nous pourrions ajouter de nombreux portraits à cette riche galerie des Pères de l'Eglise grecque. A la suite, et un peu au-dessous de ces imposantes figures, nous placerions

saint Grégoire de Nysse, frère de saint Basile, continuateur de ses œuvres et héritier de son talent pour la parole ; saint Ephrem, orateur tout de feu, poète au coloris oriental, qui fait passer dans l'âme de ses lecteurs l'émotion dont ses auditoires étaient transportés ; saint Cyrille de Jérusalem, le théologien et l'apôtre de l'Eucharistie ; saint Epiphane, évêque de Salamine, qui se rendit célèbre par l'ardeur de son zèle dans les luttes de l'origénisme ; enfin Didyme l'aveugle, dont l'érudition prodigieuse restera un exemple des victoires de la volonté sur les obstacles de la nature.

Tous ces hommes, illustres par leur éloquence, leur science de la religion, leurs vertus, leurs combats contre l'hérésie et leurs souffrances, continuent glorieuseusement la série des maîtres de la parole évangélique. Signalons rapidement des noms moins éclatants : Synésius, Macaire, Astérius, Némésius, pour nous arrêter, dans l'Eglise latine, à d'autres magnificences et à d'autres trésors.

II

Les Latins n'ont pas, comme les Grecs, cet art de la disposition et de l'harmonie, ni cette élocution gracieuse et charmante, ni cette pureté dans le choix des expressions qui caractérisent la race hellénique, même dans les siècles de décadence. On remarque chez eux la subtilité, la recherche, les raffinements qu'entraîne le défaut de goût ; mais, en revanche, ils ont plus d'onction, plus d'actualité, pour ainsi dire, et, s'ils savent moins plaire, ils émeuvent et touchent plus sûrement.

En Italie, et surtout dans les Gaules, les traditions littéraires n'ont jamais été aussi enracinées que dans la Grèce ; mais si les esprits sont moins cultivés, ils sont restés, en général, plus originaux. Ce qui manque aux écrivains en pureté et en correction est remplacé par l'énergie du sentiment, par la richesse des images, par l'élévation des vues, et surtout par la nouveauté du fond.

Une petite ville des Gaules eut, elle aussi,

au IV[e] siècle, son Athanase. Saint Hilaire, né à Poitiers l'an 320, devenu, après une studieuse jeunesse, évêque de cette ville, se jeta avec une irrésistible ardeur et une science qu'aucune perfidie ne put déconcerter, dans la grande lutte de l'arianisme.

Chassé de son siège, chassé de Milan, errant dans l'Asie Mineure, renvoyé dans son diocèse par la terreur qu'inspiraient aux évêques ariens sa présence et ses combats dans les audiences et les conciles, Hilaire met partout au service de l'Evangile la parole vive et impétueuse qui l'a fait surnommer le « Rhône de l'éloquence latine ».

En Italie, la lutte pour le triomphe du vrai n'était ni moins ardente, ni moins périlleuse. Saint Ambroise, le proconsul devenu évêque, a laissé, avec l'exemple du courage sacerdotal en face de la tyrannie, celui de la plus constante fidélité au pouvoir légitime. Transformant son église en citadelle, il en repoussa tour à tour une impératrice hérétique et un empereur orthodoxe.

En même temps qu'il combat toutes les erreurs, il résiste aux caprices impériaux, il offre sa tête aux affranchis de la cour de

Byzance, mais il leur impose ses volontés et sa foi.

Théodose, souillé du sang des Thessaliens, recule devant lui, et efface son crime par la magnanimité de sa soumission. *L'usurpateur* et le meurtrier de Gratien, Maxime, trouve en lui un inflexible accusateur.

Toujours doux et calme au plus fort de la tempête, père de son peuple, Providence des faibles et des pauvres, Ambroise, avant d'être docteur de l'Eglise, s'offre à nous comme le modèle des évêques. Tel fut son prestige, qu'il vit à ses pieds les monarques chrétiens et les chefs barbares, subjugués également par la grandeur surhumaine de cette âme de pontife. « Nous savons maintenant pourquoi tu es invincible, disaient les Francs païens à leur compatriote Arbogaste, qui se vantait de son amitié avec saint Ambroise; c'est parce que tu es l'ami de l'homme qui dit au soleil : « Arrête-toi », et le soleil s'arrête. »

A l'époque où écrivait saint Ambroise, la langue latine, vieillie et profanée, elle aussi, par l'invasion des idiomes barbares, ne se prêtait plus que difficilement à l'expression des hautes pensées ; mais on sait que l'illustre

docteur était familier avec les classiques, et l'on trouve, fidèlement conservés dans ses écrits, les restes et comme un dernier parfum de l'art ancien.

De même que, dans sa doctrine, il faisait une part plus large aux grâces de la forme, et même du costume, de même aussi, dans son langage, il y a je ne sais quel miel attique.

On racontait que saint Ambroise, encore au berceau, dormant un jour dans la cour du prétoire, à Trèves, un essaim d'abeilles vint se poser sur ses lèvres, comme autrefois sur les lèvres de Platon.

Le genre d'éloquence du grand évêque devait, plus tard, accréditer un pareil récit. Saint Ambroise est, en effet, le Fénelon des Pères de l'Eglise : mélange de dignité, de gravité, d'onction affectueuse, de grâce et de poésie. Il aime à prendre ses comparaisons et ses rapprochements dans la nature ; sans cesse il transporte son lecteur parmi les arbres des forêts, les fleurs, les oiseaux ; s'il est recherché, cette recherche même amène des jugements aussi justes que spirituels. Ses lettres et ses discours ne se font remarquer, ni par l'habileté de la composition, ni par les

effets oratoires, mais on y trouve l'éloquence de l'âme, la meilleure et la plus puissante de toutes, ou plutôt la seule vraie.

Enfin, la tendresse de son cœur et l'effusion de l'amitié fraternelle se révèlent dans son délicieux traité *De la Mort d'un frère.* La voix qui tant de fois s'est élevée pour confondre les tyrans et les sacrilèges pleure maintenant sur un cercueil. Au milieu des égoïsmes du vieux monde, on entend avec plaisir les accents sincères et profonds de la douleur chrétienne, mélange inimitable de cris déchirants et de plaintes apaisées par l'espoir.

A tant de travaux et de mérites, saint Ambroise ajoute une autre gloire, plus précieuse encore peut être, celle d'avoir conquis à l'Eglise saint Augustin.

Nous arrivons à l'homme le plus étonnant de l'Eglise latine, au génie le plus universel peut-être, et aussi le plus profond, après saint Thomas, qu'aient produit les siècles chrétiens. Il naquit à Tagaste, en Numidie, l'an 354. Son père, nommé Patrice, était un homme assez vulgaire ; sa mère, Monique, était une sainte. L'insouciance paternelle, d'accord avec la légèreté du premier âge, le

perdit d'abord ; il était réservé à sa mère de le sauver, lorsqu'il serait digne de la comprendre.

Une âme ardente, un cœur aimant, un esprit pénétrant et curieux, joints à de remarquables avantages physiques, faisaient du jeune Augustin un sujet prédisposé à de grands vices ou à de grandes vertus. Entraîné vers le mal par la pente naturelle à tous les fils d'Adam, et par l'impétuosité du sang africain, il désira tomber, comme il le dit lui-même, et il tomba. Les entraînements des folles amours égarèrent son cœur, en même temps que les chimères de l'hérésie captivèrent son intelligence. Son âme entière fut ainsi livrée à l'infidélité ; et pourtant quelque chose en lui resta toujours pur, c'était un grand et sincère amour de la vérité, qui ne devait pas le laisser en paix dans les ténèbres de l'hérésie. Les songes du manichéisme avaient d'abord séduit son imagination en flattant sa curiosité naturelle ; mais lorsque sa raison voulut découvrir les fondements de cette nouvelle croyance, elle ne trouva qu'un abîme de doutes et d'inconséquences ; il devint rêveur et triste, parce qu'il était désenchanté. Cepen-

dant sainte Monique priait pour son fils, et pleurait.

C'est alors qu'une voix du ciel se fit entendre à l'âme agitée d'Augustin : « Prends et lis », disait cette voix. Il écoute, il réfléchit, il est frappé. Cette voix ressemblait à celle d'un enfant. Le rhéteur superbe est attendri. Un livre est sous sa main, il l'ouvre : ce sont les épîtres de saint Paul. Il en lit quelques lignes et devient un homme nouveau. La pieuse Monique est deux fois mère : son fils est chrétien, et il va devenir un apôtre.

Peu de temps après, il commence à prêcher la parole sainte, il commente les Ecritures, il compose *la Cité de Dieu :* régénéré par le baptême, il a été entraîné par la pieuse violence de l'évêque Valérien vers les hauteurs du sacerdoce.

Devenu évêque d'Hippone, il se sacrifie tout entier à son peuple; il s'attache volontairement à cet humble siège; et c'est du haut de cette chaire qu'il laissera tomber, jusqu'à la fin de sa vie, les paroles qui devront remuer le monde et les siècles.

Le génie de saint Augustin se distingue par un privilège que nous avons déjà admiré chez saint Jean Chrysostome : l'universalité.

Philosophie, théologie, antiquité, science des mœurs, connaissance des arts, il a tout embrassé. Il écrit sur la musique comme sur le libre arbitre ; il explique le phénomène intellectuel de la mémoire comme il raisonne sur la décadence de l'Empire romain.

Si, dans le domaine de la foi, il s'est frayé des routes que le génie de saint Thomas d'Aquin n'aura plus qu'à élargir et à prolonger, sa *Cité de Dieu* et ses *Confessions* lui assignent incontestablement un rang d'honneur parmi les historiens et les poètes. Nous aurons à revenir sur les diverses créations de cette prodigieuse intelligence. Signalons, avant tout, les mérites de l'orateur.

Saint Augustin nous a laissé jusqu'à trois cent quatre-vingt-dix-huit sermons, sans compter plusieurs traités prêchés avant d'être écrits. La parole divine en passant par ses lèvres, revient à la simplicité apostolique. Il n'a plus, comme saint Grégoire de Nazianze ou saint Jean Chrysostome, à convaincre les intelligences orgueilleuses d'un auditoire de lettrés ; il parle devant une assemblée de matelots et de pêcheurs, et il adopte ce familier abandon, ce style ingénu, qui conviennent aux simples, et

dont on se lasse le moins. Sa langue porte les traces de la décadence latine; elle est parfois entachée d'affectation et de subtilité; mais comme on est indulgent pour les défauts de l'époque, lorsqu'on envisage les qualités maîtresses de l'écrivain !

Il n'ignore point les secrets de la grande éloquence : on trouve dans ses sermons des morceaux entiers comparables aux meilleurs endroits de saint Basile. Son âme est inépuisable en émotions neuves et pénétrantes. C'est par là qu'il ravit les cœurs, et qu'il peut arracher des armes fratricides aux mains des habitants de Césarée accoutumés à s'entre-déchirer dans une fête annuelle.

Quels que soient les auditeurs, il a un moyen infaillible de les émouvoir : le don des larmes. Cette tendre vivacité d'âme qui met tant de charmes dans ses *Confessions* revit jusqu'au milieu des épines de sa théologie.

Moins élevé, moins brillant que les grands évêques de l'Asie chrétienne, il a quelque chose de plus profond. Il est moins éloquent, mais plus évangélique, car il parle davantage au cœur de l'homme. « Qu'il ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, dit Bossuet, je ne

daignerais, ni les avouer, ni les nier, ni les excuser ni les défendre. Tout ce que je sais certainement, c'est que quiconque saura pénétrer sa théologie aussi solide que la vérité, n'aura que du mépris ou de la pitié pour les critiques. »

Dans cette liste glorieuse des grands orateurs du IVe siècle, nous ne devons pas oublier saint Jérôme. Sans doute, c'est principalement par ses immenses travaux d'exégèse que le solitaire de Bethléem a bien mérité de l'Eglise ; mais on ne saurait méconnaître la vigueur d'argumentation qu'il déploie dans ses traités contre les hérétiques, ni la puissance des cris de terreur qu'inspire à ce terrible ennemi de la chair la pensée des jugements de Dieu.

Simple prêtre, saint Jérôme ne prêchait pas; il ne tenait point d'école; il n'exerçait guère, que l'on sache, les fonctions du saint ministère; on a même mis en doute, quoique sans vraisemblance, qu'il ait usé du droit sacré de célébrer les saints mystères. Mais, sentinelle vigilante de la chrétienté, au moindre bruit d'une atteinte portée à la foi de ses pères, il saisissait ses armes redoutées, et combattait à

outrance, jusqu'à ce qu'il eût vaincu les ennemis de la vérité.

Pélage, Vigilance, Jovinien, éprouvèrent tour à tour la puissance de sa véhémente logique. La rigidité de son caractère, augmentée encore par l'austérité de sa vie, donnait quelquefois à son zèle une âpreté qui influait sur son éloquence. Il exagère quelquefois l'énergie, et mêle des paroles dures à des paroles sublimes. Son style est inégal et irrégulier ; toutefois, malgré la précipitation dont il s'accuse et la négligence de ses rapides dictées, il a conservé, en grande partie, la belle diction romaine. C'est, avec des facultés plus riches, plus brillantes, et un langage plus châtié, malgré tout, et plus élégant, l'âme altière et indomptable de Tertullien.

Tels étaient les grands astres qui, à cet âge d'or, illuminaient l'Eglise des splendeurs de l'éloquence chrétienne.

Il nous resterait à étudier beaucoup d'autres orateurs formés à l'école de saint Ambroise et de saint Augustin. Ils sont nombreux au quatrième et au cinquième siècles.

Citons seulement saint Grégoire le Grand, théologien, philosophe, orateur, et l'un des

quatre grands docteurs de l'Eglise d'Occident; saint Léon, si magnifique, lorsqu'il dévoile les destinées de Rome chrétienne et qu'il invite saint Pierre à venir prendre possession de cette capitale de tous les paganismes; saint Zénon de Vérone, dont les discours, adressés à des catéchumènes avant le baptême, sont fort instructifs, et surtout très curieux; saint Gaudence, évêque de Brescia, que Rufin ne craint pas d'appeler « la gloire de son époque »; Salvien, qu'on a surnommé le Maître des évêques et le Jérémie du ve siècle. Mais il faut convenir que nul d'entre eux n'égala en influence saint Augustin, dont les discours resteront le modèle principal et favori de la prédication chrétienne pendant tout le moyen âge.

Les Pères du IVe siècle ne sont pas seulement des maîtres inimitables dans l'art de bien dire. Leur éloquence est toujours agissante et bienfaisante; on admire en chacun d'eux le type achevé du courage religieux et patriotique, qui ne connaît point d'obstacle lorsqu'il s'agit du salut éternel des âmes, ou même de leur bonheur présent.

Rien n'égale l'énergie de leur langage lorsque, rappelant aux grands et aux riches

leurs devoirs de charité, ils traitent, avec une liberté dont ils ne semblent même pas soupçonner l'audace, les fondamentales questions, que nos contemporains croient si nouvelles, de fraternité et d'égalité devant Dieu; lorsque, du haut de la chaire chrétienne, ils font descendre sur l'injustice, la dureté avide, l'indifférence meurtrière, les malédictions prononcées contre elles dans l'Evangile et les anathèmes du souverain Juge.

Puis, à leurs menaces prophétiques, à leur éloquente douleur viennent bientôt se mêler des sentiments plus doux. Ils consolent ceux qui souffrent, relèvent les délaissés, leur montrent, au delà de cette vie si courte, la réparation due à leurs tribulations passagères, la récompense certaine de leur patience à les supporter, de leur victoire contre les tentations de révolte ou de vengeance, de leur fidélité enfin à la loi du devoir, qui oblige tous les hommes également.

« De là, dit Lamennais, un genre de pathétique plein de chaleur et de vives émotions, mais qui jamais ne remue les passions violentes et envieuses cachées dans les basses régions de l'âme. Dérivé de l'amour divin, il en

a la pureté, et, comme l'huile s'imbibe dans les plis d'un vêtement, il s'ouvre jusqu'au fond du cœur de secrètes voies, par cette sorte de douceur pénétrante qu'on a nommée *onction*, et qui distingue la parole chrétienne de toute autre parole » (1).

III

Ce dernier caractère se retrouve, malgré la rudesse d'une langue barbare, dans l'éloquence des premiers apôtres de la Gaule. Ici, plus de dissertations savantes, plus de recherche du nombre ou de l'harmonie des phrases; tous les artifices de la rhétorique seraient demeurés sans effet auprès des barbares.

Les conquérants venus de Germanie sont de vrais enfants par l'intelligence, des esprits sans culture, incapables de saisir les habiletés du raisonnement, insensibles aux délicatesses de la forme. Il faut émouvoir leurs sentiments naïfs, et, en employant l'idiome le plus simple, convaincre leur humble entendement. L'Eglise y excellera.

(1) *Esquisse d'une Philosophie*, t. III.

L'époque mérovingienne, si longtemps regardée comme stérile par les critiques superficiels, a produit un nombre prodigieux d'écrits, la plupart peu étendus et de valeur très inégale, mais qui, par leur quantité et le ton de conviction qui règne dans presque tous, attestent un mouvement d'esprit et une fécondité remarquables. Ce sont des sermons, des exhortations, des homélies sur l'Ecriture sainte, des conférences sur les matières religieuses. L'étude de ces diverses compositions présente d'ordinaire un sérieux intérêt, non pas à cause du style, trop souvent incorrect, mais à cause de la puissance oratoire qui éclate à chaque page, malgré les entraves de la langue et la rudesse de l'auditoire.

L'orateur, on le sent, ne songe pas à bien dire ; il va au fait, il veut agir, toucher, convertir ; il ne craint pas la répétition, la familiarité ; il parle brièvement, mais il recommence tous les jours, et le plus souvent il réussit.

Oserait-on mettre en doute, par exemple, l'éloquence du grand évêque, qui, après un sermon, entendait toute une armée de Francs s'écrier, en frappant ses boucliers : « Nous voulons adorer le Dieu qu'adore Remi » ?

D'autres zélés missionnaires se chargèrent de prouver que la parole de Dieu n'a pas besoin des habiletés du langage humain pour convertir les nations ; et si l'on mesure la reconnaissance aux bienfaits, les noms de saint Césaire, de saint Eloi, de saint Colomban seront toujours comptés parmi les plus glorieux de notre histoire.

Pendant cette transformation douloureuse de la vieille société gallo-romaine en un monde nouveau, la France, conduite par la main de ses évêques, s'achemine lentement, à travers bien des crises sanglantes, vers la civilisation chrétienne.

L'Angleterre, tranquille sous le sceptre de son roi Ethelbert, accueille avec joie la bonne nouvelle apportée par le grand missionnaire Augustin ; elle se montre docile au joug du Seigneur, et sa conversion s'opère sans secousses, sans persécutions, sans effusion de sang.

Il n'en est pas de même des autres contrées de l'Europe, ni surtout des provinces situées au delà du Rhin.

C'était un lugubre séjour que celui de la Germanie. Là, sous un ciel sombre, des vents froids et humides roulaient éternellement de

gros nuages qui se résolvaient en flots de pluie ou en avalanches de neige. Une mer orageuse et perfide, qui ne respectait pas ses propres rivages, disputait aux habitants jusqu'au sol qu'ils foulaient sous leurs pieds, et opposait comme une zone de tempêtes aux flottes qui voulaient aborder ces tristes contrées. Des forêts impénétrables, s'étendant à perte de vue, donnaient à l'horizon un aspect terrible et mystérieux, qui jetait l'épouvante dans l'âme du voyageur. La terre, rebelle à la culture, ne produisait que des récoltes maigres et des fruits acides ; le printemps avec ses sourires, l'automne avec ses richesses y étaient également ignorés ; on y comptait les jours par nuits et les années par hivers.

Les habitants étaient dignes d'un pareil séjour. Lorsque les premiers officiers romains assez hardis pour franchir le Rhin avaient vu apparaître ces géants demi-nus, aux cheveux roux et aux yeux bleus, dont la fabuleuse intrépidité se jouait des périls et défiait la mort, ils avaient conçu pour les guerriers germaniques une épouvante dont Rome ne s'était jamais affranchie.

Tels ils étaient au temps de Marius, tels nous les retrouvons au VIIIe siècle, lorsque l'Eglise entreprend de les gagner à l'Evangile. Leur vie religieuse est encore tout entière sous le charme des vieux mythes, ou dominée par la crainte des dieux du Walhalla. Attirés par l'horreur mystérieuse des bosquets sacrés, ils se réunissent, pour offrir des sacrifices ou célébrer des fêtes, devant les dolmens, au pied des arbres, au bord des fontaines; ils y chantent leurs hymnes traditionnels, tout imprégnés de la rude et sanguinaire poésie du Nord; ils s'y assoient à des repas où l'on mange la viande des chevaux immolés aux dieux, où l'on boit parfois le sang des victimes humaines; ils se retrouvent enfin avec délices dans l'atmosphère d'un passé qui a conservé pour eux tous ses attraits.

C'est parmi ces âmes à moitié sauvages que s'aventure un homme dont le nom se trouve mêlé à tout ce qui s'est fait de grand au VIIIe siècle, saint Boniface.

Sa biographie, c'est l'histoire de son temps; il n'a gardé pour lui que sa mort, dont un récent historien, M. Godefroid Kurth, nous trace un saisissant tableau.

« Après avoir renouvelé la civilisation franque et doublé son domaine par la conversion d'une grande partie de l'Allemagne, il ne croit avoir rien fait pour la cause de Dieu, tant qu'il ne lui a pas donné son sang. Se dépouillant des hautes dignités ecclésiastiques dont il s'est laissé investir à regret, il part, à l'âge de soixante-douze ans, pour la conquête du martyre, n'emportant avec lui, outre sa croix, que son linceul et l'Evangile. Un attrait mystérieux le rappelle vers la Frise, cette région sauvage qui a été le théâtre de ses premiers travaux évangéliques, et dont on dirait qu'il a voulu prendre la responsabilité vis-à-vis de Dieu et du genre humain. Il descend le Rhin, accompagné, comme un triomphateur, d'un cortège de prêtres qui veulent avoir leur part des épreuves de sa dernière mission.

« Arrivé aux confins du pays prédestiné, il met pied à terre, et, comme aux jours de son héroïque jeunesse, il s'enfonce de nouveau dans les redoutables profondeurs de cette contrée, qui semblait l'asile suprême de la barbarie. Pendant bien des jours, le saint vieillard parcourut tout le pays, à la fois en

missionnaire et en évêque. Il dormait sous la tente comme un soldat, et il n'avait pour instruments que le feu de ses paroles et l'ardeur de son zèle sacré ; mais son action sur les masses était irrésistible, et des multitudes de fidèles se convertissaient à sa voix.

« Il touchait au terme de ses courses, et il venait d'arriver à Dockum, non loin de la mer, où il avait donné rendez-vous aux nouveaux convertis, qui devaient recevoir de sa main le sacrement de Confirmation.

« A l'aurore du 5 juin 754, au lieu des néophytes qu'il attendait, il vit apparaître une troupe de barbares qui en voulaient à sa vie. L'apôtre déconseilla aux siens toute résistance inutile, les exhorta à mourir avec résignation, et lui-même, ne voulant d'autre bouclier que le livre des Evangiles, qu'il plaça sur sa tête, il se porta au-devant des meurtriers, et reçut debout le coup fatal » (1).

Saint Boniface était Anglais de naissance : il payait ainsi à Dieu sa dette de reconnaissance pour la conversion de sa patrie.

(1) Godefroid Kurth, *les Origines de la civilisation moderne,* t. II, p. 23.

IV

Désormais, l'Eglise a pénétré chez tous les peuples du vieux monde. Elle a commencé la conquête des intelligences ; mais elle est loin encore d'exercer sur les volontés une domination incontestée.

Après la mort de Charlemagne et le démembrement de son empire, la force brutale, longtemps comprimée par la main de fer du puissant empereur, aspire de nouveau à étendre son règne sur l'Europe féodale. Le xe siècle, époque de guerres fratricides, de meurtres impunis, de brigandages, de rapines, de superstitions et de ténèbres, est resté un des plus tristes et des plus douloureux de nos annales. Nulle institution humaine n'a résisté à cette tempête de la violence déchaînée. Le pouvoir royal, amoindri, désarmé, souvent contesté, n'est plus guère qu'un vain nom. Une seule autorité, celle de l'Eglise, est restée debout ; une seule voix, celle du prêtre, s'élève, au pied de l'autel, pour apprendre à ces fiers barons qu'au-dessus d'eux existe un maître

tout-puissant, juge sévère de leurs actes,pour leur rappeler des devoirs dont l'*idée* disparaît, pour menacer le crime, flétrir le vice, défendre, au nom de Dieu, le juste persécuté.

Ainsi se conserva, quoique souvent violée, la loi morale ; ainsi se perpétuèrent les saintes maximes destinées à devenir, dans des temps meilleurs, la base du droit public. Otez la chaire chrétienne, et ses enseignements, et ses protestations incessantes, que devenait la société dans cette tourmente furieuse ? Elle marchait vers la ruine, et l'Europe entière reculait vers la barbarie.

La prédication catholique sauva la société d'une catastrophe imminente. De plus, elle déposa dans son sein le germe des sentiments de justice, de dévouement, d'honneur, qui, après avoir rendu possible la trêve de Dieu, produiront la chevalerie, et s'épanouiront en vertus héroïques sous le règne de saint Louis.

Jamais la parole fit-elle rien de plus grand ? Elle vainquit à la fois l'ignorance et la tyrannie, et fut vraiment, pour nos pères,selon le mot de saint Paul, la vérité qui délivre et qui fortifie. Avec son instinct infaillible, le peuple ne s'y trompa point. Dans sa misère et son

abaissement, il la sentit passer sur lui comme la brise qui ranime le voyageur épuisé, comme le souffle même de la vie. Jamais l'éloquence ne remua plus profondément les masses ; nulle part elle ne produisit de plus merveilleux effets.

Dès le XIe siècle, l'Europe entière se lève : monarques, princes, suzerains et vassaux, entraînés par la même force, et comme possédés du même esprit, s'arrachent tout à coup au sol natal, et se précipitent vers l'Orient, en poussant ce cri : *Dieu le veut !* D'où part cette impulsion puissante ? de la chaire chrétienne. Qui a suscité cet élan prodigieux ? un simple ermite et un moine de Clairvaux. Arrêtons-nous devant ce grand spectacle, et saluons cette solennelle victoire de la parole apostolique.

Un pèlerin obscur, d'abord soldat, puis moine et voué à la solitude, Pierre l'Ermite, s'était rendu, comme tant d'autres, à Jérusalem, pour visiter les lieux saints. Il avait la ferveur d'un apôtre et le courage d'un martyr. Tout ce qu'il désirait lui semblait facile, et il communiquait son ardeur à ceux qui l'approchaient.

A la vue des souffrances qu'enduraient les chrétiens d'Asie sous la farouche tyrannie des musulmans, son âme fut attendrie, et son zèle ne recula pas devant la pensée d'arracher le Saint Sépulcre à cette domination sacrilège.

Le Saint-Siège était alors occupé par Urbain II, une âme héroïque formée à l'école du saint pape Grégoire VII. Urbain partagea l'enthousiasme de Pierre l'Ermite, et le chargea de prêcher la guerre sainte pour la délivrance de Jérusalem.

Pierre traversa les Alpes, parcourut la France et la plus grande partie de l'Europe, réveillant partout la foi et excitant les courages. Il voyageait monté sur une mule, un crucifix à la main, le corps ceint d'une grosse corde, couvert d'un long froc et d'un manteau d'ermite de l'étoffe la plus grossière. Il ne mangeait que du pain; à grand'peine on le forçait quelquefois d'accepter un peu de poisson; il ne buvait jamais de vin; aussi l'austérité de ses mœurs, sa charité, la morale qu'il prêchait, le faisaient-elles révérer comme un saint.

Lorsque les esprits furent préparés par la -

parole ardente de Pierre l'Ermite, Urbain II convoqua un grand concile à Clermont, en Auvergne. Treize archevêques, deux cent vingt-cinq évêques, une multitude infinie d'abbés, de prieurs, de chevaliers, de personnages du plus haut rang répondirent à l'appel du Pontife. La suite de chacun d'eux, la population flottante qu'un tel concours avait attirée, portaient à plus de cent mille âmes cette assemblée synodale.

La ville de Clermont et les villages d'alentour ne purent suffire à cette affluence énorme d'étrangers. La plupart des pèlerins furent forcés, malgré la rigueur de la saison et l'âpreté du froid, de camper dans les plaines et sur les collines du voisinage. On ne s'entretenait que des maux des chrétiens de Palestine, et des moyens de reconquérir le tombeau du Christ.

Au jour fixé pour délibérer sur la croisade, le Pape se rendit, entouré de sa suite, sur la grande place de Clermont, où s'était répandue l'innombrable assistance. On avait dressé sur une éminence une vaste estrade pour le Pape, les cardinaux, les évêques, les abbés, les princes et autres puissants seigneurs. Une tribune

élevée, ou *pulpitum*, ainsi que l'appelle Guibert de Nogent, dominait tout l'auditoire. Aucune voix humaine n'aurait pu se faire entendre d'une telle multitude; aussi des porte-voix avaient-ils été échelonnés de distance en distance, pour répéter de rang en rang chacune des paroles que le Pape allait articuler lentement, phrase à phrase, du haut du *pulpitum*.

Urbain II y prit place; Pierre l'Ermite était à ses côtés. Celui-ci prit le premier la parole, rappelant les sacrilèges et les profananations dont il avait été témoin, et les persécutions infligées aux fidèles. Le solitaire avait le visage abattu et consterné; sa voix, entrecoupée de sanglots, fit passer dans l'âme de l'auditoire toutes les passions qui agitaient la sienne. Urbain se leva ensuite.

« Un peuple sans Dieu, s'écria-t-il, fils de l'Egypte esclave, occupe le berceau de notre salut, la patrie de notre Sauveur. Ce tombeau sur lequel s'est levée la résurrection est souillé par ceux qui doivent servir de paille au feu éternel. Les chrétiens de Jérusalem, les héritiers du peuple d'Israël « que le Seigneur des armées a béni », sont courbés sous le poids de la misère et d'un ignominieux esclavage.

« Chevaliers chrétiens ! ce sont vos frères et les nôtres, des chrétiens comme vous, des membres du Christ, fils de Dieu et cohéritiers de son royaume, qui subissent cette tyrannie et souffrent ces outrages ! Ils se voient chassés de leurs domaines héréditaires, ils viennent mendier parmi nous le pain de la pauvreté et de l'exil. C'est du sang chrétien, racheté par le sang du Christ, qui coule par torrents sous le glaive des infidèles ; c'est la chair du chrétien unie par les sacrements à la chair du Christ, qui sert de jouet pour de monstrueuses infamies. Des Turcs, race immonde, font courber sous la verge le front de nos frères ! Et vous, cependant, vous portez le ceinturon de la chevalerie ! Etes-vous vraiment les chevaliers du Christ, vous, oppresseurs des orphelins, vous, ravisseurs du bien des veuves, vous, homicides, vous, sacrilèges, vous, violateurs du droit d'autrui, vous, stipendiés à la solde de brigands qui font couler à flots, dans notre Europe, le sang chrétien et qui flairent leur proie comme le vautour un cadavre ? Cessez donc d'être les soldats du crime pour devenir les chevaliers de Jésus-Christ ! La sainte Eglise vous appelle à sa défense ; c'est elle qui vous parle aujour-

d'hui par ma voix. Réjouissez-vous, car voici une guerre légitime ! Si vous triomphez, les bénédictions du Ciel et le royaume d'Asie seront votre partage; si vous succombez, vous aurez la gloire de mourir au même lieu que Jésus-Christ ! »

A ces mots, l'assemblée répond par des acclamations formidables; un des cardinaux prononce à haute voix une formule de confession générale; tous les assistants tombent à genoux, se frappent la poitrine et reçoivent l'absolution de leurs péchés; puis, la plupart des seigneurs et la masse du peuple prennent la croix rouge.

Au printemps suivant, la fleur de la chevalerie européenne était sur les routes de la Palestine : l'ardeur belliqueuse des barons chrétiens avait trouvé un objet digne d'elle. Le vendredi 15 juillet 1099, Godefroy de Bouillon entrait dans Jérusalem; le Christianisme reprenait possession des lieux arrosés par le sang du Sauveur; des voies nouvelles étaient ouvertes au commerce et à la civilisation.

Cependant le royaume de Jérusalem ne devait avoir qu'une durée éphémère. Quel-

ques années après sa fondation, les infidèles avaient vengé par une nouvelle invasion la honte de leur défaite : il était dans les desseins de la Providence que les nations de l'Europe, redevenues coupables, iraient de nouveau chercher aux lieux saints le pardon de leurs crimes avec la gloire des combats.

Le roi de France, Louis VII, sentit, le premier, le besoin d'expier une grande faute, l'incendie de Vitry. Mais, pour ébranler tout un monde, son exemple ne suffisait pas. Il fallait une parole enflammée, capable d'allumer dans toutes les âmes l'enthousiasme de la pénitence et de la douleur : saint Bernard se présenta.

Ce n'était pas, comme Pierre l'Ermite, un inconnu. Déjà il avait rempli l'Europe de son nom ; il l'avait soulevée par sa parole, dominée par son ascendant, éclairée de sa lumière.

Après avoir consulté le Souverain Pontife, le prédicateur de la croisade s'adresse à l'assemblée de Vézelay, convoquée par ordre du roi.

« Si l'on vous annonçait, dit-il, que l'ennemi est entré dans votre cité, qu'il a ravi vos épouses et vos filles, profané vos temples, qui de vous ne volerait aux armes ? Eh bien, tous ces malheurs, et des malheurs plus grands en-

core, sont arrivés. La famille de Jésus-Christ, qui est la vôtre, a été dispersée par le glaive des païens ; des barbares ont envahi la demeure de Dieu et se sont partagé son héritage. Volez donc aux armes ! qu'une sainte ardeur vous anime au combat, et que le monde chrétien retentisse de ces paroles du Prophète : « Malheur à celui qui n'ensanglante pas son épée ! » A ces mots, l'assemblée tout entière interrompit l'orateur par ces cris mille fois répétés : « Dieu le veut ! La croix ! »

Le roi prit le premier le signe de la croisade, et avec lui sa femme, Eléonore d'Aquitaine, une foule de barons, d'évêques, de chevaliers et de gens du peuple. Les croix que l'abbé de Clairvaux avait apportées ne purent suffire; il dut déchirer ses vêtements pour en faire de nouvelles.

Ce grand triomphe de la parole n'est qu'un épisode de la carrière oratoire de saint Bernard. Nous sommes en présence d'un des plus grands hommes du moyen âge, et d'un des plus éloquents prédicateurs du christianisme. Entre l'époque de saint Augustin et celle de Bossuet et de Bourdaloue, saint Bernard forme un lien mystérieux.

Environné de corruption, obligé de faire la guerre à tous les vices, il commande le respect par la plus délicate pureté de mœurs, et combat le relâchement par l'observance la plus rigide. L'ignorance a pénétré partout, même dans le sanctuaire; nuit et jour, il travaille à éclairer les esprits. Une philosophie dangereuse et superbe prétend usurper la place de la saine théologie; il connaît cette vaine science, il la méprise, et confond solennellement ses adeptes, dans la personne d'Abailard. Formé à l'école de la Bible et des saints Pères, il demande ses inspirations au silence du cloître, à l'auguste majesté des temples; s'il en sort, c'est pour contempler le grand livre de la nature, pour étudier la vérité éternelle dans la solitude, et, comme il nous le dit lui-même, dans les *forêts de chênes et de hêtres.*

Lisez les ouvrages du saint abbé de Clairvaux, vous remarquerez que toutes les facultés, chez lui, sont développées au même degré et agissent de concert. Vous trouverez dans ses discours des peintures d'une vérité surprenante et d'un intérêt qui n'a pas vieilli. Habile à manier les sentiments,

saint Bernard s'insinue dans le cœur, l'enchante, le subjugue. Il frappe d'une terreur salutaire le pécheur obstiné; il console et soutient l'homme de bonne volonté battu par la tempête des passions. Sa tendre piété communique à son éloquence une onction et une suavité infinies. S'il parle de la Vierge Marie, c'est avec une douceur enchanteresse; il semble épuiser, sur ce sujet de prédilection, tout ce que l'espérance et l'amour peuvent suggérer de plus aimable et de plus délicat.

Malgré l'entraînement du pathétique, son esprit reste constamment clair et précis. Il explique la doctrine avec liberté et lucidité, et, sans avoir été formé par la sévère discipline de la scolastique, il argumente avec une logique toujours vigoureuse, et se défend avec une agilité surprenante.

Cet homme extraordinaire se trouve partout, se fait entendre partout. Exempt d'ambition, il exerce cependant sur les grandes affaires politiques une influence considérable. Amant de la solitude et du silence, il se voit obligé à chaque instant de quitter le cloître, pour assister aux conseils des princes, ou prendre part à l'assemblée des conciles. Plein

d'horreur pour la flatterie, jamais il ne dissimule le zèle qui le transporte; et cependant il est écouté avec une profonde déférence. Sa voix sévère résonne dans la chaumière et dans le palais; elle avertit, avec la même autorité, le moine obscur et le Souverain Pontife; elle remplit, en un mot, tout son siècle (1).

(1) Cette grande figure de saint Bernard a eu le don de séduire un historien rationaliste, Michelet, qui a tracé de lui le beau portrait qu'on va lire : « Originaire de la haute Bourgogne, du pays de Bossuet et de Buffon, il avait été élevé dans cette puissante maison de Cîteaux, sœur et rivale de Cluny, qui donna tant de prédicateurs illustres, et qui fit, un demi-siècle après, la croisade des Albigeois. Mais saint Bernard trouva Cîteaux trop splendide et trop riche; il descendit dans la pauvre Champagne, et fonda le monastère de Clairvaux, dans la *vallée d'Absinthe*. Là, il put mener à son gré cette vie de douleurs qu'il lui fallait. Rien ne l'en arracha; jamais il ne voulut entendre à être autre chose qu'un moine. Il eût pu devenir archevêque et pape. Forcé de répondre à tous les rois qui le consultaient, il se trouvait tout-puissant malgré lui, et condamné à gouverner l'Europe. Une lettre de saint Bernard fit sortir de la Champagne l'armée du roi de France. Lorsque le schisme éclata par l'élévation simultanée d'Innocent II et d'Anaclet, saint Bernard fut chargé par l'Eglise de France de choisir et choisit Innocent. L'Angleterre et l'Italie résistaient : l'abbé de Clairvaux dit un mot au roi d'Angleterre ; puis, prenant le pape par la main, il le mena par toutes les villes d'Italie, qui le reçurent à genoux. On s'étouffait pour toucher le saint, on s'arrachait un fil de sa robe; toute sa route était semée par des miracles.

« Mais ce n'étaient pas là ses plus grandes affaires, ses lettres nous l'apprennent. Il se prêtait au monde, il ne s'y donnait pas; son amour et son trésor étaient ailleurs. Il

V

Mais l'éloquence, elle aussi, a ses alternatives de progrès et de décadence; elle ne saurait se maintenir longtemps au degré de perfection où l'ont portée quelques maîtres privilégiés. Vers la fin du XII[e] siècle, l'écho de la grande voix de saint Bernard s'affaiblissait déjà, et

écrivait dix lignes au roi d'Angleterre, et dix pages à un pauvre moine. Homme de vie intérieure, d'oraison et de sacrifice, personne, au milieu du bruit, ne sut mieux s'isoler.

« Les sens ne lui disaient plus rien du monde. Il marcha, dit son biographe, tout un jour le long du lac de Lausanne, et, le soir, demanda où était le lac. Il buvait de l'huile pour de l'eau, prenait du sang cru pour du beurre. Il vomissait presque tout aliment. C'est de la Bible qu'il se nourrissait, et il se désaltérait de l'Evangile. A peine pouvait-il se tenir debout, et il trouva des forces pour prêcher la croisade à cent mille hommes. C'était un esprit plutôt qu'un homme qu'on croyait voir, quand il paraissait ainsi devant la foule, avec sa barbe rousse et blanche, ses blonds et blancs cheveux, maigre et faible, à peine un peu de vie aux joues. Ses *prédications étaient terribles*; les mères en éloignaient leurs fils, les femmes, leurs maris; ils l'auraient tous suivi aux monastères. Pour lui, quand il avait jeté le souffle de vie sur cette multitude, il retournait vite à Clairvaux, rebâtissait près du couvent sa petite loge de ramée et de feuilles, et calmait un peu, dans l'explication du Cantique des cantiques, qui l'occupa toute sa vie, son âme malade d'amour. » (*Histoire de France*, t. II, édition Hachette.)

avec lui, la force extérieure de la pensée catho lique.

Nous ne retrouverons plus, pendant tout le moyen âge, cette variété des mouvements de l'esprit et du cœur, cette marche libre de la pensée et de l'expression, qui, dirigées par le bon goût et contenues par les règles bien comprises de la composition, avaient donné à la prédication des premiers siècles son charme et sa puissance.

La scolastique est venue, apportant à la philosophie une méthode précieuse, et à l'éloquence de fâcheuses entraves.

Le XIII[e] siècle, si riche d'ailleurs en monuments littéraires, ne nous a pas laissé de discours qui puissent, en tout, servir de modèles à l'orateur sacré. La plupart des compositions de cette époque sont surchargées de divisions, remplies d'interprétations subtiles et de distinctions savantes. Toutefois, n'exagérons rien; gardons-nous, surtout, d'imiter les préventions des auteurs de la *France littéraire*, qui ne veulent voir dans les sermons de saint Thomas et d'Albert le Grand que « des monuments d'une scolastique barbare et d'une crédulité grossière. »

Tout en subissant l'influence de leur temps, de tels hommes ont certainement laissé, même dans leurs sermons, l'empreinte de leur génie. Du reste, nous donnerons la parole, sur cette question délicate, à un érudit très versé dans la connaissance du XIIIe siècle, M. Lecoy de la Marche. Son jugement nous paraît sans appel. « Assurément, dit-il, la grande éloquence, l'éloquence de longue haleine n'est pas la qualité dominante des orateurs sacrés de ce temps, et l'on se tromperait fort si l'on pensait retrouver dans leur bouche les accents de saint Jérôme ou de Bossuet. Mais, dans le dédale de leurs commentaires allégoriques ou de leurs interprétations savantes, que d'échappées de vue éblouissantes, que d'éclairs isolés, que d'apostrophes véhémentes, que de saillies originales! Ils ne songent point à être éloquents, et c'est précisément pour cela qu'ils le sont bien davantage quand ils le sont. Leurs idées sur l'essence de l'art oratoire se résument dans cette maxime d'un biographe de saint Bonaventure : « *Non facundia verbis, sed sententiis,* « *metienda est.* Ce ne sont par les mots qui « donnent la mesure du talent d'un orateur, ce « sont les pensées. » Partant de ce principe, ils

cherchent moins à émotionner qu'à instruire; et le peuple, de son côté, correspond si bien à leurs sentiments, qu'il se laisse initier volontiers aux vérités abstraites, aux raisonnements et aux distinctions théologiques; il croit trop profondément pour avoir besoin d'être converti à la foi, mais il a besoin d'être instruit.

« De tels auditoires sont devenus rares : nous sommes satisfaits d'un sermon quand la fibre sentimentale a été touchée, ou même lorsque l'oreille a été charmée. Il fallait à ces chrétiens quelque chose de plus substantiel et de plus pratique. Voilà pourquoi la recherche et l'élégance du langage préoccupent médiocrement et les enseignants et les enseignés (1). »

D'ailleurs, si la valeur littéraire des sermons du XIII[e] siècle est contestable, ce qui ne l'est pas, c'est le zèle infatigable des prédicateurs et le succès merveilleux de leur parole. L'éloquence chrétienne est redevenue, comme au temps des apôtres, simple et rude; mais il est évident que la vertu divine l'accompagne, si l'on en juge par les conquêtes qu'elle opère au sein de

(1) LECOY DE LA MARCHE, *Le XIII[e] Siècle littéraire et scientifique*, p. 130.

l'Europe et de l'Asie, et qu'elle étendra bientôt jusqu'aux rivages du Nouveau Monde.

C'est au XIII[e] siècle que prennent naissance ces deux Ordres, fraternellement unis, de Saint-Dominique et de Saint-François d'Assise, qui, pendant trois siècles, répandront à profusion, sur tous les continents, la bonne semence de l'Evangile.

Si l'on voulait citer les noms de ces ouvriers apostoliques, il faudrait fouiller le sépulcre des chroniques, où ils dorment oubliés; chacun de ces humbles frères a eu le sort habituel de l'orateur : après avoir ravi les multitudes, il est descendu avec elles dans un même silence. Nous citerons, au moins, quelques-uns de ceux que l'Eglise a placés sur les autels.

Dans l'Ordre des Dominicains, après saint Dominique lui-même et saint Thomas, puissants, l'un et l'autre, par la parole et par les œuvres, c'est saint Hyacinthe, l'apôtre du Nord au XIII[e] siècle, qui prêcha Jésus-Christ dans la Pologne, la Bohême, la Grande et la Petite Russie, la Livonie, la Suède, le Danemark, sur les rivages de la mer Noire, dans les îles de l'Archipel grec, le long des côtes de l'Asie Mineure, et dont on pouvait suivre la marche

aux monastères qu'il semait sur sa route. C'est saint Pierre de Vérone, tombé sous le fer des assassins après une longue carrière apostolique, et écrivant sur le sable, avec le sang de ses blessures, les premières paroles du symbole des Apôtres : *Je crois en Dieu.* C'est Henri Suzon, l'apôtre de la Souabe et de l'Alsace au XIVe siècle, dont la prédication avait un tel succès, que sa tête fut mise à prix par les hérétiques. C'est saint Vincent Ferrier, qui, au XVe siècle, évangélisa l'Espagne, la France, l'Italie, l'Allemagne, les royaumes d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande, et parvint à un si haut degré d'estime, qu'il fut choisi comme arbitre pour régler la succession au trône d'Aragon.

Nommons aussi, parmi les Dominicains qui ont bien mérité de l'humanité et de l'Eglise, Jérôme Savonarole, l'idole de Florence, dont il défendit les libertés et voulut réformer les mœurs, vainement brûlé vif au milieu d'un peuple ingrat, puisque sa vertu et sa gloire s'élevèrent plus haut que les flammes de son bûcher; enfin, l'illustre Barthélemy de Las Casas, l'apôtre et le défenseur des Américains opprimés, au XVIe siècle, par la tyrannie espagnole.

L'Ordre de Saint-François n'est pas moins fécond. Le bienheureux Bernard, le bienheureux Egidius, d'une piété si douce et si ingénue, le bienheureux Gui de Tortone, et tant d'autres, marchent sur les traces du Patriarche séraphique. Comme lui, ils sont détachés de toutes choses en ce monde; comme lui, ils sont embrasés du zèle des âmes, et Dieu semble leur avoir rendu le doux empire qu'Adam exerçait, au Paradis terrestre, sur toute la nature. Mais deux noms brillent, au milieu de ceux-là, d'un éclat incomparable : saint Antoine de Padoue, le grand prédicateur et le grand thaumaturge, et le Docteur séraphique, saint Bonaventure, l'émule et l'ami de saint Thomas d'Aquin.

Malgré tant de travaux apostoliques et de si admirables vertus, l'Europe va devenir le théâtre d'une grande et douloureuse apostasie. L'hérésie protestante est sur le point d'envahir l'Allemagne, l'Angleterre et une partie de la France. Mais pendant que des moines renégats et des princes débauchés s'appliquent à détruire, pour un temps, l'œuvre de saint Boniface et de saint Augustin, un autre monde accueille les vrais apôtres de

l'Evangile. Les horizons de la Chine, de l'Inde et du Japon s'illuminent au flambeau de la vraie foi ; en dix ans et demi, saint François-Xavier évangélise cinquante-deux royaumes, parcourt en missionnaire trois mille lieues de pays, baptise plus d'un million d'infidèles, et rend, lui seul, plus d'enfants à l'Eglise, que le protestantisme ne lui en a ravi.

D'ailleurs, malgré le zèle impie des novateurs et la complicité des pouvoirs politiques, les provinces du vieux monde ne se laissaient pas envahir sans résistance par le venin de l'hérésie. Le concile de Trente ralluma au cœur du clergé la flamme du zèle un instant obscurcie par de longues prospérités temporelles, et bientôt les travaux apostoliques de saint Charles Borromée, de Barthélemy des Martyrs, du B. Louis de Grenade, de saint Vincent de Paul et de saint François de Sales consolèrent l'Eglise de tant de défections douloureuses.

Saint François de Sales n'est pas seulement une des gloires de la théologie ; son nom appartient à l'histoire de l'éloquence et des lettres françaises. Nos critiques contemporains les plus judicieux ont rendu hommage à la richesse de son imagination, à l'onction

douce et pénétrante de sa parole, aux grâces inimitables de son style.

De telles quaiités sont nécessaires pour expliquer les succès rapides et éclatants de son apostolat. A peine ordonné prêtre, nous le trouvons, intrépide missionnaire, au milieu des populations protestantes qu'il veut arracher à l'erreur. Tantôt il confond les ministres par sa science, tantôt il les gagne par sa douceur; ses efforts entament profondément l'hérésie dans le pays où elle se croyait invincible, et ramènent soixante-dix mille calvinistes à la vraie foi.

Devenu évêque de Genève, toutes les œuvres de zèle l'absorbent à la fois : gouvernement de son diocèse, direction d'une multitude d'âmes, fondation d'un Ordre célèbre, rien ne l'effraye, il suffit à tout; et, chose étonnante, la multiplicité de ses occupations n'arrête pas sa plume,aussi savante qu'harmonieuse : c'est pendant cette période qu'il composa ces ouvrages, d'une théologie si aimable et pourtant si sûre, qui lui ont valu, de nos jours, l'auréole des docteurs de l'Eglise.

La langue de saint François de Sales n'a pas encore cette pureté et cette noblesse que

l'on admire dans les écrits du XVII[e] siècle. La prédication de la Renaissance, surchargée de citations profanes et d'un vain étalage scientifique, n'a pas perdu, en passant par ses lèvres, toute trace de mauvais goût. Mais le mouvement de rénovation religieuse qui suit partout le concile de Trente promet de faire rentrer l'éloquence dans sa véritable voie.

Des maisons nouvelles sont ouvertes ; les Ordres se réforment, et il s'établit entre eux une émulation de piété qui va contribuer aux progrès de la prédication.

VI

Il fallait, avant tout, créer une école de controversistes capables de tenir tête aux protestants. C'est dans cette pensée que le cardinal de Bérulle fonda, en 1612, la congrégation de l'Oratoire, qui devait produire, au XVII[e] siècle, tant de prêtres éloquents et vertueux.

Dès les premières années, on compte parmi les membres de cette maison des sermonnaires remarquables. Le P. Bourgoing, l'un des pre-

miers supérieurs de l'Oratoire, apporte à la prédication, à défaut des qualités impétueuses que lui prête Bossuet, un fonds solide de connaissances théologiques, une méthode sérieuse et simple.

Mais le plus célèbre Oratorien avant Massillon est le P. Lejeune, dont les œuvres forment encore, pour les prédicateurs, un arsenal d'une richesse incomparable. Missionsionnaire intrépide, en dépit d'une cécité qui le frappa pendant qu'il prêchait, et le rendit populaire sous le nom de *Père aveugle*, il a pour principe de conformer toujours son éloquence à la nature de son auditoire. Une familiarité qui aujourd'hui nous semble excessive assure à sa parole une efficacité immédiate et une action profonde sur toutes les âmes.

Chez les Jésuites, le P. Claude de Lingendes mit au service de l'éloquence sacrée un langage plus correct, plus pur, mais non moins doctrinal. Orateur vigoureux, il a, pour l'exactitude de sa logique comme pour la fermeté de sa morale, servi de modèle à Bourdaloue.

Ainsi, en 1660, c'est-à-dire au moment où Bossuet entre en scène, l'éloquence française

est déjà florissante; elle se débarrasse peu à peu des défauts qui la déparaient au XVIe siècle : les élégances de mauvais goût et l'abus de l'érudition profane. Le moment est venu où la chaire va mêler ses chefs-d'œuvre à ceux qui honorent déjà la littérature du grand siècle. A cette époque privilégiée, un Bossuet et un Bourdaloue ne seront que les premiers dans le nombre des prédicateurs éminents.

Bossuet est la personnification la plus élevée du génie oratoire dans les temps modernes. Nul homme n'a parlé plus haut que lui, et son éloquence a un caractère d'empire que l'on ne rencontre chez aucun autre. On a comparé à la foudre la parole de Démosthène : l'image est juste autant que brillante, car sa véhémence, toujours soutenue par la dialectique, est irrésistible ; mais cette véhémence participe de l'âcreté et de la colère ; ce n'est point la force d'un Dieu, mais celle d'un vainqueur furieux, ou, si l'on veut, d'un lutteur indomptable. La véhémence de Cicéron, quelquefois presque égale à celle-là, a souvent un caractère inférieur, parce qu'elle est mêlée de malice et descend jusqu'à la facétie. La majesté de Bossuet ne se dément jamais, ni dans les

mouvements, ni dans le calme; si le lecteur est terrassé par la force de Démosthène et vaincu par l'habileté de Cicéron, il est subjugué par l'autorité de Bossuet.

Formé par la méditation des Saintes Ecritures, l'évêque de Meaux à d'ordinaire le geste et le ton d'un Moyse; mais, lorsqu'il s'inspire des accents du Prophète-Roi, il s'élève à des mouvements d'un pathétique ardent et sublime.

Aucun moyen d'action ne lui demeure étranger : c'est la voix la plus simple, la plus forte, la plus familière, la plus soudainement tonnante. « Là même où il a son cours rigide et son flot impérieux, il y roule des trésors d'éternelle morale humaine (1). Et c'est par tous ces caractères qu'il est unique dans notre littérature, et que, quel que soit l'emploi de sa parole, il reste le modèle de l'éloquence la plus haute et de la langue la plus parfaite.

On avait prononcé avant lui des oraisons funèbres; mais on n'était pas sorti du genre froid et compassé qu'impose à l'orateur la préoccupation d'exalter officiellement des vertus vulgaires. Personne n'avait su, comme

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi.*

lui, instruire les vivants à l'école de la mort; personne, depuis Jérémie, n'avait pleuré comme lui sur les majestés éteintes; personne n'avait dépeint, comme lui, l'horreur de ce silence éternel qui vient s'asseoir jusque sur la tombe des rois.

En racontant les vertus de la reine d'Angleterre, en déplorant la mort de la duchesse d'Orléans, en célébrant les exploits de Condé, Bossuet ne prétend pas accomplir un devoir de bienséance, bien moins encore décerner une louange de convention; il parle, il se trouble, il éclate, sous l'empire de l'émotion la plus vraie et la plus profonde; son sujet le tourmente, l'échauffe et l'entraîne : c'est l'enthousiasme de la douleur.

On compte, chez les autres orateurs, les moments d'heureuse inspiration; chez Bossuet l'inspiration est continue. Les élans de sa verve oratoire semblent naître les uns des autres, tout est mouvement, tout est chaleur, tout est vie. Lorsque son ardeur redouble, lorsque cet aigle déploie ses ailes avec plus de vigueur, les limites de l'éloquence deviennent pour lui trop étroites; alors il les franchit, il entre dans la sphère de la poésie,

il monte jusqu'aux régions les plus élevées de cette sphère, il s'y soutient au niveau des poètes les plus audacieux : ce n'est plus le rival de Démosthène, c'est celui de Pindare.

Quelques passages des Oraisons funèbres sont de véritables morceaux lyriques; et quand on songe que son enthousiasme, dans des ouvrages d'une aussi grande étendue, ne connaît ni langueur ni repos, on est frappé de ce privilège extraordinaire, comme d'un de ces phénomènes qui étonnent la nature et déconcertent ses lois.

Parvenue à ces hauteurs, la pensée ne saurait s'accommoder des expressions communes; aussi Bossuet ne se sert-il pas de la langue des autres hommes ; il fait la sienne; il la fait telle qu'il la lui faut pour la manière de penser et de sentir qui est à lui : expressions, tournures, mouvements, construction, harmonie, tout lui appartient.

Un autre mérite de ces compositions, c'est l'art infini avec lequel Bossuet mêle l'enseignement à l'histoire, les figures les plus vives à la logique la plus sévère, et l'énergie des grandes leçons aux formes les plus convenables pour les faire accepter.

Ses oraisons funèbres se refusent à l'analyse, et si l'on veut en relever les beautés, il faut les transcrire d'un bout à l'autre. Le grand siècle vit encore tout entier dans les éloquentes funérailles de ses princes, et quand Bossuet en termine la série par « les derniers accents d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint », on croit entendre le chant suprême du génie, prêt à rejoindre au tombeau les majestés si glorieusement ensevelies.

Bossuet n'est pas tout entier dans ses oraisons funèbres : après le panégyriste, il faut admirer en lui le docteur et le pasteur des peuples.

Les contemporains, séduits par la clarté et la méthode rigoureuse de Bourdaloue, ne reconnurent pas, dit-on, tout le mérite des sermons de l'évêque de Meaux ; mais la postérité a fait bonne justice de cette erreur de goût. Si ces discours ne présentent ni les grâces de style, ni l'enchaînement et l'art qui font le charme et la puissance de ses rivaux, on y trouve, en revanche, des plans nouveaux, des pensées vives et fortes, des tournures originales, d'impétueux mouvements, des réflexions profondes, qui évoquent tout un

monde d'idées et de souvenirs, des images sublimes, qui souvent valent des discours entiers.

L'âge mûr est l'époque de la vie où il faut lire Bossuet. Pendant les années de collège, et même à vingt ans, on est trop jeune pour en sentir les profondes beautés; et, dans la vieillesse, l'imagination est trop refroidie pour que l'on se prête volontiers à ses élans et à son audace.

On peut dire de lui ce que lui-même disait de ce héros dont il s'est montré l'émule en le célébrant si dignement (1), « qu'il s'avance par vives et impétueuses saillies ».

Madame de Sévigné, un des rares esprits capables d'apprécier tout le génie de Bossuet, disait « qu'il se battait à outrance avec son auditoire, et que chacun de ses sermons était un combat à mort ». Il est, en effet, des moments où l'on croit voir l'orateur poursuivre le vice, l'atteindre, le terrasser, et le forcer d'avouer sa défaite.

Voici, en particulier, dans quels termes il s'attaque à cette contrefaçon de la vertu qui s'appelle l'honneur mondain. « Je ne me contente

(1) Le prince de Condé.

pas de lui refuser l'encens, je veux faire tomber sur cette idole la foudre de la vérité évangélique ; je veux l'abattre tout de son long devant la croix de mon Sauveur, je veux la briser et la mettre en pièces. Parais donc ici, honneur du monde ! Vain fantôme des ambitieux et chimère des esprits superbes, je t'appelle au tribunal où ta condamnation est inévitable » (1).

Une parole aussi vigoureuse, des mouvements si vifs, si hardis, si populaires, n'appartiennent qu'à Bossuet, et lui assurent un rang d'honneur, même dans un genre où d'autres ont excellé.

Nous n'avons pas épuisé les titres littéraires de l'évêque de Meaux. Comme tant de grands esprits, comme saint Augustin, son maître, il a voulu explorer tout le domaine ouvert aux investigations humaines, et nulle part, nous le verrons plus loin, il ne s'est montré inférieur à lui-même. Rappelons seulement ici cet éloquent hommage que lui décernait La Bruyère : « Que dirai-je de ce personnage qui a fait parler si longtemps une envieuse critique et qui l'a fait taire, qu'on admire malgré soi, qui accable par le grand nombre

(1) *Sermon sur l'honneur du monde.*

et par l'éminence de ses talents ; orateur, historien, théologien, philosophe ; d'une rare érudition, d'une plus rare éloquence, soit dans ses entretiens, soit dans ses écrits, soit dans la chaire ; un défenseur de la religion, une lumière de l'Eglise ; parlons d'avance le langage de la postérité, un Père de l'Eglise ; que n'est-il point ? Nommez, Messieurs, une vertu qui ne soit pas la sienne. » (1)

Si l'imagination a ses plaisirs, si le sentiment a ses délices, la raison a aussi ses jouissances. Bourdaloue n'a pas, comme Bossuet, la foudre à son commandement, ni les mains pleines d'éclairs, pas plus qu'il ne possède, comme Massillon, l'urne de parfums qui s'épanche ; mais il a au plus haut degré cette puissance dominatrice dont parle Quintilien, cette éloquence continue du raisonnement qui fait taire les passions, courbe les intelligences rebelles et affermit la vérité sur les ruines de tous les sophismes.

Les plans de ses discours sont les plus solidement conçus et les plus rigoureusement tracés que l'on connaisse. Toutes ses constructions oratoires s'appuient et repo-

(1) *Discours de réception à l'Académie française.*

sent sur les bases les plus fermes. Les détails de l'édifice, liés entre eux par les rapports les plus exacts, concourent tous à l'harmonie et à la perfection de l'ensemble. Nulle faiblesse, nul écart ; tout est nerveux, tout est plein, tout marche au but. Ainsi le tissu le plus complet et le plus serré se forme et se déploie progressivement ; les passions de l'auditeur, assiégées et battues en brèche, résistent vainement, et le prince de Condé, vainqueur en tant de batailles, ne peut s'empêcher, voyant paraître l'orateur, de s'écrier en pleine église : « Silence, voici l'ennemi ! »

Bourdaloue s'occupe des choses et non des mots ; il n'a pas la splendeur naturelle de l'élocution et il ne la cherche pas ; il s'en tient à ce style d'honnête homme, qui ne veut que donner à la vérité un corps, sans lui imposer de couronne. On a dit de lui que, « des trois choses proposées à l'orateur ancien, instruire, plaire, émouvoir, il ne songe qu'à la première, méprise la seconde et est bien sûr d'arriver à la troisième par la force même de l'enseignement et la nature pénétrante de la vérité » (1).

(1) Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. IX, p. 270.

Pour nous, qui n'avons pas entendu sa voix « pleine, résonnante, douce et harmonieuse », Bourdaloue reste simplement un bon écrivain; mais ses contemporains l'ont proclamé grand orateur, et, si l'on en juge par les résultats de sa parole, il faut croire qu'ils avaient raison.

Ce fils de saint Ignace n'a point et ne peut avoir de biographie. Qu'a-t-il fait pendant sa vie? Il a prêché la parole sainte, il a été l'homme du Verbe évangélique; il a été une grande et puissante voix ; mais cette voix même emprunte une autorité nouvelle à la sainte obscurité de sa vie. Son exemple a prêché le mépris du monde, aussi bien que ses discours ; et plus d'un pécheur s'agenouilla sans doute aux pieds de l'humble religieux, qui eût refusé d'abaisser son orgueil devant un prélat comblé des distinctions de la cour.

Cette puissante parole allait s'éteindre, lorsque Dieu donna au siècle de Louis XIV son dernier oracle, Massillon, qui devait faire refleurir l'éloquence française sur le tombeau de tant de grands hommes.

Entré tout jeune à l'Oratoire et appelé, sous la Régence, à l'évêché de Clermont, il couronna par vingt années d'un laborieux épis-

copat une carrière apostolique pleine d'œuvres et de mérites.

Ces trois lumières de l'Eglise de France au XVIIe siècle, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, n'eurent point à se combattre ni à s'éclipser l'une l'autre; elles se succédèrent paisiblement et glorieusement, comme une suite de riches saisons, ou comme les heures d'une journée splendide.

L'innovation de Massillon, venant après Bourdaloue, fut d'introduire le pathétique et un sentiment plus vif et plus présent des passions humaines dans l'économie du discours religieux. Moins grand peintre que Bossuet, moins vigoureux que Bourdaloue, il mit au service de la parole sainte plus d'art, de douceur, d'harmonie. Des juges sévères lui ont reproché d'affaiblir, par l'abondance des développements et la profusion des images, la mâle et simple énergie de l'Evangile. Cette critique vise apparemment son *Petit Carême*, plus admiré des humanistes que des orateurs; mais il serait injuste de l'appliquer à l'ensemble de ses discours.

Du reste, on juge de la puissance et de l'habileté d'une parole par l'impression

qu'elle produit sur l'auditoire, et nous connaissons l'appréciation des contemporains sur l'éloquence de Massillon : « Ne vous semble-t-il pas, dit l'un d'entre eux, le voir encore dans nos chaires, avec cet air simple, ce maintien modeste, ces yeux humblement baissés, ce geste négligé, ce ton affectueux, cette contenance d'un homme pénétré, portant dans les esprits les plus brillantes lumières et dans les cœurs les mouvements les plus tendres ? Il ne tonnait pas dans la chaire ; il n'épouvantait pas l'auditoire par la force de ses mouvements et l'éclat de sa voix ; non : mais, par sa douce persuasion, il versait en eux, comme naturellement, ces sentiments qui attendrissent et qui se manifestent par les larmes et le silence. Ce n'étaient pas des fleurs étudiées, recherchées, affectées, non : les fleurs naissaient sous ses pas sans qu'il les cherchât, presque sans qu'il les aperçût ; elles étaient si simples, si naturelles, qu'elles semblaient lui échapper contre son gré et n'entrer pour rien dans son action. L'auditeur ne s'en apercevait que par cet enchantement qui le ravissait à lui-même » (1).

(1) Réponse de M. Languet, archevêque de Sens, au

Du reste, ce prédicateur si insinuant et si onctueux n'était pas incapable de ces mouvements qui étonnent et renversent. Qui ne connaît l'impression extraordinaire produite sur la cour de Louis XIV par le *Sermon sur le petit nombre des élus ?* Après avoir fait du camp des réprouvés une peinture saisissante, dans laquelle se reconnaissait, sans doute, une grande partie de l'auditoire, Massillon s'écria tout à coup : « Paraissez maintenant, justes ! Où êtes-vous ?... Restes d'Israël, passez à la droite ! Froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu ! O Dieu, où sont vos élus ? et que reste-t-il pour votre partage ?... » A ces mots, l'assemblée tout entière se leva, haletante et saisie d'effroi. Louis XIV, visiblement troublé, baissa la tête, et l'orateur lui-même, gagné par l'émotion, couvrit son visage de ses mains et s'associa, par un silence de quelques instants, à la terreur de l'auditoire. Certes, un homme capable de remuer à ce point les imaginations et les consciences était autre chose qu'un habile rhéteur ; il avait au cœur la flamme sacrée,

discours prononcé par le duc de Nivernais pour sa réception à l'Académie française.

qui, jaillissant avec la parole en traits victorieux, assure la conquête des âmes.

A côté de ces gloires de l'éloquence sacrée, le siècle de Louis XIV nous présente d'autres noms, moins illustres peut-être et un peu effacés par l'éclat d'un tel voisinage, mais dignes néanmoins d'attention et d'estime. C'est Fénelon, le philosophe ingénieux, le suave moraliste, le prédicateur ému et pathétique, dont le sermon sur l'Epiphanie nous fait regretter qu'il ait écrit si peu de ses compositions oratoires; c'est Fléchier, dont l'élégance, parfois raffinée, se retrouve, noble et simple, dans l'oraison funèbre de Turenne; c'est Mascaron, qui, en traitant le même sujet, évite son emphase ordinaire et atteint parfois à la véritable grandeur.

Quelle influence la prédication du grand siècle a-t-elle exercée sur la cour de Louis XIV, sur cette société si éclairée, si polie, si délicate, mais aussi parfois si rebelle à l'austérité de la morale chrétienne? Il est certain que le roi ne perdit pas le fruit des leçons recueillies dans sa chapelle de Versailles. Ce sont les exhortations de Bossuet qui, au milieu de ses désordres domestiques, lui dictaient des résolutions,

trop fugitives, il est vrai, mais toujours sincères. C'est lui qui, après un sermon de Bourdaloue contre l'adultère, disait à ses courtisans, scandalisés de la hardiesse du religieux : « Messieurs, le prédicateur a fait son devoir ; faisons le nôtre. » C'est lui qui, averti par Massillon des grandes fautes de son gouvernement, et, en particulier, des suites funestes de ses guerres, lui disait ces belles paroles, qui font honneur au monarque aussi bien qu'au prédicateur : « *Mon* Père, j'ai entendu plusieurs grands orateurs dans ma chapelle et j'en ai été fort content ; pour vous, toutes les fois que je vous ai entendu, j'ai été très mécontent de moi-même ».

Il n'est pas douteux que ces enseignements si graves, si autorisés, si multiples, joints aux leçons des événements et aux avertissements de la Providence, n'aient préparé les dernières années, sérieuses et pénitentes, par lesquelles le grand roi voulut racheter les fautes de sa vie. Si telle était la puissance de la parole évangélique sur l'âme du monarque, quelle impression ne dut-elle pas produire sur les courtisans, toujours prêts à copier, même au spirituel, l'attitude du maître ? Nous ne par-

lons pas ici des dévotions hypocrites : il y en eut alors, comme toujours; mais, à côté des pratiques imposées par la mode ou par la bienséance, que de sacrifices généreux suggérés par le bon exemple et acceptés par amour pour Dieu ! Que de retours sincères et éclatants, parmi lesquels la conversion de Turenne et celle de Condé ne sont que les plus illustres ! A côté des égoïstes et des indifférents, que de grands saints, que de héros de la charité suscités par la parole évangélique pendant toute la seconde moitié du siècle ! Et n'est-ce pas là pour les prédicateurs de l'époque une assez belle moisson ?

VII

Après la mort de Louis XIV, la grande voix de l'Eglise semble un instant défaillir. « Bossuet ne rend plus d'oracles. Fénelon dort dans sa mémoire harmonieuse (1). » Bourdaloue a emporté au tombeau le secret d'émouvoir le cœur des rois; seul, au milieu d'un siècle railleur, Massillon laisse tomber les derniers ac-

(1) LACORDAIRE.

cents d'une éloquence qui va s'éteindre. C'est l'heure où les puissances des ténèbres, conjurées contre Dieu et contre son Christ, s'apprêtent à célébrer leur victoire finale sur le catholicisme humilié et déchu.

Dans toute l'Europe, pas une voix puissante ne répond aux gémissements de l'Eglise outragée ; les maîtres du monde se partagent d'avance ses dépouilles, avec des propos obscènes et des rires cyniques.

Cependant Dieu se tait, il laisse faire jusqu'au bout. Lorsque l'iniquité est arrivée à son comble, il n'a point encore épuisé sa miséricorde envers le peuple égaré, et, avant l'heure de la vengeance, il lui envoie, comme autrefois à Jérusalem, un prophète des derniers malheurs.

Peu d'années avant la Révolution, un prédicateur faisait entendre, dans une des chaires de Paris, ces solennels avertissements : « La religion est encore sur les autels, mais elle n'est plus dans les mœurs, et jamais on ne vit tant de chrétiens et si peu de christianisme. Hélas ! mes très chers frères, depuis trente-cinq ans que nous exerçons le ministère de la parole dans cette capitale, nous n'avons cessé de vous annoncer tous les malheurs, et de

vous en montrer le principe. Sentinelle vigilante, du haut de la montagne où nous étions placé, nous avons sonné l'alarme à la première découverte de l'ennemi. Au moment que la Babylone maudite, après avoir longtemps préparé son poison, vous offrit en souriant la coupe de l'impiété, nous vous criâmes : « Arrêtez ! Qu'allez-vous faire ? Loin de vos lèvres cette coupe empoisonnée... Vous buvez la mort ! Tout est perdu, religion, mœurs, État ! » Vous ne regardiez alors nos prophéties que comme l'exagération d'un zèle outré ; nous-mêmes, nous ne comptions pas les voir sitôt accomplies. Mais un abîme attire un autre abîme. A mesure que l'irréligion s'est répandue, l'iniquité plus hardie, s'est hâtée dans sa course ; elle a devancé nos prédictions, elle n'aura désormais d'autre borne que son impuissance. Que nous reste-t-il donc à vous prédire, en descendant de la montagne ? Nous le disons en gémissant : les vengeances du ciel ! Quel héritage vous laissons-nous, mes très chers frères ! Puissions-nous le détourner par nos vœux et par nos prières ! (1) »

(1) L'abbé Poulle, *Discours sur la Vigilance chrétienne.*

Ce dernier souhait ne devait pas s'accomplir. La droite du Très-Haut secoua cette société souillée de toutes les infamies, et la jeta par terre d'un coup. L'échafaud succéda au trône, moissonnant avec indifférence tout ce qu'on lui apportait, roi, reine, vieillards, enfants, prêtres, philosophes, innocents, coupables, tous enveloppés dans la solidarité de leur siècle, et victimes de l'apostasie nationale.

Que devenait, pendant ces jours de ténèbres, la parole de l'Eglise ? Avait-elle succombé, elle aussi, sur l'échafaud ? L'impiété triomphante le crut un instant. A la vue des chaires muettes et des églises dévastées, elle s'applaudit de son œuvre, et se flatta, en fêtant la déesse Raison, de célébrer les funérailles du Christ à jamais enseveli.

L'Eglise, en effet, ne se montrait plus, elle était redescendue aux Catacombes. Aucun écho ne répétait plus ses enseignements ; mais parfois, dans une masure abandonnée, au fond d'un réduit obscur, un apôtre échappé au martyre réunissait quelques chrétiens fidèles ; il baptisait et instruisait leurs enfants, faisait descendre au milieu d'eux le Dieu de l'Eucharistie, écoutait la confidence de leurs fautes et

de leurs douleurs, et parfois les préparait, par le viatique des mourants, au voyage de l'éternité.

L'Eglise n'était pas morte : elle attendait. Sa parole, exilée des temples et des places publiques, retrouvait la liberté au fond des retraites mystérieuses, et dans l'ombre même des prisons. Elle convertissait jusque sur les degrés de l'échafaud.

Cependant la France, noyée dans le sang, finit par reconnaître la main qui la châtiait; elle s'humilia et se frappa la poitrine; puis elle se souleva peu à peu de sa couche de douleurs : Dieu avait mis un terme à l'expiation. La parole évangélique se fit entendre de nouveau dans nos églises, faible et timide d'abord, sous la surveillance d'un despote soupçonneux; plus ferme ensuite et plus libre, sous les représentants de l'antique monarchie; enfin pleinement indépendante, au retour des Ordres religieux.

Dès les premières années de l'Empire, Frayssinous avait réuni autour de la chaire de Saint-Sulpice des esprits d'élite, honteux de leur ignorance religieuse, et avides de la lumière d'en haut. Il leur avait exposé, en un style

grave, précis, un peu austère, les fondements du Christianisme; mais il devait laisser son œuvre inachevée.

Le P. Lacordaire recueillit son héritage, et, pendant la période la plus orageuse de nos dissensions civiles, les voûtes de Notre-Dame de Paris retentirent de cette parole vibrante, impétueuse, enflammée, qui parfois soulevait les applaudissements des foules, et toujours allumait l'enthousiasme au cœur des jeunes gens.

Cette œuvre des Conférences, fondée en France, après la Révolution, pour relever l'édifice des croyances religieuses, s'est maintenue avec éclat jusqu'à nos jours, sous le haut patronage des archevêques de Paris.

Après le P. Lacordaire, le P. de Ravignan, de sainte mémoire, a pris possession de cette chaire entourée désormais de respect et de sympathie, et il a pu conduire jusqu'à la table eucharistique ceux que le talent de son prédécesseur avait attirés dans l'enceinte sacrée.

Plus tard, le P. Félix a montré dans l'Evangile la solution de tous les problèmes sociaux qui passionnent le monde moderne. Enfin, le P. Monsabré a exposé pendant vingt années, avec un succès toujours

croissant, les vérités les plus élevées et les plus mystérieuses du dogme catholique. Il a repris, dans un siècle d'indifférence et de scepticisme, l'enseignement théologique donné dans les chaires du moyen âge, et il a été, non seulement écouté, mais compris et admiré ; il ne s'est pas borné à instruire, il a converti ; il n'a pas seulement recueilli des suffrages, il a conquis des âmes (1).

En présence de ces victoires de l'éloquence remportées pendant dix-huit siècles, et de nos jours encore, sur tous les ennemis de l'Eglise, n'est-il pas permis de saluer l'accomplissement de cette parole prophétique : « Je serai avec vous jusqu'à la fin des temps ? »

Mais nous n'avons cité jusqu'ici que des noms illustres. Sortons des basiliques splendides; quittons ces villes superbes où, pour se faire écouter, la parole de Dieu est obligée parfois de revêtir une parure littéraire. Parcourons les plus humbles hameaux, les milliers de villages chrétiens répandus sur la surface

(1) L'éminent prélat qui, après avoir revendiqué, en chaire, les droits de Dieu, défend si courageusement, à la tribune, les droits des catholiques, Mgr d'Hulst, promet de continuer glorieusement la série des conférenciers de Notre-Dame.

du globe : partout, nous contemplerons le même spectacle, partout nous entendrons le même enseignement.

L'apôtre de l'Evangile, qu'il soit évêque d'un siège illustre, simple curé de campagne ou missionnaire perdu au fond des forêts, commence toujours par soulager les misères matérielles de son peuple. Il se baisse pour laver les pieds du pauvre, pour relever les suppliants, pour toucher les plaies des infirmes. Il réchauffe à son foyer les proscrits poussés par la tempête des révolutions vers les rivages qu'il habite, il se dépouille de son vêtement pour les couvrir. Il se jette entre les hommes de guerre, il a horreur du sang. Il ne se préoccupe ni des intérêts, ni des alliances, ni des langues, ni des climats, ni des couleurs du drapeau, ni même de cette vanité qu'on appelle la gloire. Il ne voit dans tous les malheureux que des frères, dans les étrangers que des enfants aussi chers à Dieu que ses concitoyens, et dans le ciel, que la patrie commune de tous les hommes.

Tel est le caractère, telles sont les œuvres de l'homme de Dieu, à tous les degrés de la hiérarchie et chez toutes les nations.

Prêtons l'oreille à ses discours. Partout, sous la diversité des idiomes et malgré l'inégalité des talents, nous reconnaîtrons la même doctrine, belle, poétique, divine et humaine, consolante et terrible. Le sujet qui revient sur les lèvres du prédicateur est toujours magnifique comme la création, sublime comme Dieu, vaste comme l'espace, infini comme le temps. Pénétré des souvenirs de la Bible, le prêtre descend, à son gré, dans les profondeurs de l'océan, pour y interroger les œuvres les plus cachées de son Dieu, ou bien il s'élève au-dessus des nuées, dans les palais du ciel tout resplendissants de lumière, et tout peuplés de séraphins harmonieux.

Tantôt, armé de la parole du Très-Haut, il commande aux orgueilleux l'humilité, aux haineux le pardon des injures, aux égoïstes l'amour de leurs frères, tantôt il traîne les âmes épouvantées au bord des abîmes sans rivage et sans fond de l'éternité, les y suspend ou les y plonge, tantôt il les ramène de la nuit des tombeaux, et leur ouvre les portes éclatantes du firmament.

Pour produire de tels effets, il ne lui faut, ni une voix sonore, ni une action savante,

ni une composition habile. L'Evangile a une vertu secrète qui opère des prodiges. Ces seuls mots : *Dieu, jugement, éternité,* jetés au hasard et sans suite sous les voûtes d'une église, retentissent profondément dans les consciences catholiques, et y font naître de salutaires réflexions. Partout, dans les campagnes de l'ancien continent, comme sur les plages du Nouveau Monde, la parole de Dieu, tombée de la chaire chrétienne, a transformé, délivré, rapproché les âmes, jusqu'à établir entre elles cette fraternité que l'éloquence profane a célébrée, sans pouvoir la constituer jamais.

Pendant les jours de sa vie mortelle, le Fils de Dieu avait prédit les progrès de sa parole, en la comparant au petit grain de sénevé qui devient un grand arbre, élève ses rameaux au-dessus de tous les autres, et offre enfin aux oiseaux du ciel un verdoyant abri.

L'histoire de l'éloquence sacrée, depuis dix-huit siècles, n'est autre chose que l'accomplissement de cette prophétie. Cette semence si chétive, plantée par des mains si faibles, dans une terre si ingrate, battue par les vents de l'hérésie et de la persécution, a pris les propor-

tions d'un arbre qui, par la vigueur de sa tige et la richesse de son feuillage, laisse bien au-dessous de lui les cèdres de la montagne et les chênes de la forêt. Il a étendu ses branches sur toutes les contrées connues, et jusqu'aux rivages les plus barbares. Tous les peuples du monde, semblables aux oiseaux du ciel, y ont trouvé nourriture, abri, défense et liberté. Plus la hache l'a frappé, plus sa tige est devenue puissante, plus on lui a ôté de rameaux, plus il est devenu fécond. Et maintenant, ce grain de sénevé, avec son tronc solide, ses profondes racines, sa chevelure touffue, étend sur l'univers entier son feuillage séculaire, et, jusqu'à la fin des temps, les générations chrétiennes se reposeront à l'ombre bienfaisante de son immuable majesté.



CHAPITRE TROISIÈME

LA POÉSIE

> « La poésie est l'élan de l'esprit et de l'âme vers la beauté suprême. C'est l'âme prenant ses ailes pour monter de la terre au ciel, et pour monter jusqu'à Dieu même, à partir de toute créature. »
>
> (P. GRATRY.)

IL n'est pas un homme qui, une fois au moins dans sa vie, n'ait ressenti une de ces aspirations puissantes qui soulèvent l'âme au-dessus des misères terrestres et l'emportent vers un bonheur inconnu ; qui n'ait tressailli d'aise à la contemplation d'une grande nature, d'un chef-d'œuvre de l'art, d'une action héroïque. Alors une vie supérieure s'est révélée en lui ; une harmonie pleine d'émotion et de charme a inondé son âme, et il a éprouvé un besoin impérieux

d'exprimer son enivrement en termes mélodieux et splendides. De ses lèvres se sont échappés, presque à son insu, des accents inattendus dont il s'est étonné lui-même, de ces accents qui remuent les entrailles de celui qui les profère, et troublent tout d'abord celui qui les entend. Eh bien ! celui qui a été ainsi visité par l'enthousiasme a été poète, et les paroles qui se sont épanchées de son sein étaient de la poésie.

Mais ces illuminations ardentes et fécondes, qui pénètrent, par intervalles, les plus stériles existences, sont un indice que la patrie de l'homme est ailleurs, et que, triste exilé, il n'a que de rares communications avec le lieu de son éternel repos.

La poésie est toute parole capable de produire les ravissements qui font vivre l'âme de la vie d'en haut. Sa source réside au delà de la réalité terrestre ; son idéal, c'est l'Infini, découvert, contemplé, adoré à jamais ; le bien auquel elle aspire, c'est la vie de l'intelligence et du cœur se rassasiant de la beauté infinie et de l'éternel amour, au sein du Père céleste. L'œuvre du poète consiste à rappeler l'humanité à ce type ineffaçable de pureté

immaculée et de sérénité tranquille réalisé au paradis terrestre, et loin duquel l'entraîne le poids de sa déchéance.

Ces principes admis, les rapports du Christianisme et de la poésie deviennent évidents. On comprend qu'une religion dont les dogmes, le culte, les pratiques tendent à relever l'homme de son abaissement originel, est nécessairement une religion féconde en inspirations poétiques, et que le caractère de ces inspirations doit avoir quelque chose de céleste.

Aussi la poésie ne s'est-elle jamais épanouie avec plus de grâce qu'au souffle de l'Esprit divin.

Mais les livres inspirés, dont nous avons admiré les richesses, ne sont pas les seuls trésors de cette poésie sacrée. L'Eglise, comme l'Epouse des Cantiques, offre à Dieu des fruits anciens et des fruits nouveaux. La harpe de David n'est pas restée suspendue aux saules des fleuves de Babylone. Elle a passé des mains des Prophètes dans celles des Saints de la nouvelle alliance; Marie s'en est servie pour glorifier le Seigneur; le vieillard Siméon, pour se réjouir du salut d'Israël; et saint Jean, pour annoncer les derniers jours du monde.

Ses accords se tairont pendant trois cents ans, étouffés sous les cris de fureur du paganisme; mais, au sortir des Catacombes, saint Grégoire de Nazianze, saint Ambroise, saint Augustin en tireront des sons pleins d'harmonie, et, dès lors, les générations se passeront le divin instrument, pour en faire résonner les voûtes du sanctuaire.

La poésie de l'Eglise eut deux origines : une origine juive et une origine immédiatement liée à l'esprit et au caractère propre de l'Evangile. Comme tout ce qui doit durer, le Christianisme, loin de rompre avec le passé, y étendit ses fortes racines, et se rattacha même aux lois fondamentales de la race humaine. Il accepta les traditions conservées par les Juifs; il s'en nourrit en quelque manière, se les assimila et les transforma en sa propre substance. N'étant, à ce point de vue, que le judaïsme interprété et développé, que la réalité de ses figures, l'accomplissement des grandes promesses faites au peuple de Dieu, il reçut comme un précieux héritage le Livre sacré des Hébreux; leurs chants devinrent ses premiers chants, et retentirent seuls, pendant plusieurs siècles, au fond des

retraites obscures où la persécution le fit descendre.

Mais au pied de la croix avait jailli une source nouvelle et inépuisable de poésie. Les grands souvenirs du Verbe de Dieu « plein de grâce et de vérité » (1), de son humble et sainte vie, de sa douloureuse immolation, de sa résurrection triomphante, avaient enthousiasmé les imaginations et remué profondément les âmes.

Les grands spectacles du monde païen, armé de toutes les puissances de la haine et vaincu par les seules industries de l'amour; la foi héroïque des confesseurs, l'invincible courage des vierges, la rage inutile des bourreaux, étaient de merveilleux sujets d'épopée; et si, pendant toute la période des persécutions, la poésie resta dans les cœurs; si l'on ne chanta point, sous les voûtes des Catacombes, d'autres cantiques que ceux des Prophètes, c'est que de tels spectacles étaient trop rapprochés; c'est que la vérité, trop forte pour susciter des poètes dès cette époque, ne pouvait faire encore que des martyrs.

(1) S. Jean, 1.

Entre l'émotion et l'inspiration poétique, il faut un intervalle.

Ces siècles silencieux assurèrent la fécondité de l'art chrétien, et lorsque Constantin embrassa la foi catholique, la paix de l'Eglise fut comme l'aurore qui, de toutes parts, réveille les chants.

I

Les auteurs qui entreprennent, dès lors, d'exposer en vers les mystères du Christianisme sont trop nombreux pour figurer tous parmi les écrivains de premier ordre.

Les uns se bornent à adapter les lois de la prosodie aux récits de l'histoire sacrée; ils s'attachent à ces traditions bibliques qui sont le fondement même de la foi, et leur prêtent l'éclat de la versification latine, avec les ornements dérobés aux poètes païens. D'autres prennent pour texte le Nouveau Testament, et tout leur souci est de reproduire avec harmonie et fidélité le texte des Evangiles.

Le caractère commun de tous ces poètes, de tous ces traducteurs en vers de l'Ecriture

sainte, c'est une scrupuleuse et exacte fidélité. Mais, d'autre part, il faut bien reconnaître que, chez eux, la sobriété est poussée jusqu'à la sécheresse ; pas d'épisodes, pas de descriptions, presque pas de paraphrases ni de commentaires ; le texte seul plié à la mesure du vers, qui se rapproche autant que possible de la forme ancienne.

Pour trouver un écrivain qui ait vraiment reçu « du ciel l'influence secrète », il faut chercher parmi les illustres évêques du IVe siècle, dont la parole sait mêler aux grands mouvements de l'éloquence apostolique les accents les plus délicats et les plus émus de la poésie chrétienne.

Saint Grégoire de Nazianze s'était proposé, nous l'avons vu, de combattre la persécution hypocrite de Julien l'Apostat. Pour remplacer la lecture des auteurs profanes, interdite par les décrets impériaux, il avait mis entre les mains des fidèles un recueil de poèmes chrétiens, aussi dignes de son génie que ses discours les plus applaudis.

Pour les lecteurs modernes, qui cherchent dans la poésie le sentiment et l'image, plutôt que la doctrine, les sujets traités par le saint

évêque sont peut-être d'une métaphysique trop élevée, et l'abondance des pensées nuit quelquefois à la vivacité des peintures; mais le rythme est toujours plein, l'expression pittoresque et sonore. On sent que la muse hellénique parle un langage nouveau pour elle; mais elle sait encore le revêtir des formes qu'elle a rendues si douces; on croit entendre les doctrines de saint Paul exprimées dans l'idiome harmonieux de Platon.

Du reste, avant d'aborder le genre didactique, saint Grégoire avait écrit des poésies intimes, dont la délicatesse et la grâce ont conservé leur charme en traversant les siècles :

« Un paisible sommeil avait clos ma paupière;
Mon âme s'éveilla dans des flots de clarté :
Deux vierges descendaient, brillantes de lumière,
Pleines de majesté.

Leurs yeux étaient baissés, leurs lèvres étaient closes;
Mais leur bouche exprimait un céleste désir,
Et, comme des boutons qui promettent les roses,
Semblait prête à s'ouvrir.

L'or pur d'une auréole encadrait leur visage;
Leurs fronts d'un seul amour s'unissaient enflammés,
Et l'air, en s'épurant, révélait le passage
De leurs pieds embaumés.

Emu, je contemplais ces jeunes immortelles;
Je tremblais de les voir au ciel bleu s'envoler,
Et ma bouche n'osait, tant elles étaient belles,
S'ouvrir pour leur parler.

Mais elles, me donnant le baiser d'une mère,
S'inclinèrent vers moi dans un chaste abandon,
M'appelèrent deux fois leur enfant et leur frère,
Et me dirent leur nom.

Je suis la Chasteté ! Je suis la Tempérance !
Jésus est notre guide, et nous suivons ses pas,
Car la lampe céleste où brille l'espérance
Dans nos mains ne meurt pas.

Sois à nous, cher enfant, et reste-nous fidèle :
Nous te présenterons à l'éternel Epoux,
Quand ton ange, le soir, te couvrant de son aile,
T'amènera vers nous.

Charmé, je le promis, par le Dieu que j'adore,
Et les saintes beautés, aux paroles de miel,
Devant mes yeux en pleurs, qui les cherchaient encore,
Remontèrent au ciel » (1).

C'est à peu près en ces termes que saint Grégoire nous raconte les aspirations de son adolescence. Ces vers, si pleins de grâce dans l'original grec, sont, en effet, l'une de ses premières œuvres. Ils respirent déjà cette piété

(1) *Œuvres poétiques de saint Grégoire de Nazianze*, traduction de M. Victor de Perrodil.

douce, méditative et un peu rêveuse, qui fait le fond de son génie, et que l'on remarque surtout dans les poèmes de sa vieillesse.

Plus tard, les deux muses célestes de sa vision, la sainte Tempérance et la divine Chasteté, lui inspirèrent des chants plus graves ; il imita, en l'honneur des trois personnes divines, les hymnes de Callimaque, de Cléanthe et d'Orphée ; il composa, en outre, un poème *de la Religion*, dont Louis Racine s'inspira plus tard, sans atteindre à la perfection de son modèle.

Tous ces travaux montrent jusqu'à quel point les sévères enseignements du dogme peuvent se prêter à la mesure, aux ornements et à la pompe artificielle des vers. Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, le monde, la loi ancienne et la loi nouvelle, les intelligences, l'âme, la Providence, tels sont les grands sujets que traite saint Grégoire, avec toute l'exactitude d'un théologien et tout l'enthousiasme d'un poète lyrique.

Sans doute, de pareilles compositions n'ont pas l'attrait d'une fable ou d'un conte, la légèreté gracieuse de l'idylle ; mais quiconque s'est trouvé aux prises avec les

entraves de la versification reconnaîtra combien il y a de difficultés à vaincre pour faire entrer dans des vers pleins, harmonieux, élégants, les vérités les plus élevées et les dogmes dont l'expression ne laisse souvent à l'écrivain aucun choix ni aucune liberté.

Il y a, du reste, un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions, dans ce contraste des beautés de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi.

Ce n'est pas la poésie d'Homère : c'est une autre poésie qui a sa vérité, sa nouveauté, et, dès lors, sa grandeur. C'était dans les formes neuves de la méditation religieuse, dans cette tristesse de l'homme sur lui-même, dans cette mélancolie mystique si peu connue des poètes anciens, que l'imagination chrétienne devait surtout lutter contre eux sans désavantage.

Là, naissait d'elle-même cette poésie que cherche la société moderne, poésie de réflexion et de rêverie, qui pénètre dans le cœur de l'homme, décrit ses pensées les plus intimes, et donne une voix à ses aspirations vers l'infini. Les plaintes de saint Grégoire sur la

« Misère de l'homme » semblent empruntées à quelque poète de notre âge mélancolique. Lamartine, en particulier, n'aurait pas désavoué le sentiment qui a dicté les vers suivants :

« Qu'ai-je d'abord été ? que suis-je ? et, tout à l'heure,
Que serai-je, enfermé dans ma froide demeure ?
Que feras-tu, grand Dieu, de l'œuvre de tes mains,
De cette œuvre admirable où tes dons souverains
Brillent, quoique cachés, d'une clarté si pure,
Qu'ils laissent loin de moi toute autre créature ?
L'esprit mystérieux dont je suis animé
Dans la tombe avec moi sera-t-il consumé ?
Ah ! s'il en est ainsi, quel être est, sur la terre,
Dont je puisse à la mienne égaler la misère ?
Comparons, en effet, l'homme et les animaux,
Et, s'il meurt tout entier, dites s'ils sont égaux.
Voyez le bœuf docile : à peine il vient de naître,
Que sa force promet d'être utile à son maître,
Et son robuste front n'a pas encor trois ans,
Qu'il traîne sous le joug des chariots pesants.
Le faon, dans les forêts, aussi prompt que sa mère,
Evite du chasseur l'atteinte meurtrière;
Le tigre et le lion, l'ours et le léopard
Menacent, en naissant, de l'ongle et du regard.
Nés pour vivre de sang, de carnage et de proie,
A l'aspect du péril ils bondissent de joie.
Les ailes de l'aiglon, invisibles d'abord,
Bientôt jusqu'au soleil le portent sans effort.
L'abeille, dans un antre ou dans le creux d'un chêne,
Amasse un doux trésor pour la saison prochaine :
C'est l'œuvre d'un printemps. La nature, d'ailleurs,
Fournit à leurs besoins sans peine et sans labeurs.
Ils ne cultivent point un sol dur et rebelle;

Ils ne traversent point une mer infidèle;
Leurs désirs sont bornés, peu de chose y suffit;
Les bois sont leurs palais, et le gazon leur lit.
Les noires passions, source de maladie,
N'altèrent point en eux les douceurs de la vie;
Ils vivent sans remords et meurent sans frayeur.
Combien le sort de l'homme est différent du leur!
Il naît faible et souffrant; doux fardeau de sa mère,
Il ne peut sans péril s'appuyer sur la terre;
Et plus tard, devant lui, ce n'est pas sans efforts
Qu'il étend ses deux bras pour soutenir son corps.
Pour voix il a des cris, pour paroles des larmes;
Un sourire ou des pleurs, voilà ses seules armes.
La force vient enfin; mais avec elle aussi
Les tristes passions dont il est assailli.
Chaque âge dans son cœur apporte une tourmente,
Et toujours le démon le poursuit et le tente.
Le fleuve de la vie est, comme l'Océan,
Incessamment troublé par l'horrible ouragan;
Nul n'en descend en paix les rives incertaines.
Voulez-vous, comparant vos plaisirs et vos peines,
Dans la même balance, avec les mêmes poids,
Que nous pesions le bien et le mal à la fois?
Vous verrez à l'instant ce que vaut cette vie,
Dont la triste durée excite votre envie (1). »

Cette traduction, malgré son exactitude et son élégance, ne saurait donner qu'une idée imparfaite des poésies de saint Grégoire. Il y a, en effet, dans la langue grecque, des eupho-

(1) Traduction de M. Victor de Perrodil. — Les poésies de saint Grégoire de Nazianze étant peu connues, nous avons cru pouvoir en citer d'assez longs fragments.

nismes et des richesses d'expression qu'on peut difficilement transporter dans la nôtre. Le grec du saint évêque n'appartient pas à l'époque classique; mais on y trouve, pour cette raison même, plus de tournures originales et d'élégances relatives. Son style, d'ailleurs, est aussi pur qu'il pouvait l'être dans un idiome déjà corrompu, et son goût est toujours celui d'un écrivain de l'école d'Athènes.

Pendant que la littérature grecque jette un dernier éclat dans les œuvres des grands évêques d'Orient, la langue latine, plus ruinée que l'Empire, se prête difficilement, et comme à regret, à l'expression des pensées chrétiennes. Des débris de cette langue, d'où la lyre de Virgile a tiré de si suaves harmonies, l'Eglise se fera une langue à elle, langue pauvre à l'origine, et trop peu variée, mais grave, forte, majestueuse, la langue liturgique, qui traversera quinze siècles sans altération.

Saint Ambroise est le premier qui ait introduit dans l'Eglise latine le chant des hymnes et des psaumes, tel qu'il était en usage dans l'Orient. Non content de donner aux cantiques des Prophètes les ailes de la musique, il voulut composer lui-même des hymnes à

l'usage des fidèles de Milan. On en a rassemblé un grand nombre sous son nom, qui sont plutôt l'œuvre de ses disciples ou des temps postérieurs, mais qui ont été composées conformément à son esprit et aux règles qu'il avait données. On ne peut lui en attribuer avec fondement que douze; mais elles sont pleines d'élégance et de beauté, d'un caractère encore tout romain par la gravité, avec je ne sais quoi de mâle au milieu des plus tendres effusions de la piété.

Une tradition respectable veut que saint Ambroise ait composé le *Te Deum*, de concert avec saint Augustin, son disciple et sa plus brillante conquête.

On dit que, dans un élan de saint enthousiasme, les deux docteurs voulurent exhaler ensemble, devant Dieu, leurs sentiments et leurs pensées, et qu'ils prononcèrent alternativement les versets du majestueux cantique. D'autres prétendent qu'il est exclusivement de saint Ambroise, s'appuyant sur le nom d'*hymne ambroisienne* que l'usage lui a donné. Mais le ton et la marche de cette composition semblent favoriser le premier sentiment.

Ce qui distingue cette hymne de tant d'au-

tres auxquelles l'Eglise a donné une place d'honneur dans sa liturgie, ce n'est pas seulement ce groupe d'idées vastes, profondes, sublimes, qui en composent le fond, c'est la manière dont elles sont rassemblées, ou, si l'on veut, jetées, avec une négligence de génie bien supérieure aux efforts de l'art. Ce passage rapide du ciel à la terre et de la terre au ciel, de la redoutable majesté de l'Eternel aux misères et aux besoins de l'homme : adoration, terreur, amour, espérance, affections vives et tendres, apostrophes d'admiration et de respect, de confiance et de gratitude; langage animé et en désordre, chutes brusques et inégales, vers sans mètre, sans nombre et sans cadence, tout exprime un enthousiasme nourri au feu de la Divinité, et s'explique par l'inspiration subite qui dut faire jaillir de deux cœurs si fervents et si tendres ce chant de triomphe, de supplication et d'amour.

D'autres ouvrages, d'une authenticité certaine, témoignent du génie poétique de saint Augustin.

Quel cœur noble et pur ne serait ému en lisant le livre des *Confessions?* Où trouver une élégie profane aussi touchante que

ce long soupir d'une âme toujours si tendre, qui repasse avec tant de regrets les beaux jours perdus de sa vie? Là, les joies expansives de l'enfance, les fougues de la première jeunesse, l'ardeur pour les études littéraires et toutes les vanités de l'espérance humaine reviennent, tristes comme des enfants prodigues, s'agenouiller en silence autour de la pénitence qui pleure; et, dans ce grand désenchantement, on ne trouve, toutefois, ni découragement ni désespoir. C'est que, dans cette âme, la vérité a pris la place des vains fantômes, et que les affections éphémères ont fait place à l'éternel amour (1).

II

Quel que soit leur mérite poétique, les grands docteurs du IVe siècle ne nous ont guère laissé que des fragments, composés dans l'intervalle de leurs prédications et de leurs traités théologiques. S'ils sont poètes à

(1) Cf. Ozanam, *La Civilisation au cinquième siècle;* Villemain, *Tableau de l'Eloquence chrétienne au IVe siècle;* César Cantù, *Histoire universelle,* passim.

leurs heures, c'est que la poésie est sœur de l'éloquence, et qu'il est impossible d'exprimer avec éclat une grande pensée sans pénétrer dans son domaine.

Le siècle suivant nous présente, au contraire, une foule de lettrés profanes, qui, après une longue résistance de la chair et des passions, sont venus se réfugier dans la vie chrétienne, et ont tiré de leur lyre, désormais purifiée, des accents plus nobles, sinon plus doux, que ceux qui avaient servi à chanter les faux dieux.

Dans cette foule d'hommes, rapprochés par la destinée, mais divers par le talent, nous distinguerons deux écrivains d'un incontestable mérite : saint Paulin et Prudence.

Le premier, grand seigneur gallo-romain, littérateur, homme de goût, artiste même, fut amené au Christianisme par le besoin vivement senti d'espérances immortelles. Etroitement uni, avant sa conversion, à un humaniste distingué, Ausone, il luttait avec lui d'élégance et d'habileté dans de petits vers frivoles ; mais aucune des compositions de cette première époque ne révèle l'âme d'un poète. Pour le connaître tout entier, il faut

lire ce qu'il a écrit sous l'inspiration du spiritualisme chrétien.

On admire, en particulier, une lettre adressée, du fond de sa retraite, à son ancien ami qui essaye de le rendre aux muses païennes. Aux reproches d'abandon et d'ingratitude il oppose le langage d'une amitié plus haute et plus durable que lui enseigne le Christianisme.

« Rien ne t'arrachera de mon souvenir, s'écrie-t-il. Pendant toute la durée de cet âge accordé aux mortels, tant que je serai retenu dans ce corps, quelle que soit la distance qui nous sépare, je te porterai dans le fond de mon cœur. Partout présent pour moi, je te verrai par la pensée, je t'embrasserai par l'âme ; et lorsque, délivré de cette prison du corps, je m'envolerai de la terre, dans quelque région que le Père commun place ma demeure, là je te porterai en esprit ; et le dernier moment qui m'affranchira de la terre ne m'ôtera pas la tendresse que j'ai pour toi ; car cette âme qui, survivant à nos organes détruits, se soutient par sa céleste origine, il faut bien qu'elle conserve ses affections comme elle garde son existence. Pleine de vie

et de mémoire, elle ne peut oublier, non plus que mourir » (1).

Quand on rencontre cette grâce charmante de l'imagination, cette tendresse infinie du cœur, ce charme insaisissable et que l'art ne donne pas, cette alternative d'un divin sourire et de larmes divines, on peut saluer la poésie et proclamer que l'écrivain a été visité du rayon d'en haut.

A côté de saint Paulin, nous trouvons un poète, moins tendre peut-être, mais plus riche, plus abondant, plus théologien. Né en Espagne, à peu près au temps où Paulin naissait en Gaule, Prudence fut successivement préfet de deux villes, et pourvu d'un grade militaire qui lui donnait accès auprès de l'empereur.

A l'âge de trente-sept ans, las des dignités et des affaires, il s'adonna entièrement aux travaux de l'esprit, et composa des poèmes didactiques qui lui valurent le surnom de « poète des chrétiens ».

Il est, en effet, le premier des poètes latins qui ait traité largement et avec éloquence les

(1) *Et ut mori, sic oblivisci non capit*
Perenne vivax et memor.
S. PAULIN. *Carm.* x, v. 18 et seq.

mystères du Christianisme. L'*Apothéose* est un poème contre les Sabelliens, de même que l'*Origine du monde* est dirigée contre les Marcionites et les Manichéens. Dans ces deux ouvrages, les vérités de la foi sont saisies et rendues avec une force qui paraît empruntée à Lucrèce.

Les poésies lyriques de Prudence ne sont pas moins dignes d'attention. Elles forment deux collections, dont l'une contient douze hymnes pour différentes heures de la journée et certains jours de fête; et l'autre, intitulée *de Coronis*, renferme quatorze hymnes en l'honneur des martyrs.

Touché jusqu'au fond de l'âme des vérités qui font l'objet de sa foi, incapable de les exposer ou de les discuter sans qu'aussitôt son cœur s'ébranle et frémisse, Prudence fait vibrer la lyre chrétienne d'une façon nouvelle, après saint Grégoire et saint Ambroise. Depuis les beaux jours de l'époque classique, y a-t-il rien de touchant dans les lettres latines comme les prières de notre poète aux martyrs dont il chante l'histoire, comme le *Salvete flores* ou l'hymne du matin? C'est la sensibilité de saint Ambroise mieux servie

par une expression plus pure, plus délicate, plus gracieuse et plus émue, par un génie poétique plus riche, plus souple et plus fécond.

Les auteurs chrétiens ouvraient à la poésie une voie nouvelle en abordant le genre lyrique, qui jamais, ou presque jamais, ne procède, chez les Latins, d'une inspiration sincère.

Seul alors, le Christianisme, religion tout intime, dépositaire de modèles sublimes, comme les Psaumes de David ou les écrits des Prophètes, pouvait donner naissance à une poésie originale, spontanée, pleine d'enthousiasme.

Cette poésie prit un essor de plus en plus hardi après le triomphe de l'Eglise, et quand les soins de saint Damase, de saint Ambroise et de saint Grégoire eurent donné des règles au chant liturgique. Destinée, non à charmer le petit nombre, mais à exercer son influence sur la foule, elle s'affranchit peu à peu des règles sévères de la prosodie et du rythme, jusqu'au moment où l'accent prévalut entièrement sur la quantité et amena la versification des modernes. L'usage auquel elle était destinée détermina le choix du mètre, et fit donner la préférence aux strophes de quatre vers et aux ïambes de quatre pieds,

comme s'adaptant mieux aux simples cantilènes du chœur (1).

Si les Grecs brillent par l'éclat des idées, par la hardiesse de l'imagination, par la grâce, la douceur, l'abondance propre à leur langue, si belle entre toutes, les Latins sont plus simples, plus majestueux, nous dirions volontiers plus intimement croyants, et cette ardeur de conviction est une qualité précieuse dans des chants destinés à soutenir le courage au milieu des persécutions.

Les essais de poésie épique de cette époque ne sont pas moins dignes d'estime que la poésie lyrique. Lorsqu'ils ne sont pas surchargés de détails inutiles et étrangers au sujet, comme dans certains panégyriques de saints, ils présentent souvent la gravité solennelle et la force majestueuse de l'ancienne muse latine. Ces caractères se remarquent en particulier dans les œuvres de saint Avit, évêque de Vienne au v[e] siècle, qui a inspiré à Milton les idées les plus heureuses et les situations les plus dramatiques de sa merveilleuse épopée.

(1) Cf. J.-J. Ampère, *Histoire littéraire de la France avant le douzième siècle*, t. II ; Lecoy de la Marche, *Le XIII[e] Siècle littéraire et scientifique*, passim.

Ce prélat ambitionnait une gloire plus haute que celle d'un bel esprit. Il y avait en lui quelque chose de meilleur que l'élégance de l'homme de lettres, puisqu'il fut, à cette époque, un des plus fermes soutiens de la foi catholique contre les ariens. Mais il estimait que rien de ce qui élève l'âme et sert les intérêts de la civilisation n'est indigne d'un évêque, et, après avoir mis au service de la religion les trésors de sa science et de son énergie, il entreprit de célébrer, dans la langue mélodieuse des vers, les beautés qu'elle renferme et les grandeurs qu'elle confère à l'homme régénéré. Il nous reste de lui six poèmes, tous en vers hexamètres.

Les trois premiers, qui ont pour objet la Création, le Péché originel et l'Expulsion du paradis, peuvent être considérés comme les fragments d'une même épopée, qui aurait pour titre exact, comme celle de Milton : *le Paradis perdu* (1).

On a souvent rapproché la description de l'Eden empruntée à saint Avit de celle que tout le monde admire dans l'œuvre du poète

(1) Les œuvres de saint Avit ont été publiées dans la Patrologie latine de Migne.

anglais, et de bons juges ont donné la préférence à la première.

Milton suppose que son ange déchu a conservé un reste de grandeur morale, et la peinture des combats qui agitent l'âme du damné forme une des principales beautés de son poème.

Cette conception appartient également à saint Avit, qui, lui aussi, a laissé le cœur de Satan en proie à la lutte furieuse des passions, et a su répandre ainsi sur l'ennemi de Dieu et des hommes un intérêt qui n'a pourtant rien d'illégitime.

Voici le discours qu'il met dans la bouche du démon, à l'entrée du paradis terrestre, lorsque Adam et Eve apparaissent pour la première fois à celui qui médite leur perte :

« O douleur, cette œuvre de terre s'est tout à coup élevée devant nous, et notre ruine a donné naissance à cette race odieuse ! Moi, vertu, j'ai possédé le ciel, et j'en suis maintenant expulsé, et le limon succède aux honneurs des anges ! Un peu d'argile, arrangée sous une mesquine forme, régnera donc ; et la puissance qui nous a été ravie lui est transférée ! Mais nous ne l'avons pas perdue

tout entière, la plus grande partie nous reste : nous pouvons, nous savons nuire ; ne différons donc pas. Le combat me plaît ; je l'engagerai dès leur première apparition, tandis que leur simplicité, qui n'a encore éprouvé aucune ruse, les ignore toutes et s'offre à tous les coups. Il sera plus aisé de les abuser pendant qu'ils sont seuls et avant qu'ils aient lancé dans l'éternité des siècles une postérité féconde. Ne permettons pas que rien d'immortel sorte de la terre ; faisons périr la race dans sa source ; que la défaite de son chef devienne une sentence de mort ; que tous soient frappés dans un seul ; la racine coupée, l'arbre ne s'élèvera point. Ce sont là les consolations qui me restent, à moi déchu. Si je ne puis remonter aux cieux, qu'ils soient fermés du moins à ceux-ci ; il me semblera moins dur d'en être tombé, si ces créatures nouvelles le perdent par une semblable chute ; si, complices de ma ruine, elles deviennent compagnes de ma peine et partagent avec nous les feux que je prévois. Mais pour les attirer sans peine, il faut que moi, qui suis tombé si bas, je leur montre la route que j'ai parcourue volontairement ; que le même or-

gueil qui m'a chassé du royaume céleste chasse les hommes de l'enceinte du paradis ! — Il parla ainsi, et se tut en poussant un gémissement » (1).

De tels tableaux montrent que les intelligences chrétiennes, même servies par une langue dégénérée, savent s'élever aux conceptions les plus hautes et mettre au service de la vérité religieuse les ressources de la plus riche imagination.

La même conclusion ressort de l'examen des quatorze livres de poésies laissés par Fortunat, le dernier poète de la haute société gallo-romaine.

Né en Italie, aux environs de Trévise, et élevé à Ravenne, cet étranger était venu prier au tombeau de saint Martin, afin d'obtenir une guérison corporelle. Exaucé par l'intercession du saint, il s'éloigna de Tours, et entreprit de visiter les principales villes de la Gaule. Partout, il fut accueilli, fêté, désiré par les hommes riches et de haut rang qui se piquaient encore de politesse et d'élégance. De Mayence à Bordeaux et de

(1) *S. Avitus*, l. II, v. 60 et seq. Traduction de M. Guizot.

Toulouse à Cologne, il parcourait la Gaule, visitant sur son passage les évêques, les comtes, les ducs, soit gaulois, soit francs d'origine, et trouvant dans la plupart d'entre eux des hôtes empressés, et bientôt de vrais amis. Ceux qu'il venait de quitter, après un séjour plus ou moins long dans leur palais épiscopal, leur maison de campagne ou leur château fort, entretenaient dès lors avec lui une correspondance réglée, et il répondait à leurs lettres par des pièces de vers élégiaques, où il retraçait les souvenirs et les incidents de son voyage. Il parlait à chacun des beautés naturelles ou des monuments de son pays; il décrivait les sites pittoresques, les fleuves, les forêts, la culture des campagnes, la richesse des églises, l'agrément des maisons de plaisance.

Après plusieurs années de ces pérégrinations pleines de charme, il se fixa à Poitiers, sur les instances de sainte Radegonde, et devint évêque de cette ville.

Les vers de Fortunat sont trop atteints, il l'avoue lui-même, de la rouille de leur temps; on retrouve trop souvent sous sa plume les jeux d'esprit puérils qui caractérisent la déca-

dence de la littérature latine. Toutefois, il faut reconnaître que l'élégance qu'il aime dans les moindres détails de la vie passe souvent dans ses ouvrages, et prête à ses vers des tours heureux qu'une époque meilleure n'eût pas désavoués. Quelle que soit, du reste, la valeur de ses écrits, il eut un mérite incontestable, celui de triompher du mépris que professaient pour les lettres les farouches Germains, et de populariser parmi eux le goût de la poésie.

On attribue à Fortunat le *Vexilla regis prodeunt.* Cette hymne, d'une inspiration si religieuse, se fait remarquer par une tendance très accentuée vers les formes de la poésie moderne. On y voit apparaître la rime, qui n'est pas encore une règle prescrite, mais qui, par un goût et un besoin naturel de l'oreille, au moment où se perd le sentiment de la prosodie antique, apparaît pour la remplacer.

III

Après Fortunat, la poésie latine se tait jusqu'au temps de Charlemagne. La France, déchirée par les guerres sanglantes des der-

niers Mérovingiens, recueille au fond de ses monastères les monuments du passé; mais elle ne sait plus chanter sur la lyre, ni ses douleurs, ni ses espérances; un silence de mort plane sur cette terre autrefois réjouie par tant de saintes harmonies.

Enfin, paraît le puissant empereur qui, en en ramenant l'ordre et la paix, doit ressusciter partout la vie de l'esprit.

Le premier qui salue de ses cantiques l'aurore de la délivrance est encore un fils de l'Eglise, un pauvre moine, appelé d'Angleterre auprès du monarque, afin de relever les ruines amoncelées par la barbarie.

Mais avant de quitter son cloître d'York pour la cour de Charlemagne, Alcuin se retourne vers la cellule qui a abrité pendant tant d'années ses veilles laborieuses. Au moment d'en franchir le seuil, il a besoin de se rappeler les règles inviolables du détachement chrétien : « O ma cellule, s'écrie-t-il, chère et bien-aimée demeure, adieu pour toujours ! Je ne verrai plus, ni les bois qui t'entouraient de leurs rameaux entrelacés et de leur verdure fleurie, ni tes prés remplis d'herbes aromatiques et salutaires, ni tes eaux poisson-

neuses, ni tes vergers, ni tes jardins, où le lis se mêlait à la rose. Je n'entendrai plus les oiseaux qui chantaient Matines comme nous, et célébraient à leur guise le Créateur, ni ces enseignements d'une douce et sainte sagesse, qui retentissaient, en même temps que les louanges du Très-Haut, sur des lèvres toujours pacifiques, comme les cœurs. Chère cellule, je te pleure et te regretterai toujours; c'est ainsi que tout change et tout passe; que la nuit succède au jour, l'hiver à l'été, l'orage au calme, la vieillesse fatiguée à l'ardente jeunesse. Mais, malheureux que nous sommes! Pourquoi aimons-nous ce monde fugitif? C'est toi, ô Christ, toi qui le mets en fuite, qu'il nous faut seul aimer; c'est ton amour qui doit seul remplir nos cœurs, toi notre gloire, notre vie, notre salut! (1) ».

On pourrait désirer, dans l'original, plus de fidélité aux règles de la prosodie; mais où trouver une description plus gracieuse, des sentiments plus vrais, une tristesse plus humaine?

Alcuin emploie encore, dans ses vers latins,

(1) Traduction de M. DE MONTALEMBERT. *Les Moines d'Occident.* (Introduction).

le mètre traditionnel; mais avec lui tombe définitivement cette forme usée d'une poésie qui ne fut jamais populaire.

La poésie classique, ou, suivant notre manière de parler, la poésie latine n'avait jamais exercé d'action puissante sur les foules, même sur le peuple romain. Son mécanisme était trop compliqué, sa mesure trop difficile à saisir. Les poètes du siècle d'Auguste et leurs imitateurs n'enviaient pas, du reste, la popularité : ils visaient, avant tout, à la protection des Mécènes, qui leur valait des villas, des richesses, des honneurs. Les plus désintéressés ne songeaient qu'à charmer l'oreille d'un petit nombre de délicats, sans se soucier des suffrages du reste. Le peuple n'existait pas pour cette aristocratie de la plume; ils composaient uniquement en vue des grands; ils voulaient ignorer le public, et le public les ignorait.

Mais voilà que le Christianisme étend sa domination sur le monde, et le premier caractère du Christianisme, c'est, au contraire, d'être essentiellement populaire. Le Sauveur est venu pour relever les humbles; l'Eglise leur donne dans ses rangs la place la meil-

leure et la plus sacrée, parce qu'ils sont les plus déshérités.

Que va-t-il en résulter? C'est que la versification savante sera délaissée pour un rythme plus simple et plus universellement saisissable. Il faut que le peuple entier célèbre les louanges de Jésus-Christ. Jadis, la puissance de Jupiter, les exploits d'Enée, le désespoir de Didon, étaient agréablement chantés par quelques esprits raffinés; mais au Dieu vivant, au Dieu universel dont la domination ne doit avoir ni fin, ni limite, il faut l'adoration unanime de l'assemblée des saints, il faut la grande voix du peuple chrétien, s'élevant, unie et majestueuse comme le bruit des grandes eaux, pour porter aux pieds de l'Eternel un hommage digne de son immensité.

De son côté, le peuple a besoin de chanter à pleine voix, et sur un mode qui soit à sa portée, le Dieu qui l'a racheté, parce qu'il est véritablement rempli de son amour : l'amour divin, sentiment nouveau, que les païens ne pouvaient même pas soupçonner.

Ici, comme partout et toujours, l'un des vrais caractères de la civilisation chrétienne, c'est l'universalité.

Les proses ou séquences avaient été imaginées, vers 860, à l'abbaye de Saint-Gall, par un moine nommé Notker ; mais ce fut Adam de Saint-Victor qui, au XIIe siècle, donna la consécration à ce nouveau genre de poésie sacrée, par le perfectionnement qu'il apporta dans sa structure et par le style éclatant dont il le revêtit.

L'auteur manie avec une dextérité pleine d'aisance la strophe de trois ou de six vers, et, ce qui vaut mieux, il fait de chaque vers un cri de joie, ou un soupir d'espérance, ou une effusion de tendresse. L'alliance, si difficile en apparence, de la théologie et de la poésie, s'y trouve merveilleusement réalisée.

C'est là aussi le caractère dominant des proses de saint Thomas d'Aquin. Ce profond penseur, qu'on a pu croire absorbé par les subtilités de la scolastique et desséché par l'étude d'Aristote, a chanté, sous toutes ses formes, et avec une surabondance de pieuse tendresse, le plus touchant des dogmes catholiques. Qui de nous n'a répété avec admiration, avec jubilation, selon l'expression de l'Eglise, les belles strophes à rythme ternaire du *Lauda Sion?* (1).

(1) Cf. A. LECOY DE LA MARCHE, *le Treizième siècle littéraire et scientifique.*

Après les solennités glorieuses, l'Eglise a des jours de deuil consacrés aux anniversaires funèbres. Avec les hymnes de triomphe, il lui fallait des chants de douleur : le grand pape du XIII[e] siècle, Innocent III, composa le *Dies iræ.*

Où trouver dans l'antiquité, des accents qui répondent à ce cri profond de terreur sainte et de supplication pathétique ? Quel tableau ! Le monde qui s'engloutit dans la cendre comme un vaisseau qui sombre dans la mer ; cette trompette à la voix étrange, dont le cri d'airain parcourt au même instant toutes les régions de la mort, rassemble les troupeaux de la tombe, et les pousse devant le juge des vivants et des morts ; ce livre mystérieux, qui contient tous les secrets des consciences, et qui s'ouvre aux regards du monde entier ; la nature qui contemple avec stupeur ses lois bouleversées ; la création tout entière palpitante devant son auteur, tout cela forme une vision d'autant plus terrible, qu'elle se confond, pour chacun, avec une réalité de l'avenir.

A ces strophes menaçantes, à ces cris déchirants arrachés par la plus grande et la plus légitime frayeur, un disciple de saint Fran-

çois, frère Jacopone de Todi, opposa un chant de tristesse inspiré tout entier par la compassion et le saint amour.

Tous les âges chrétiens se sont attendris sur les douleurs de Marie au pied de la croix; les saints et les saintes de toutes les nations ont pleuré sur elle. Le *Stabat mater* est l'expression de toutes ces angoisses de la charité, de toute cette tendresse pour Marie, de tout l'amour compatissant de l'Eglise pour les douleurs de l'Homme-Dieu. « La liturgie catholique n'a rien de plus touchant que cette complainte si triste, dont les strophes monotones tombent comme des larmes, si douce, qu'on y reconnaît bien une douleur divine et consolée par les anges, si simple enfin, dans son latin populaire, que les femmes et les enfants en comprennent la moitié par les mots, l'autre moitié par la musique et par le cœur » (1).

IV

Pendant qu'au moyen âge, la poésie religieuse dirigeait les âmes dans leur mouve-

(1) OZANAM, *Les Poètes franciscains en Italie*, p. 169.

ment naturel d'ascension vers Dieu, des chants nationaux et guerriers représentaient, à la même époque, le mouvement de la vie sociale dans la sphère des réalités exclusivement terrestres. De ces deux éléments se forma une double série d'épopées : les cycles héroïques de Charlemagne, d'Arthur, des preux de la Table ronde, et l'épopée mystique du Saint-Graal. En celle-ci dominent le sentiment religieux et la pensée théologique ; dans celles-là les passions humaines, mais spiritualisées par l'influence du Christianisme, par ce développement du sens moral qui, modifiant les idées et les mœurs de l'Europe barbare, enfanta la chevalerie avec ses austères vertus.

La *Chanson de Roland* est le plus ancien et, en même temps, le plus beau, le plus égal des poèmes épiques composés en France avant le XII[e] siècle. C'est avant tout, sans doute, un poème militaire ; mais le souffle chrétien qui l'anime d'un bout à l'autre lui communique, malgré l'imperfection de la langue, une élévation, une force, une majesté bien supérieures à celles des épopées antiques.

On peut voir, à la lecture du *Roland*,

combien le Christianisme a agrandi la nature humaine, et l'on peut juger aussi de la puissance du surnaturel chrétien comme ressort de la tragédie et de l'épopée. L'unité d'un Dieu personnel est, pour l'auteur de notre vieux poème national, le plus élémentaire de tous les dogmes. Dieu est, à ses yeux, tout-puissant, infiniment juste et saint, et le titre que ses héros lui donnent le plus souvent est celui de Père. L'idée de la Providence se fait jour à chaque instant dans les vers du poète. Toujours il se représente le Créateur comme penché sur le genre humain, et écoutant volontiers les prières des mortels.

Sous le regard de ce Dieu qui gouverne le monde, la terre se montre à nous divisée en deux camps, toujours armés pour une lutte sans merci : d'un côté, les chrétiens, les amis de Dieu ; de l'autre, les ennemis mortels de son nom, les païens ; la vie ne paraît pas avoir d'autre but que cette lutte implacable. La terre n'est qu'un champ de bataille, où combattent, sans relâche et sans trêve, ceux que visitent les anges et ceux qui marchent à la suite du démon.

Le grand représentant, le chef de la race

chrétienne, c'est la France, « la douce France », avec son empereur « à la barbe fleurie ». A la tête des Sarrasins marche l'émir de Babylone.

Quand finira ce grand combat? Le poète ne nous le dit point, mais il est probable que ce sera seulement aux derniers jours du monde. Quels événements et quels récits! L'intérêt qui s'attache à de tels personnages ne surpasse-t-il pas celui qu'inspirent tous les héros d'Homère? (1)

Si notre poésie épique est essentiellement militaire dans son principe, notre littérature dramatique, en revanche, est sortie directement de l'Eglise.

Le mystère, qui composa d'abord à lui seul tout le théâtre du moyen âge, dérive en droite ligne de l'office liturgique, et même, à l'origine, il se confond avec lui. Or, ce drame sacré ayant donné naissance, à son tour, au drame profane, on peut dire, sans exagération, que notre théâtre moderne est, comme celui de l'antiquité, essentiellement religieux par son origine.

Le moyen âge recommença l'œuvre d'Es-

(1) Cf. Léon GAUTIER, *les Epopées françaises*, passim.

chyle, et, pour les chrétiens comme pour les grecs, le théâtre prit naissance dans les institutions du culte public.

On se fait, en général, de ces représentations pieuses, une assez fausse idée. On pense que, dans ces drames empruntés à la Bible ou aux légendaires, le grotesque devait l'emporter sur le sérieux, et que l'ignorance et la bonne foi de l'auditoire atténuaient seules le scandale de ces profanations naïves.

La vérité, c'est que la poésie des mystères, moins hardie et moins sublime que celle des chansons de geste, présente en général, beaucoup moins d'inégalités. Si elle n'a pas de ces élans subits, de ces mouvements passionnés qui arrachent un cri d'admiration, elle ne présente pas non plus ces brusques abaissements qui choquent les esprits délicats. La raison en est simple ; c'est que cette poésie dramatique suit paisiblement, pas à pas, le texte sacré, dont elle n'est que le commentaire. Elle ajoute fort peu de chose aux situations et aux paroles qu'il renferme : et que faut-il ajouter, après tout, au récit de la Passion, pour émouvoir les cœurs et faire jaillir les larmes? On a bien vu, dans les spectacles récents d'Obe-

rammergau (1), quelle puissance d'émotion contiennent ces saintes pages, écoutées avec recueillement et interprétées avec amour.

Les épopées militaires du moyen âge, quoique nées en France, furent communes à toutes les nations chrétiennes, parce qu'elles exprimaient ce que toutes avaient de commun : leur foi naïve et fervente, et leur admiration pour les exploits guerriers. Plus tard, les gouvernements, mieux affermis, établirent entre les divers peuples des barrières plus stables ; les institutions se caractérisèrent par des différences plus profondes; les langues enfin se fixèrent, et devinrent de plus en plus mutuellement étrangères. Dès lors, la poésie, individualisée dans chaque peuple, suivit les phases de son évolution plus ou moins hâtive, et se diversifia, selon ses mœurs, son génie, son degré de civilisation.

V

L'Italie ouvre cette ère nouvelle. Comme on voit la cathédrale du moyen âge dominer les maisons environnantes, ainsi le poème de

(1) *Le mystère de la Passion*, représenté en 1890, à Oberammergau (Tyrol).

Dante s'élève au-dessus de toutes les productions semblables, et ne peut être comparé qu'à lui-même. Toute théologique par le fond, pénétrée de l'esprit de saint Thomas d'Aquin et éclairée de sa lumière, la *Divine Comédie* embrasse tout ce que le monde antique et le monde chrétien, l'Eglise et l'Empire, la science et l'art, possèdent de trésors intellectuels : c'est vraiment la *Somme poétique* du moyen âge. L'action de l'épopée, c'est le voyage de l'humanité à travers l'infini, à la recherche du bonheur éternel.

L'humanité est figurée par l'âme du poète, conduite alternativement par l'ombre mélodieuse de Virgile, et par la céleste Béatrix, la fiancée de l'âme chrétienne, l'Épouse du Cantique des cantiques, la beauté sans ombre et sans déclin, la vérité toujours jeune et toujours vierge. Les délices du ciel et les horreurs de l'enfer, la langue de Dieu et la langue des hommes, les paroles tonnantes de la justice divine irritée et les tendres soupirs de l'âme pieuse vers son Bien-Aimé, les transports de joie des bienheureux et les rugissements des damnés, voilà ce que la sublime harmonie de ces vers nous fait entendre tour à tour.

Sombre et terrible lorsqu'elle décrit le royaume ténébreux, la cité de la nation perdue et de l'éternelle douleur, la voix du poète s'empreint d'une tristesse douce et paisible, lorsqu'elle dépeint les lieux où s'expient les fautes légères, où se ferment les plaies guérissables. Au milieu de ces régions sans astres, la poésie en deuil semble refléter les lueurs douteuses d'un jour à demi éteint; puis, tout à coup, s'élevant de sphère en sphère, traversant les orbites des soleils innombrables, elle se revêt d'une splendeur toujours plus éclatante, s'embrase d'une ardeur toujours plus pure, jusqu'à ce qu'elle se perde, par delà les dernières limites de l'espace, dans la lumière incréée et l'éternel amour.

En pénétrant ainsi au sein des mondes invisibles, Dante ne perd pas de vue les événements d'ici-bas et les passions des hommes. Son poème fait revivre, tout entier, le génie du XIIIe siècle, le génie des troubadours, des républiques italiennes et des écoles de théologie.

Il peint à larges traits, souvent d'un mot, d'un de ces mots puissants qui retentissent dans les abîmes du cœur, les réalités, tour à

tour riantes et tristes, de l'existence humaine. Il y a, dans son poème, des cris effrayants et d'affreux silences. Les vapeurs empestées du crime, de la haine implacable, de la vengeance atroce, s'y mêlent aux plus suaves parfums de la tendresse, de l'innocence et des saintes affections.

Quelquefois le poète nous montre, comme à travers un voile, en quelques vers simples et mystérieux, tout un drame lamentable. Plus souvent, il s'arrache à ses rêves fantastiques pour reposer son regard sur la nature. Il fait passer dans ses vers les images simples des champs et de la vie domestique; il en reproduit, avec sa parole flexible et brève, riche de reliefs et de couleurs, les plus ravissants aspects, les plus délicates nuances, les accidents les plus fugitifs.

L'épopée de Dante réalise presque toujours l'idéal sublime de toute vraie poésie, qui est d'arracher l'âme aux vulgarités de la terre, et de l'emporter vers Dieu sur les ailes de l'imagination et de l'amour.

Pétrarque, en un genre qui, bien que profane, a des affinités avec l'hymne, à cause de l'élément mystique qu'il renferme,

manifeste aussi cette tendance chrétienne. L'amour tout spirituel qui, dans ses élégies, soupire des accents d'une tristesse si douce, ne ressemble-t-il pas à l'amour des anges? et quelle autre doctrine que celle du Christianisme aurait pu idéaliser à ce point l'amour humain?

Au XVI[e] siècle, l'Italie, fière de sa merveilleuse épopée, demanda encore une fois des inspirations à l'histoire religieuse. Séduit par les récits héroïques de la délivrance du Saint-Sépulcre, le Tasse entreprit de chanter les croisades. C'était là, certes, un sujet fécond autant que magnifique. L'auteur était, d'ailleurs, un habile écrivain; aussi, la *Jérusalem délivrée* est-elle un modèle parfait de composition. Malheureusement, dans l'âme du Tasse, l'imagination et le souvenir remplacent la foi réelle; l'émotion est trop souvent factice; l'art véritable fait place au procédé, et le poète, malgré tout son talent, ne peut sauver de l'ennui le lecteur le plus bienveillant : châtiment fatal de toute œuvre littéraire qui manque de sincérité.

VI

Vers le même temps, à l'autre extrémité de l'Europe, sous un ciel sombre, au sein d'un pays longtemps ensanglanté par les luttes des partis, un homme né dans une condition obscure et basse allait replacer l'art dramatique à la hauteur d'où il était déchu depuis Sophocle et Aristophane. « Cet homme, extérieurement semblable à tous les autres, qui parlait, agissait comme eux, qu'ils appelaient William Shakespeare, le braconnier, puis le gardeur de chevaux à la porte des théâtres de Londres, était, par sa vraie, son intime nature, une incarnation de l'humanité entière individuellement résumée en lui, le centre où aboutissaient toutes ses impressions, sa conscience vivante. Il la reproduit sous toutes ses formes, sous tous ses aspects, avec toutes ses nuances, dans une suite de drames qui ne sont qu'un seul drame; où toutes les vertus, tous les crimes, tous les ridicules, tous les vices, tous les mouvements du cœur, toutes ses haines et toutes ses tendresses, toutes ses joies et toutes

ses douleurs, ses jalousies et ses sympathies, tous les rêves aériens de l'imagination et ses vagues tristesses, et ses mélancolies immenses, toutes les aspirations, toutes les souffrances, toutes les misères de la pensée inquiète et douteuse, frappant de ses ailes convulsives les ombres flottantes de la création, pour s'élever jusqu'à la lumière infinie, éternelle, et retombant après de vains efforts, où tous les désirs, toutes les craintes, tous les ressorts qui dirigent les actions humaines, à tous les âges, dans tous les rangs, depuis le monarque jusqu'au mendiant, depuis le sage jusqu'à l'aliéné, depuis l'enfance naïve et l'ardente jeunesse jusqu'à la vieillesse imbécile; où tout cela se mêle, se combine, comme dans la vie réelle, dont ce drame étrange, qui n'est d'aucun genre qu'on puisse définir et qui les renferme tous, vous donne la complète vision (1). »

La poésie de Shakespeare n'a rien de théologique; elle ne relève directement d'aucune croyance déterminée; mais, sans que le poète l'ait cherché, on y sent partout l'influence morale du Christianisme.

(1) LAMENNAIS, *Esquisse d'une philosophie*, t. III.

Peintre sublime des passions, Shakespeare dépouille l'ambition et la vengeance du caractère de férocité que leur prêtait volontiers le paganisme. Le ressort tragique ne consiste pas, chez lui, en une puissance occulte et ténébreuse faisant peser sur tous son oppressive domination. Le destin aveugle ne plane point sur la vie de l'homme; celui-ci est le maître de sa conduite et de ses actions; il fait lui-même sa destinée.

Pénétré de l'idée toute chrétienne de l'égalité devant Dieu, Shakespeare fait couler des larmes pour l'infortune obscure et délaissée, comme pour l'infortune la plus illustre. La mort, dont les anciens avaient très rarement évoqué le fantôme, il l'entoure de toutes ses terreurs. Personne, avant lui, n'avait si bien décrit cette grande lutte de l'existence et de la destruction, et le caractère solennel des pensées qui troublent une âme sur le point d'entrer dans un avenir inconnu.

La gaieté, souvent triviale, toujours ironique et railleuse, qu'il répand au milieu même des scènes les plus pathétiques, jaillit précisément de la conviction qu'il a de la caducité des choses terrestres, et du mépris qu'il en fait.

Son rire répand la moquerie sur la vie présente et sur ses fastueux mensonges ; on peut le comparer à ces figures grotesques qu'on voit accolées aux murs des vieilles cathédrales ; il rappelle le néant, qui, toujours et malgré tout, s'attache aux splendeurs d'ici-bas.

Les drames de Shakespeare avaient réveillé chez le peuple anglais les instincts poétiques de l'antique race de Gaëls ; les souvenirs passionnés des guerres religieuses peuplaient les esprits de visions héroïques et sanglantes ; toutes les circonstances favorables à l'épopée étaient réunies, lorsque Milton parut. Son esprit énergique et austère, sa foi profonde, ses ardentes convictions politiques produisirent une œuvre dont les beautés, quoique puisées dans un Christianisme incomplet, rappellent les meilleures inspirations de la *Divine Comédie.*

C'est le spectacle des révolutions qui a fourni à Milton ces sombres peintures de l'assemblée des démons, de l'orgueil invaincu et des souffrances éternelles de Satan ; mais c'est à la Bible qu'il a emprunté le suave tableau de la primordiale innocence de l'homme ; et lorsqu'il décrit avec tant de bonheur la pure lu-

mière du jour qui inonde l'espace de sa splendeur naissante, il ne fait que reproduire la première page de la Genèse.

C'est encore cette source incomparable de poésie qui lui a fourni ces couleurs si fraîches, cet éclat si limpide avec lesquels il peint la terre qui vient d'éclore comme une fleur matinale; l'homme vierge au sein de la nature vierge, ses premiers instincts, ses premières pensées, ses premières adorations.

Sans ce livre, Milton n'aurait pas surpris la femme dans sa première faiblesse, l'homme dans sa première faute, Lucifer dans sa première conquête; il n'aurait pas connu le premier courroux de Dieu; il n'aurait pas pu dire aux peuples la tragédie de l'Eden, ni décrire dans un chant de deuil l'épouvantable malheur de l'humanité.

Nulle part, pas même dans la *Divine Comédie*, on ne retrouve, tracé avec une telle puissance, le caractère de Satan, l'archange foudroyé qui lève la tête, et, au milieu du lac de feu, convie à la vengeance ceux que son orgueil a perdus. Nulle églogue ancienne ne rappelle, même de loin, ces scènes délicieuses de l'Eden, ce bonheur du premier couple,

rendu plus doux encore par la présence d'un témoin jaloux. Nul épisode héroïque, sauf peut-être le pèlerinage de Dante à travers les cercles de l'enfer, ne saurait donner une idée de ce voyage audacieux à travers le chaos, de cette course au milieu des ténèbres visibles, à la recherche du soleil et de la terre.

L'œuvre est inégale, sans doute. A côté de peintures sublimes, il se trouve çà et là des inventions bizarres, des dissertations déplacées, des jeux de mots, des plaisanteries hors de saison. A côté de passages où s'épanouissent toutes les richesses du style, il se rencontre des vers embarrassés, fatigués : l'écrivain, en retombant sur notre terre de misère, y sent faiblir l'enthousiasme qui l'animait. Au sortir de ces admirables digressions dans lesquelles le poète aveugle chante ses souvenirs et ses malheurs, on tombe sur des pages où l'inspiration s'endort; mais ces imperfections de détail n'empêchent pas l'œuvre de Milton d'être une des plus hautes créations de la poésie. Dans les œuvres d'imagination, ce ne sont pas les défauts qu'il faut compter, mais les beautés, et celles du *Paradis perdu* sont innombrables.

Pendant que la Bible, mutilée par le protestantisme, inspirait aux poètes anglais les meilleures pages de leurs œuvres, la catholique Espagne puisait dans les mystères de notre foi le sujet de ces drames fameux qui font tant d'honneur à sa littérature.

Le plus fécond et le plus puissant de ses tragiques, Lope de Véga, s'était exercé dans le genre profane avant d'aborder les sujets religieux. C'est dans ses *Autos sacramentales*, dérivés des mystères du moyen âge, qu'il donna toute la mesure de son talent.

Sa richesse d'invention et sa facilité à exprimer ses idées tenaient du prodige. Une grande variété dans les caractères, un style abondant et pompeux, une raillerie fine et mordante, des événements dramatiques, donnent à son œuvre un intérêt qui se soutient malgré les imperfections inséparables d'une composition trop rapide.

Les généreux combats de l'honneur et du devoir, les tragiques infortunes, les sublimes douleurs, adoucies et consolées par la foi, forment ses sujets de prédilection. Le caractère national, grand, fier, énergique, mais voisin de l'enflure, se révèle dans ces drames

empreints à la fois du génie de l'Ecriture, du génie castillan et du génie arabe.

L'influence chrétienne se fait sentir plus exclusivement dans les œuvres de Caldéron. Cet écrivain avait sous les yeux le spectacle d'une nation en décadence, et son génie s'en ressentit. Ne trouvant point, sous ses yeux, d'exemples de vertu et de générosité, il dut vivre d'aspirations et de souvenirs ; aussi sa poésie est-elle tout idéale, et à peine revêtue d'un corps transparent. L'allégorie, d'ordinaire si froide, s'échauffe à son souffle, et devient une sorte de spiritualité ardente. L'âme de ses poèmes, c'est cet amour céleste, cette flamme pure et calme, dont s'embrasent, dans le silence du cloître, quelques natures privilégiées. Ses compositions religieuses, consacrées principalement à des épisodes de la vie des saints, respirent la foi la plus profonde et la plus vive admiration pour ses héros.

Comparé à son illustre devancier, Lope de Véga, il n'égale ni la variété, ni l'abondance, ni la force prodigieuse d'invention qui distinguent ce créateur du drame espagnol ; mais il compense cette infériorité par des conceptions plus vigoureuses, un arrangement mieux

entendu du sujet, un style plus soutenu, une versification plus habile, un goût plus pur et plus délicat.

Du reste, ces deux poètes ont un mérite commun ; celui d'avoir fourni au théâtre français des types accomplis de grandeur chrétienne et chevaleresque.

VII

La Renaissance païenne du XVI[e] siècle avait entravé, en France, le développement du sentiment religieux et national, si fortement empreint dans les épopées et les mystères du moyen âge. Aussi, lorsque la langue française fut arrivée à sa perfection, la poésie dramatique, obligée de subir les lois du théâtre grec et de se plier à l'imitation des anciens, manqua souvent de spontanéité et de naturel.

Nos grands poètes du XVII[e] siècle ne purent pas, il est vrai, se soustraire entièrement à l'influence chrétienne ; aussi se distinguèrent-ils, malgré tout, par des qualités éminentes, par une inspiration hardie sans écart, profonde sans bizarrerie, par l'expression noble

et délicate, juste et forte, de sentiments vrais, par l'intérêt de l'action, la régularité, la décence.

On a remarqué très justement que si la Phèdre de Racine, frémissant d'horreur à la seule pensée du crime, bourrelée de remords et agitée toujours de quelque désir de vertu, l'emporte sur la Phèdre d'Euripide, c'est qu'elle a les hésitations, les regrets d'une chrétienne, souvent même le désespoir du damné.

Le génie de Corneille, selon l'aveu de Sainte-Beuve lui-même (1), était essentiellement chrétien par le fond : le grand tragique laisse l'empreinte de sa foi jusque dans ses compositions les plus profanes.

Ce ne sont là, toutefois, que des traces fugitives de la pensée religieuse, et l'on ne saurait juger, par quelques vers échappés à la sincérité du poète, de la fécondité littéraire du Christianisme.

Heureusement, ces deux grands hommes, Corneille et Racine, ont eu, un jour, le courage de résister à la tyrannie des usages

(1) SAINTE-BEUVE, *Portraits littéraires*, t. II, 6.

imposés au théâtre, et de se montrer franchement chrétiens. Ce jour-là, chacun d'eux a produit un chef-d'œuvre : *Polyeucte* et *Athalie*.

Corneille, qui devait déjà à l'histoire religieuse le principal personnage du *Cid*, le type si noble et si fier du chevalier chrétien, trouva, en lisant les *Actes des Martyrs*, le caractère de Polyeucte, avec l'idée de cette lutte sublime entre les amours de la terre et les amours du ciel.

Ici, l'honneur et le mérite du poète, c'est d'avoir osé être aussi vrai que l'histoire. Par là, dépassant la nature, sans sortir de la vérité, il a su faire resplendir d'une beauté presque divine le caractère de son héros. Où trouver des modèles de cette situation d'âme, humainement si cruelle, et pourtant si sereine et si calme, de cette ivresse du martyre qui n'exclut point les transports de la tendresse conjugale?

« Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte du danger que j'aurais pu courir,
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne, entrant dans la carrière.
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !...
. . . .
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne !
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne ;
Avec trop de mérite il vous plut la former
Pour ne pas vous connaître et ne pas vous aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née (1) ! »

Corneille, qui se connaissait si bien en sublime, a senti que l'amour pour la religion pouvait s'élever au dernier degré d'enthousiasme, puisque le chrétien aime Dieu comme la souveraine beauté, et le ciel comme sa vraie patrie.

Racine ne devait pas être moins heureux en cherchant ses inspirations dans la Bible. *Esther* est le prélude d'*Athalie*. Ce n'était pas, dans la pensée du poète, une tragédie : c'était une simple idylle à la portée des jeunes filles et des enfants qui devaient en être les acteurs ; mais, dès ce premier essai, il sut faire passer dans la langue du XVIIe siècle la poésie éclatante, les images grandioses, la sonorité, la douceur, la majesté des Livres saints.

(1) *Polyeucte*, acte IV, scène III.

Asservi pendant de longues années à l'imitation des fictions païennes, Racine dépouille le vieil homme. Ce n'est plus le poète de l'école classique, c'est le poète de la foi ; ce n'est plus le poète du roi, c'est le poète de Dieu. Son génie, transformé par sa piété, ne sort plus de son imagination, mais de son âme ; il ne lui manque plus qu'un sujet pour montrer ce que peut être le drame chrétien, traité par un artiste sincèrement croyant.

« Racine, a dit Chateaubriand, est supérieur à Virgile parce qu'il a fait Athalie. » En effet, Athalie, c'est Racine tout entier.

Il revivra éternellement dans cette œuvre, qu'on peut regarder comme l'écho le plus puissant et le plus mélodieux de la poésie des Prophètes. L'art y est aussi parfait que l'inspiration y est divine. La conception de cette tragédie est simple comme l'histoire, grande comme l'empire qu'on s'y dispute, et que Dieu transporte d'une branche à l'autre de la maison de David.

Le poète ne va pas chercher l'intérêt dans des aventures laborieusement combinées ou dans des péripéties fantastiques ; il le place tout entier dans ce que la nature a fait

de plus touchant et de plus pathétique pour le cœur des mères : *dans l'innocence, dans la* candeur et dans les périls d'un enfant suspendu entre le trône et la mort.

— Il n'y a pas d'amour, dit-on. — C'est vrai, mais qui peut douter que, si la pièce eût été susceptible d'un amour profane, celui qui donna à Phèdre et à Bérénice des accents si passionnés, n'eût su faire parler l'amour dans la langue de Salomon ? L'honneur de Racine, c'est d'avoir fait une tragédie incomparablement belle, sans mettre en œuvre ce ressort, regardé jusqu'à lui comme indispensable.

Une telle passion eût été déplacée dans le temple ; sous les voûtes consacrées à Jéhovah, tout dialogue profane eût été une petitesse et une inconvenance. Mais comme les autres sentiments y sont éloquents ! La maternité dans Josabeth, le courage dans Abner, l'héroïsme dans le grand prêtre, la haine dans Athalie, l'ambition dans Mathan, l'innocence et la foi dans Eliacin, la piété dans les chœurs, l'inspiration divine dans les prophéties, parlent la langue qui leur convient, et cette langue est presque toujours sublime. Quelle place resterait à une passion secondaire au milieu de

ces passions surhumaines ? Que sont des soupirs devant ces foudres ?

Quant au style, il n'est jamais au-dessous des magnifiques conceptions du poète. Les mots font image, les accents terrifient, les strophes transportent, les vers respirent, les rimes elles-mêmes, ces consonances trop souvent pénibles et laborieuses, chantent et prient. Le travail, l'effort ne se sentent nulle part, dans ce vers si savant, où l'art, porté à son dernier terme, redevient la nature idéale, que l'esprit contemple avec ravissement.

Malgré ces chefs-d'œuvre, qui font ressortir avec un si merveilleux éclat les ressources littéraires du Christianisme, il faut déplorer, comme une faute irréparable, que les grands écrivains de notre XVII[e] siècle n'aient pas fait davantage, qu'ils n'aient pas payé un plus large tribut à la religion, la mère de leurs âmes et l'institutrice de leur génie, qu'ils n'aient pas couvert d'avance de leurs chants immortels les rires et les blasphèmes des impies.

Si, par exemple, l'auteur du *Télémaque* eût placé son héros dans les conditions faites par le Christianisme ; si cette voix enchanteresse

s'était inspirée de l'Evangile plus encore que de l'Odyssée; si les tableaux chrétiens, offerts de tous côtés à son pinceau par notre vieille et catholique patrie, avaient remplacé les descriptions des mœurs païennes, serait-il téméraire de penser que l'illustre évêque eût fait un livre plus beau, plus original et surtout plus utile ?

VIII

La France avait déjà donné au monde tous les chefs-d'œuvre de son grand siècle, lorsque l'Allemagne vint, à l'appel de Klopstock, prendre son rang dans la poésie épique.

Comme ses devanciers, Dante et Milton, l'auteur de la *Messiade* met en scène, dans son poème, les habitants du monde invisible, les anges et les démons. On y entend les chants du ciel et les gémissements qui montent de l'abîme; mais au-dessus des scènes de joie triomphante ou de terreur désespérée, au-dessus de la vallée des larmes où l'humanité souffre et se plaint, apparaît la douce et majestueuse figure du Sauveur, qui vient racheter,

par son sang, les iniquités de la terre. Les Pères de l'Eglise ont inspiré le Dante; les Prophètes ont fourni des modèles à Milton; les plus grandes beautés de la *Messiade* sont puisées dans le Nouveau Testament.

Klopstock a su trouver dans la simplicité divine de l'Evangile un charme de poésie qui n'en altère point la pureté. « Lorsqu'on commence ce poème, a dit Mme de Staël, on croit entrer dans une grande église, au milieu de laquelle un orgue se fait entendre; l'attendrissement et le recueillement qu'inspirent les temples du Seigneur s'emparent de l'âme en lisant la *Messiade* » (1).

La seconde partie du poème renferme, en particulier, une scène dont la sereine beauté élève l'âme au-dessus des pensées terrestres. C'est le récit de la mort de Marie, sœur de Marthe et de Lazare, et désignée dans l'Evangile comme le modèle de la piété contemplative. Lazare, qui a été rappelé à la vie par l'amitié compatissante du Sauveur, dit adieu à sa sœur avec un mélange de douleur humaine et de confiance toute céleste. Klopstock a fait

(1) Mme de Staël. *De l'Allemagne*, p. 119, édition Didot.

des derniers moments de Marie, le tableàu de la mort du juste. On dit qu'étendu lui-même sur son lit de mort, il répétait d'une voix expirante ses vers sur Marie; il se les rappelait à travers les ombres de l'agonie, et les prononçait tout bas, pour s'exhorter lui-même à bien mourir.

Les poètes dramatiques de l'Allemagne n'ont point, comme l'auteur de la *Messiade*, demandé leurs inspirations aux grands souvenirs de l'histoire religieuse. Doués d'une originalité puissante, d'une imagination pleine de richesse et de grandeur, Gœthe et Schiller ont, malheureusement, laissé dans leurs œuvres l'empreinte de la philosophie sceptique du XVIIIe siècle. Toutefois, malgré les négations de leur raison égarée, il leur a été impossible de redevenir entièrement païens, et c'est le Christianisme qui, à leur insu, est resté l'âme de leurs plus beaux poèmes.

Ils ont, d'ailleurs, laissé échapper l'un et l'autre d'éloquents aveux. Dans une lettre à Gœthe, Schiller appelle le Christianisme une incarnation de la sainteté et la seule religion esthétique qui existe (1). Son regard, qui s'ou-

(1) Voici le passage le plus saillant de cette lettre :
« Vous avez trop peu parlé des qualités particulières, et

vrait de lui-même sur toutes les grandes et saintes choses, ne pouvait se fermer aux merveilles de la charité chrétienne, et, dans ses *Johannites*, il lui consacre une des perles de sa poésie : « Il n'y a que toi, religion de la croix, dit-il, pour savoir tresser en une même couronne la double palme de l'humilité et de la force. »

Pas plus que Schiller, Gœthe n'échappe à l'influence des idées chrétiennes. Son Faust, c'est le personnage biblique de Job ; c'est l'homme tourmenté d'aspirations infinies, et, du fond de l'angoisse que fait naître en lui l'opposition entre ses désirs inassouvis et sa faiblesse irrémédiable, s'interrogeant sur sa destinée.

Gœthe a peint de main de maître le sort de l'humanité non rachetée ; il l'a fait avec plus de profondeur qu'aucun ancien ne

surtout de l'élévation religieuse du Christianisme. Il reste également beaucoup à dire sur ce qu'une pareille religion peut être pour une belle âme, ou sur ce qu'une belle âme peut en faire. Quant à moi, je trouve dans le Christianisme de merveilleuses puissances : j'y vois le germe de ce qu'il y a de plus élevé, de plus noble.... Le Christianisme dans sa forme pure n'est que la manifestation de la beauté morale, l'incarnation du saint, du sacré dans la nature humaine, c'est-à-dire la seule religion vraiment esthétique. » (*Correspondance de Gœthe et de Schiller*. Lettres de 1795.)

l'aurait pu. Or, quel est le principe de cette supériorité, sinon le fond de Christianisme sur lequel se dessine en relief cette grande peinture de nos douleurs et de nos combats ? Et qui pourrait dire à quelle hauteur se serait élevé ce génie superbe, si le souffle d'incrédulité qui passait alors sur l'Europe ne l'eût pas atteint et flétri ? (1)

IX

En France, l'abaissement des talents a suivi de près la ruine des croyances. La foi mourante n'éclaire plus les âmes et ne les échauffe plus ; dès lors, l'art décline et ne conserve plus de la poésie que sa riche enveloppe. Delille et ses disciples réussissent encore à charmer l'oreille par l'harmonie des sons ; ils ne savent plus émouvoir le cœur, parce que le sentiment vrai de la nature manque à leurs descriptions.

Mais, pas plus que les croyances religieuses, l'instinct de la poésie ne saurait

(1) Cf. Hurter, *Apologie du Christianisme*, t. v.

disparaître pour longtemps de l'âme d'une nation. Quelques années s'écoulent; les intelligences remontent peu à peu, par une foi vague, mais réelle, vers les pures régions du spiritualisme. Aussitôt l'inspiration renaît avec le sentiment de l'infini, avec l'obscure et flottante vision de la beauté idéale.

Comme après l'hiver, la terre, baignée des tièdes vapeurs du printemps, se couvre de fleurs et de verdure, la poésie, pétrifiée par de froides et stériles doctrines, se ranime au souffle divin, s'épanouit aux rayons de l'astre éternel ; c'est alors que paraît Chateaubriand.

On a trop oublié, de nos jours, les qualités maîtresses de cet écrivain, pour n'envisager que les défaillances de son génie. Disons d'abord, pour être juste, que l'influence de Chateaubriand fut immense.

Dieu lui avait donné assez de talent pour faire échec à tout l'esprit de Voltaire.

Les philosophes avaient dit : « Le Christianisme est ridicule », et on les avait crus. Chateaubriand eut le courage de dire : « Le Christianisme est sublime »; et il se fit croire. Après les fêtes sacrilèges de la Révolution, si tristement renouvelées des mystères païens, le

Génie du christianisme proclama que le dogme catholique est seul raisonnable et saint, que le Verbe de Dieu est seul réellement inspirateur, et que la vieille religion de la France est la seule qui apprenne à bien vivre et à bien mourir. Chateaubriand initia une génération incrédule aux beautés de l'Ecriture sainte et de la liturgie, et fut le vrai fondateur d'une école qui devait définitivement rompre avec les traditions de l'art païen.

Il chassa de la poésie, où ils se réfugiaient encore, les fantômes du vieil Olympe, à la grande douleur des disciples de Lebrun et de Marie-Joseph Chénier. Voilà ce que Chateaubriand a fait de sérieusement utile et de vraiment durable.

Trop poète, d'ailleurs, pour être un historien sérieux, trop rêveur pour être solidement philosophe, il ne pouvait être grand que par la poésie des croyances et le charme des souvenirs. Imagination fébrile, mais tendre, cœur desséché par des illusions perdues et des ambitions inassouvies, talent créateur et facile, goût un peu dénaturé par les maladies de l'âme, l'auteur du *Génie du christianisme* joignait à tout cela des senti-

ments et des images chevaleresques, une langue harmonieuse, mélancolique et sonore ; il revenait pleurer sur des tombeaux et y replanter une croix, après l'orage qui avait brisé les croix et dispersé la cendre des tombeaux. Ses pensées et son style se trouvèrent en conformité parfaite avec les tristesses d'un monde sans Dieu, qui commençait à douter même de la gloire (1).

(1) Voici comment Lamartine apprécie les qualités littéraires du chantre des *Martyrs :*

« Génie mélancolique et suave, mémoire harmonieuse et enchantée d'un passé dont nous foulions les cendres et dont nous retrouvions l'âme en lui, imagination homérique jetée au milieu de nos convulsions sociales, semblable à ces belles colonnes de Palmyre, restées debout et éclatantes, sans brisure et sans tache, sur les tentes noires et déchirées des Arabes, pour faire comprendre, admirer et pleurer le monument qui n'est plus ! Homme qui cherchait l'étincelle du feu sacré dans les débris du sanctuaire, dans les ruines encore fumantes des temples chrétiens, et qui, séduisant les démolisseurs mêmes par la pitié et les indifférents par le génie, retrouvait des dogmes dans le cœur et rendait de la foi à l'imagination ! Des mots de liberté et de vertu politique sonnaient moins souvent et moins haut dans ses pages toutes poétiques ; ce n'était pas le Dante d'une Florence asservie, c'était le Tasse d'une patrie perdue, d'une famille de rois proscrits, chantant ses amours trompés, ses autels renversés, ses tours démolies, ses dieux et ses rois chassés, les chantant à l'oreille des proscripteurs, sur les bords mêmes des fleuves de la patrie ; mais son âme, grande et généreuse, donnait aux chants du poète quelque chose de l'accent du citoyen. » (*Des Destinées de la poésie.*)

Le poème en prose des *Martyrs* est une application des théories littéraires énoncées dans le *Génie du christianisme*. Tout n'est pas à louer dans cette œuvre d'un écrivain trop étranger à la théologie et aux pratiques de la vie chrétienne pour traiter dignement un tel sujet; mais il faut y reconnaître des beautés de premier ordre.

Le plaidoyer d'Eudore contre Hiéroclès et Symmaque serait digne d'être mis en vers par le grand Corneille. Le repas libre, où Eudore, après avoir consenti à sacrifier aux dieux, pour sauver sa fiancée de l'infamie, jette l'encens, renverse l'autel, et s'écrie : « Je suis chrétien ! » les soupirs de Cymodocée prisonnière; la scène du martyre enfin, et le mariage sanglant des deux chrétiens unis dans la mort et dans l'immortalité; d'autres pages encore, aussi belles et aussi touchantes, ont fait autrefois la fortune littéraire de ce livre, tombé, de nos jours, dans un injuste oubli.

Le coloris, trop éclatant parfois, qui offusque nos critiques contemporains; les teintes de sensualisme ou de passion profane qui peuvent déparer, aux yeux d'un chrétien, les peintures des mystères de son culte, sont une concession

de Chateaubriand à son siècle, ou plutôt le résultat d'une sympathie trop réelle entre l'âme sensible et triste de l'écrivain et les souffrances morales de l'époque où il a vécu. D'ailleurs, il admirait les beautés poétiques de la religion, sans y croire assez pour en parler avec le ton d'un enthousiasme toujours sincère; de là, les tirades déclamatoires que l'on rencontre dans son poème, à côté des pages les plus émues.

X

Chateaubriand avait ouvert la carrière. Elle fut brillamment parcourue par un homme d'un merveilleux talent, qu'on peut regarder comme son principal disciple, Lamartine.

A l'exemple de son maître, le poète des *Méditations* chante la religion. Comme lui, il aime l'éclat des fêtes chrétiennes, les chants solennels, les tentures blanches, les fleurs qu'on sème dans les rues; il aime à remonter vers ses années d'enfance, et il retrouve dans sa mémoire des émotions que l'âge y avait émoussées ou que le respect humain y faisait taire.

C'est une poésie pénétrante et suave, qui emporte l'âme vers les hautes cimes, en la berçant aux accents d'une musique céleste. Elle chante avec la nature, avec l'oiseau, avec la feuille qui tombe, le ruisseau qui murmure, la cloche qui tinte, le vent qui gémit; elle pleure avec l'âme qui souffre; elle prie avec l'âme qui prie.

Dieu, l'amour, les souvenirs d'enfance, mais Dieu surtout, le seul amour qui survit à tous les amours, le seul qui n'use pas le cœur et ne flétrit pas l'imagination, le seul qui donne des rêves à tous les âges de la vie, et qui ne laisse point de dégoût, parce qu'il recule la possession jusqu'à la mort; l'amour humain, que le poète ne chante qu'en passant, avec une larme de regret, comme un songe heureux dont il se souvient; des hymnes pieux qui ressemblent à de sublimes prières; une imagination biblique qui célèbre le Jéhovah des temps anciens sur une lyre qui paraît empruntée à Racine; une foi brûlante, et, çà et là, par lassitude ou par faiblesse, des retours involontaires vers les doutes où sa jeunesse a longtemps flotté, tel est le texte, telles sont les inspirations ordinaires de ces pre-

miers recueils, où le poète épanche son âme en accords d'une incomparable mélodie, dans les rythmes les plus divers, et sous les plus belles formes de notre langue moderne.

Toutefois, ce n'est là qu'un prélude : les *Harmonies* sont supérieures aux *Méditations*. La forme, il est vrai, n'y est pas si constamment correcte, si régulièrement harmonieuse ; mais la foi y est plus sûre d'elle-même, l'inspiration plus soutenue.

Dans ses premiers ouvrages, Lamartine cherchait Dieu ; il le cherchait d'un cœur pieux, mais souffrant ; il l'a trouvé dans ses *Harmonies*. Là, c'était une soif ardente de connaître ; ici, c'est le repos et la joie dans la certitude.

Tous les êtres de la terre lui semblent un lien mystérieux entre la nature divine et l'âme humaine ; il monte sans cesse du visible à l'invisible. Il demande au matin d'où lui vient sa fraîcheur et sa grâce, qui fait tressaillir les forêts avant l'heure du bruit, qui relève le calice des fleurs penchées par la rosée du soir, qui éveille les vents de leur mystérieux sommeil, et les oiseaux du ciel sous l'humide feuillée ; pourquoi ces indicibles harmonies

au retour de la lumière, et pourquoi le soleil ne se lève jamais sur le silence et la solitude. Il demande à la nuit qui lui a donné ce muet langage, compris seulement des poètes et des âmes pures, et d'où vient que l'homme a peur par une nuit noire, bien que tout se taise au sein de la nature endormie. Un seul mot, toujours le même, répond à chaque question et éclaircit chaque mystère : c'est Dieu, toujours Dieu.

Dans chacun de ces chants, qu'on pourrait appeler des cantiques, Dieu est noblement acclamé; l'âme y déborde d'amour et d'adoration. Tous les êtres de la nature y sont appelés à prendre tour à tour la parole. On y entend les bruits de l'océan, du ciel, de la terre, des arbres en fleur, des rochers moussus, des vastes bois, des eaux courantes, des ruisseaux et des fleuves; on y entend surtout le cri intelligent de l'homme vers son Créateur.

Malgré les notes discordantes mêlées de temps à autre à ce concert céleste, l'œuvre de Lamartine a été une protestation victorieuse contre cette indigne trahison de l'intelligence humaine, retournant contre Celui que saint

Paul appelle « le Père des esprits » (1) les dons à l'aide desquels elle est appelée à connaître le vrai, à exprimer le beau, à aimer et à faire le bien.

Fils d'une sainte mère, l'auteur du *Crucifix* a pu voir se réaliser le vœu le plus sage et le meilleur de son ardente jeunesse :

> « O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma [tombe ! » (2).

Il est mort sous la bénédiction du prêtre, ayant pour compagnon et pour dernier ami dans l'agonie Celui dont il avait réclamé les consolations pour son heure suprême (3).

Pareille grâce n'a pas été accordée à son rival de gloire, Victor Hugo, dont la dépouille est allée dormir, sans croix et sans prières, sous la coupole profanée de Sainte-Geneviève.

Il avait pourtant, lui aussi, aux jours de sa jeunesse croyante, chanté Dieu et ses anges, la beauté solennelle et mystérieuse des vieilles églises gothiques, les ravissements de la piété

(1) Hebr., XII, 9.

(2) *Harmonies poétiques et religieuses* : Hymne au Christ.

(3) Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir ;
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

(*Le Crucifix*.)

enfantine, le parfum d'innocence qui s'exhale des demeures pleines de berceaux ; mais toutes ces voix pures et mélodieuses ont été étouffées en lui par le cri d'un orgueil sans raison et sans frein. Il a passé ses dernières années à désavouer ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre, sans parvenir toutefois à effacer des mémoires chrétiennes les strophes si religieuses et si éloquentes de l'*Aumône*, de *Louis XVII*, de la *Prière pour tous*. Malgré lui, ses premiers recueils résumeront, pour la postérité, toutes les grâces, toutes les puissances, toutes les richesses de son rare talent, et lui assureront seuls l'immortalité qu'on a vainement demandée pour lui aux marbres du Panthéon.

Pendant que les lyriques français cherchaient dans le sentiment religieux leurs meilleures inspirations, un poète d'une nation voisine, né dans le protestantisme, mais conduit par l'orage des passions déchaînées jusqu'aux abîmes de l'incrédulité, retrouvait parfois la noblesse et la pureté naturelles de son génie pour offrir au catholicisme l'hommage d'une admiration attendrie.

C'est Byron qui a écrit ces strophes célestes que l'on dirait écloses au souffle ardent de

Dante, dans les élévations mystiques de sa *Divine Comédie*?

« *Ave Maria!* Sur la terre et les flots, cette heure bienheureuse, ô Marie, est la plus digne de toi. *Ave Maria!* Bénie soit cette heure, bénis soient le temps, le climat, le pays où si souvent j'ai senti, dans tout son charme, cette heure si belle et si suave descendre sur la terre!

La cloche aux sons graves se balançait dans la tour lointaine; les mouvantes vibrations de l'hymne du soir arrivaient jusqu'à moi. Aucun souffle n'agitait l'air aux teintes de rose, et cependant les feuilles de la forêt frémissaient comme si la ferveur de la prière les eût fait tressaillir.

Ave Maria! c'est l'heure de la prière. *Ave Maria!* c'est l'heure de l'amour. *Ave Maria!* ô Marie, permets que nous élevions nos regards vers ton Fils et vers toi. *Ave Maria!* Oh! qu'il est beau, ce visage, et ces yeux baissés sous les yeux de la colombe toute-puissante! Qu'importe que ce ne soit là qu'une image peinte: non, ce tableau n'est pas une idole, c'est la réalité même » (1).

(1) BYRON, *Don Juan*, ch. III.

Comme Byron, les deux maîtres de la poésie contemporaine en France, Victor Hugo et Lamartine, avaient mêlé à leurs hymnes religieux des chants profanes, parfois même des paroles impies. Cette semence d'incrédulité devait germer au cœur de leurs disciples.

Un apologiste récent a écrit un chapitre d'histoire littéraire intitulé : *Les poètes du doute en France* (1). Ce sont des pages douloureuses, où l'on entend les plaintes des illusions évanouies, les sanglots de désespoir des passions trompées, les cris de terreur arrachés par le spectre d'un avenir ténébreux et menaçant ; mais ce qui domine ce concert lamentable, c'est le long gémissement des âmes sans Dieu pleurant sur leurs croyances disparues.

« O Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton Calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants,
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,
Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux.
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte,
Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux. »

(1) Le *Doute et ses victimes dans le siècle présent*, par Mgr BAUNARD.

Voilà le cri d'orgueil de l'incrédule. Ecoutons les sanglots du prodigue :

« Ta gloire est morte, ô Christ ! et, sur nos croix
Ton cadavre céleste en poussière est tombé ! [d'ébène.
Eh bien ! qu'il soit permis d'en baiser la poussière
Au moins crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ, sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie;
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ? » (1)

Parfois aussi, c'est un regard d'envie jeté sur les asiles de la prière, où l'on vit sans crainte, où l'on aime sans remords, où l'on meurt sans regrets :

« Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous, sombres caveaux, vous qui savez aimer ;
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
. . . .
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux !
Vous aimiez ardemment ! Oh ! vous étiez heureux ! » (2)

C'est ainsi que le poète le plus sincère de notre siècle et le plus malheureux par sa

(1) Alfred de Musset.
(2) *Id.*

faute, Alfred de Musset, célébrait le bonheur des cloîtres, lui qui avait cherché le bonheur dans de si coupables amours.

Ce qui restera de son œuvre, ce ne seront ni les peintures de voluptés ignobles, ni les confidences d'un cœur bouleversé par les orages des passions ; ce seront les quelques pages d'où s'échappent les voix de repentir, de remords, d'aspiration souffrante, d'action de grâces et d'adoration que l'on trouve disséminées dans ses livres ; ce seront les quelques hommages éloquents rendus par son génie à la vérité qu'il avait trop souvent blasphémée.

« Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie ;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant, elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle,
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde,
Le seul bien qui me reste au monde,
Est d'avoir quelquefois pleuré » (1).

Nous restons sur cet aveu du poète. Il confirme, avec toute l'autorité d'une expé-

(1) Alfred de Musset.

rience douloureuse, la conclusion qu'on a déjà tirée de la lecture de ce chapitre : Sans la vérité, fille de Dieu, lumière surnaturelle des intelligences, on ignore tout ici-bas, surtout le secret de se dérober aux tristesses de la terre en montant vers Dieu sur les ailes de la poésie.



CHAPITRE QUATRIÈME

L'HISTOIRE

« L'histoire ne raconte pas pour raconter, elle ne peint pas pour peindre; elle raconte et elle peint le passé pour qu'il soit la leçon vivante de l'avenir. » (COUSIN.)



VANT d'étudier les monuments consacrés par l'Eglise catholique à la connaissance du passé, nous devons constater une différence capitale entre la conception de l'histoire dans l'antiquité païenne et au sein du Christianisme.

L'histoire, chez les anciens, est surtout un art. Elle cherche la beauté plus que la vérité; elle aspire plus à charmer les hommes qu'à les instruire; elle s'attache à imiter la poésie et

l'éloquence (1). Parfois, elle déroule des tableaux habilement conçus et magnifiquement ordonnés; les sujets en sont variés et dramatiques; le politique y trouve des exemples, le poète des émotions; mais le philosophe y cherche vainement une explication des faits, une pensée lumineuse sur le but final des événements auxquels on le fait assister : dans tous ces récits, l'humanité semble errer à l'aventure sur une mer sans rivages. Aussi Aristote a-t-il pu porter ce jugement, dont la sévérité ne saurait s'appliquer aux travaux des historiens modernes : « La poésie est meilleure et plus philosophique que l'histoire : la poésie dit les choses universelles, l'histoire dit les choses singulières; l'historien dit les choses telles qu'elles sont, les poètes telles qu'elles doivent être (2). »

Tacite, le plus profond des historiens de l'antiquité, avoue « qu'il ne sait pas si les choses de la vie sont assujetties aux lois d'une immuable nécessité, ou si elles ne dépendent que du hasard ».

(1) « L'histoire est voisine de la poésie; un livre d'histoire est, en quelque sorte, un poème en prose. » QUINTILIEN, *Institutions oratoires.*

(2) ARISTOTE : *Poétique*.

Les lois universelles qui régissent la marche du genre humain sont inconnues des païens; au delà de la loi nationale et contemporaine, ils ne voient que barbarie et esclavage; ils ne saisissent pas l'humanité.

C'est l'égoïsme étroit qui peint avec Salluste, médite avec Thucydide, philosophe avec Tacite, raconte avec César, harangue avec Tite-Live, dessine des portraits avec Suétone, Xénophon et Plutarque. Pour eux, il n'y a point d'humanité au delà des limites de la patrie; pour eux, la Providence c'est le Destin. Aussi sont-ils incapables de s'élever à la conception d'une histoire universelle, incapables de faire profiter la postérité des grandes leçons du passé.

A côté de cette lacune, déjà si regrettable, il faut reconnaître, chez les historiens anciens, deux graves défauts, qui pervertissent les compositions les plus recommandables par le mérite littéraire: le goût des amplifications oratoires et la passion des fables.

Tout le monde sait que Tite-Live est l'inventeur des belles harangues mises dans la bouche de ses personnages. Strabon et Quintilien ajoutaient eux-mêmes fort peu de foi aux

récits des historiens d'Alexandre, et les légendes relatives à la fondation de Rome, aux aventures de Romulus et de Rémus, n'ont pas plus trouvé grâce devant la critique que les détails de la guerre de Troie.

Ainsi donc, les anciens ont de l'histoire une conception doublement incomplète : ils n'aiment pas assez le vrai, et, égarés par l'égoïsme national, ils n'arrivent point à l'intelligence des vérités universelles.

Le récit sincère et consciencieux des faits passés, joint à la connaissance réfléchie des lois qui président aux événements, constitue la base d'une science dont l'idée même est exclusivement chrétienne.

Nous allons voir cette double préoccupation, de l'exactitude et de la leçon morale, diriger les travaux des annalistes, depuis les temps apostoliques, et se mêler aux plus savantes recherches des historiens formés à l'école de l'Eglise.

I

Au moment où le Christianisme s'affirme dans le monde comme un fait prodigieux et

numainement inexplicable, nous trouvons l'histoire pour ainsi dire décomposée, réduite à ses éléments ; mais ces débris épars n'attendent qu'une main pour les réunir, un esprit pour les vivifier.

Nous allons rencontrer, chez des écrivains très différents, ces trois formes de travaux historiques : d'une part, les *Chroniques*, qui précisent les époques et rétablissent l'ordre des temps, choses dont les anciens s'étaient trop peu souciés; en second lieu, les *Actes* des *saints*, qui empruntent parfois les charmes de la poésie pour faire revivre les plus belles figures des âges nouveaux; enfin, les premiers essais d'une *Philosophie de l'histoire*, qui déroule toute la suite du plan divin, et pénètre jusqu'à l'idée qui préside à la succession des temps et des hommes.

Les premiers annalistes de l'Eglise, sans être des modèles de critique, sont pourtant des écrivains instruits et graves. Eusèbe, le plus célèbre, admet parfois des traditions suspectes. Cependant, en général, il écarte les fables, et se tient en garde contre les livres apocryphes.

Après avoir assigné aux grands événe-

ments de l'histoire ancienne leur date la plus probable, il s'étend sur la diffusion de l'Evangile, les premières luttes de l'Eglise, l'ère des persécutions. Il nous donne, sur les premières hérésies, de précieux détails, et nous fait connaître les savants qui ont illustré cette société primitive. L'organisation de la discipline ecclésiastique, l'érection des sièges épiscopaux, la physionomie chrétienne des deux premiers siècles trouvent en lui un narrateur exact, et, le plus souvent, un critique judicieux. Sa position à la cour de Constantin, en lui livrant toutes les sources, lui avait permis d'acquérir une vaste érudition, à travers laquelle la rectitude de son jugement l'empêcha de s'égarer.

Eusèbe fut continué et imité, mais non pas égalé. Trois noms se placent à côté et un peu au-dessous du sien : Socrate, Sozomène, Théodoret.

Les deux premiers, avocats à Constantinople, ont continué le récit d'Eusèbe. Leur travail n'est pas sans valeur; mais il est loin de mériter l'estime qui s'attache à ceux de Théodoret, l'évêque de Tyr, en Syrie.

Celui-ci prend visiblement pour modèle la

rédaction d'Eusèbe. A l'exemple de son maître, il se montre judicieux, exact; il écrit avec une netteté remarquable, et ne surcharge point ses récits de détails inutiles, parfois peu sûrs, comme ses deux contemporains.

Tous ces noms appartiennent à l'Orient. L'Eglise latine ne devait pas être moins jalouse de garder le souvenir de ses gloires; aussi voyons-nous, dès la fin du IVe siècle, un prêtre d'Aquilée, Rufin, donner une excellente traduction de l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Saint Jérôme l'avait déjà continuée de 325 à 328. Saint Prosper d'Aquitaine, théologien et poète, la conduisit jusqu'en 444. De son côté, l'évêque espagnol Idace, du fond de la Galice, où il était relégué, l'étendit jusqu'à l'année 469.

Pendant que les chrétiens les plus illustres de l'Occident travaillaient ainsi à l'achèvement de l'œuvre entreprise par Eusèbe, un autre écrivain, poète et orateur au temps de sa jeunesse, Sulpice Sévère, composait une double histoire, de l'Ancien Testament et de l'Eglise catholique, poursuivie jusqu'à son époque. Pureté de la langue, exactitude constante, déparée à peine, çà et là, par quelques erreurs, tout recommande cet historien.

Ces récits, bien courts, mais remplis des larmes de ces temps troublés, exhalent la tristesse de la ruine dans laquelle va sombrer l'Empire, ruine universelle qui, un moment, semble devoir emporter l'Eglise elle-même.

Ces chroniques ne manquent pas d'intérêt; elles ont au moins celui de la précision, qui, nous l'avons vu, fait défaut aux travaux historiques des anciens. Toutefois, il faut convenir que si la chronique devait rester seule, toute beauté, tout sentiment d'art périrait dans l'histoire, et toute vie paraîtrait s'y éteindre. Heureusement, avec le culte de la vérité, l'Eglise primitive a le culte des pieux souvenirs; à côté des chroniques, elle nous présente les actes des martyrs.

II

Dès les temps apostoliques, les chrétiens prennent l'habitude d'écrire longuement, avec respect et amour, la vie de ceux d'entre eux qui ont laissé de grands exemples, et qui, après avoir semé dans le monde des vérités et des vertus, les ont fécondées par l'effusion du

sang. De tels récits, malgré l'émotion qui les anime, portent le cachet d'une incontestable sincérité. On croirait lire les procès-verbaux des greffiers païens attachés aux prétoires, si le soin avec lequel sont rapportées les circonstances touchantes du martyre ne trahissait une main chrétienne, fidèle et compatissante.

Les actes si connus du martyre de sainte Perpétue et de sainte Félicité, la lettre de l'Eglise de Lyon sur la mort triomphante de ses enfants, la narration du supplice de saint Polycarpe, se distinguent par ce caractère (1).

Plus tard, nous voyons les anachorètes du désert voiler sous les charmes de la poésie la sévérité de l'histoire. La vie de saint Paul, premier ermite, recueillie par saint Jérôme, ouvre la série innombrable de ces récits de la solitude, qui furent composés au v[e] et au vi[e] siècles, et qui charmèrent l'imagination des peuples pendant tout le moyen âge.

On a singulièrement méconnu le mérite de ces *Vies* édifiantes qui ont formé le principal trésor de la littérature monastique, et qui, recueillies de nos jours par les soins éclairés

(1) Cf. Paul Allard, *Les Persécutions des premiers Siècles*, t. I.

des Bollandistes, offrent maintenant encore une source d'inspirations au poète et une mine précieuse à l'historien. Un auteur, impartial d'ailleurs, J.-J. Ampère, assimile les légendes chrétiennes aux fictions des bardes de la Scandinavie. « Cette composition, dit-il, a son existence propre comme la poésie, comme l'histoire, comme le roman ; elle n'est pas la poésie, parce qu'elle n'est pas chantée, mais parlée ; elle n'est pas l'histoire, parce qu'elle est dénuée de critique ; elle n'est pas le roman, parce qu'elle est sincère, parce qu'elle a foi à ce qu'elle raconte ; elle n'invente point, mais elle répète ; elle se peut tromper, mais elle ne ment jamais. Ce récit, souvent merveilleux, que personne ne fabrique sciemment, mais que tout le monde altère et modifie sans le vouloir, qui se perpétue à la manière des chants primitifs et populaires ; ce récit, quand il se rapporte, non à un héros, mais à un saint, s'appelle légende (1). »

Lors même qu'en effet les *Vies des Saints* seraient dénuées d'autorité historique, et nous savons qu'il n'en est rien, il faudrait encore

(1) J.-J. Ampère : *Histoire littéraire de la France avant le XII[e] siècle*, tome I, page 310.

leur reconnaître l'utilité d'un enseignement moral, accessible à tous, et présenté sous la forme la plus attrayante.

Cet enseignement a, de plus, le mérite de venir à son heure. Les siècles qui suivent la période des grandes invasions sont néfastes entre tous. C'est un temps de malheur et de désordre où l'homme, le pauvre surtout, est pressé de toutes parts, écrasé et comme étouffé sous l'iniquité des institutions. Il a soif de justice, et il est jeté dans un monde dominé par les intérêts et les passions, dans un état social où la dépravation et la brutalité n'ont pas de frein suffisant. Il a besoin d'affection, de sympathie, et il vit au milieu d'hommes qui se traitent durement, et pour lesquels souvent la bonté n'est qu'une forme de la faiblesse. Enfin, il aime la distraction, il aspire vers le mouvement, il rêve parfois d'aventures héroïques, et il est condamné à une vie monotone et insipide. Sa destinée s'écoule à la même place, les mêmes scènes se reproduisent sous ses yeux; presque point d'activité extérieure, encore moins d'activité intellectuelle.

Heureusement la légende vient lui créer une vie idéale, dont le charme est parfois

assez puissant pour le soustraire aux amertumes de la vie réelle. L'idée du devoir, le respect du droit, tout ce qui procure le repos de l'âme et la sécurité de la vie, la morale enfin, règne avec un empire absolu dans ce monde privilégié.

On trouve dans les *Vies des Saints*, plus de bonté, plus de tendresse de cœur que dans tous les autres monuments de cette époque; et, de plus, ces récits ouvrent à l'imagination populaire un domaine inconnu, mystérieux, plein de mouvement et de poésie.

La légende est même, à tout prendre, la production la plus poétique des temps barbares, puisque, seule, elle fait luire sur des existences ternes et douloureuses les splendeurs du monde surnaturel qui reçoit, par delà la tombe, les déshérités de la terre.

Toutefois, elle suppose un enseignement doctrinal qu'elle ne saurait remplacer : elle console, elle édifie, elle encourage plutôt qu'elle n'instruit; aussi les *Vies des Saints* ne sont-elles qu'une des formes de l'histoire aux premiers temps de l'Eglise.

III

Les anciens ne visaient, dans leurs récits, qu'à une certaine vérité approximative du fait, à une certaine beauté de couleur et de mouvement. Les temps chrétiens ont plus d'ambition; ils sont dévorés du besoin de connaître les causes supérieures et invisibles qui gouvernent toutes choses. Cette philosophie de l'histoire, qui remonte jusqu'à Dieu, et qui consiste surtout à discerner, à l'aide des révélations que Dieu lui-même nous a faites, les desseins de sa Providence sur le sens et le terme des grands mouvements de l'humanité, telle est la science qui attire tous les grands esprits, à cette époque tourmentée des invasions barbares.

Nul ne devait porter plus d'ardeur dans ces investigations, que le génie enthousiaste et passionné de saint Augustin. Aussi, lorsque Rome, la cité reine, fut tombée pour la première fois au pouvoir des barbares, le grand évêque saisit-il cette occasion pour montrer à ses contemporains terrifiés la main de « Celui

qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires » (1). « — Au commencement, dit-il, deux amours ont bâti deux cités. L'amour de Dieu, poussé jusqu'au mépris de soi, a bâti la première, qui est la cité de Dieu; l'amour de soi poussé jusqu'au mépris de Dieu a bâti la seconde, qui est la cité du démon. Ces deux villes sont maintenant mêlées et confondues l'une dans l'autre; elles ne seront séparées qu'à la fin du monde. Elles se font une guerre continuelle, l'une pour l'iniquité, l'autre pour la justice (2). » Elles sont entrelacées, pour ainsi dire, et confondues dans la vie, et les pèlerins de la cité de Dieu voyagent à travers la cité des hommes.

Saint Augustin consacre les dix premiers livres de son grand ouvrage à combattre les ennemis de la cité sainte. Les dieux menteurs du paganisme, ses philosophies fausses ou incomplètes, toujours orgueilleuses et stériles, ses fables ridicules ou corruptrices, ses mœurs honteuses, ses théâtres impurs, son faux honneur, ses vertus d'apparat, ses stupides objections contre la loi chrétienne, deviennent

(1) BOSSUET, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*
(2) SAINT AUGUSTIN, *Cité de Dieu.*

tour à tour l'objet des éloquentes invectives du docteur et de ses apostrophes sanglantes. Ces dix premiers livres de la *Cité de Dieu* appartiennent uniquement à la polémique, et l'on y trouve toute la force de Tertullien et de saint Jérôme, sans leur amertume.

Saint Augustin traite ensuite de la naissance, du progrès, de la fin de la cité de Dieu, et de son mélange avec la cité du mal. « Son commencement dans le ciel avec la diversité des anges; son apparition sur la terre avec l'homme; Abel, citoyen et image de la cité céleste; Caïn, citoyen et image de la cité terrestre; les promesses faites à Abraham, à Isaac, à Jacob; David, roi victorieux de la cité sainte, figure de Jésus-Christ; tous les prophètes se levant les uns après les autres pour chanter la venue du Sauveur; et, pendant ce temps, les grandes monarchies des Assyriens, des Perses, des Grecs, des Romains, se succédant et se renversant les unes sur les autres; Jésus-Christ apparaissant à l'heure prédite et mourant pour l'homme et par l'homme; l'Eglise née de Jésus Christ et ayant le même sort, exercée par une infinité de craintes, de douleurs, de travaux et de tentations, sans avoir

d'autre joie que l'espérance; beaucoup de réprouvés, mêlés dans l'Eglise avec les élus ; les uns et les autres renfermés comme dans ce filet de l'Evangile où ils nagent pêle-mêle dans la mer de ce monde, jusqu'à ce qu'on arrive au bord où les méchants seront séparés des bons; les méchants utiles aux bons pour leur perfection; les hérésies utiles au développement des dogmes; les dix persécutions s'acharnant sur l'Eglise, sans l'abattre et sans l'empêcher de conduire les élus au ciel; le ciel ouvert, contenant déjà une partie de l'Eglise et aspirant à posséder l'autre; dans le ciel, Dieu se préparant à être tout en tous; la séparation s'opérant enfin entre les deux cités, et Dieu aussi glorifié par le supplice de l'une que par le triomphe de l'autre, voilà ce qu'Augustin a chanté, avec une puissance presque surhumaine, dans les vingt-deux livres de la *Cité de Dieu*. Toute la théologie se développe ainsi dans une vaste épopée; c'est celle de l'humanité » (1).

Saint Augustin a réalisé magnifiquement, dans ce tableau hardi des grandes destinées du monde, l'idée qu'il avait conçue de la science historique.

(1) Mgr Bougaud, *Histoire de sainte Monique*, p. 468.

Cette idée est noble autant que hardie. Pour lui, l'histoire est comme une révélation de l'action de Dieu sur l'humanité. Aussi la met-il au-dessus de toutes les sciences qui sont du domaine de l'homme, « parce que, dit-il, les choses qu'elle traite étant consommées, sont rangées par elle dans l'ordre du temps, dont Dieu même est le maître et l'administrateur »(1).

Ainsi, l'idée d'ordre, que n'avait jamais entrevue le génie païen, apparaît dans l'histoire, à la lumière du dogme chrétien. Saint Augustin n'embrasse pas seulement le passé dans cette idée, il embrasse aussi l'avenir, pour faire de la vie humaine une imposante unité, maintenue et gouvernée par la Providence. « La divine Providence, dit-il, conduit non seulement chaque homme par une action particulière, mais la totalité du genre humain par une action publique, en quelque sorte. Dieu sait quelle est l'action propre à chacun, et chacun aussi la connaît; mais quant à l'action propre du genre humain, il a plu à Dieu de la révéler par l'histoire et la prophétie » (2). Donc, selon le saint philoso-

(1) SAINT AUGUSTIN. *De Doctrina Christian.*
(2) ID. *De vera religione,* cap. 25.

phe, le passé et l'avenir se tiennent par un lien secret. C'est en s'inspirant de cette pensée que Thomassin a pu dire : « Les exemples constants de ce qui est toujours arrivé apprennent à conjecturer l'avenir, et d'historiens, nous font devenir prophètes » (1).

Saint Augustin avait posé les fondements d'une science absolument nouvelle, l'histoire philosophique. Il légua à l'un de ses disciples, le prêtre espagnol Paul Orose, le soin d'appliquer ses principes et sa méthode aux événements de l'avenir. Les maux de l'Empire s'aggravaient, et les païens accusaient les chrétiens de les avoir attirés.

Paul Orose composa un ouvrage pour répondre à leurs plaintes, et il n'eut pas de peine à prouver, par des faits, qu'à toutes les époques, depuis l'origine du monde, les hommes ont été exposés aux mêmes fléaux, aux mêmes châtiments. Son livre, où l'on trouve un véritable talent, et quelquefois le souffle inspiré du génie espagnol, offre des peintures saisissantes de l'oppression sauvage qui pesait alors sur l'ancien monde.

(1) Thomassin, *Méthode d'enseigner les histoires*. Préface.

Nulle part, toutefois, l'épouvante jetée dans les âmes par l'invasion des barbares ne se montre aussi complètement et aussi vivement que dans Salvien.

Né sur les bords du Rhin, probablement à Cologne, Salvien se vit contraint de fuir devant l'incendie et le glaive qui ravageaient les villes opulentes de son pays. Il se réfugia dans le midi de la Gaule, dans une contrée moins atteinte par la barbarie, et se fixa définitivement à Marseille, où l'accueillirent des hommes saints et vénérables, comme saint Hilaire d'Arles, saint Eucher et quelques autres, qui conservaient dans les provinces le dépôt des lettres chrétiennes.

C'est là qu'il composa son ouvrage capital, intitulé : « Du gouvernement de Dieu » (*de Gubernatione Dei*).

L'idée mère de cet éloquent plaidoyer est la même que celle qui dictait à saint Augustin son traité de la *Cité de Dieu*, et à Orose sa mélancolique histoire du genre humain. Quant à l'économie générale de l'ouvrage, il est difficile de l'exposer nettement. Dans les deux premiers livres, l'auteur paraît s'astreindre à suivre un plan régulier; mais à partir

du troisième, il rejette toute méthode; il va d'un argument à un autre, sans ordre et sans suite, emporté par la fougue de son imagination et par l'entraînement de sa propre parole. Ce n'est plus un fleuve dont on puisse dessiner le cours; ce serait plutôt un torrent rapide allant et revenant en sens divers, ou mieux encore, un flux et reflux tumultueux, plein d'une confusion imposante, et roulant des bruits sublimes parmi les bouillonnements et l'écume; c'est un océan, une tempête d'éloquence; on a appelé Salvien « le Bridaine » du ve siècle.

Il a parfois de ces phrases brèves, énergiques, incisives, qui déroulent en quelques mots tout un drame lamentable. Ici, c'est la folie des habitants de Carthage, qui s'abandonnent à la fureur des spectacles, pendant que les ennemis entourent la ville : « Ils riaient pendant qu'on livrait leurs concitoyens aux supplices » (*intra suorum supplicia ridebant*) ; là, ce sont les barbares qui apparaissent au milieu d'un festin : « Je les ai vus, dit Salvien, en parlant des convives ; ils jouaient, ils s'enivraient, ils étaient égorgés » (*ludebant, inebriabantur, enecabantur*).

Mais rien n'égale, en ce genre, l'apostrophe de Salvien aux citoyens de Trèves. Après que leur ville avait été quatre fois la proie des barbares, ils demandaient à l'empereur de relever leur amphithéâtre : « Vous désirez des jeux publics, habitants de Trèves; après le sang, après les supplices, vous demandez des théâtres, vous réclamez du prince un cirque; mais pour qui ? pour une ville épuisée et perdue, pour un peuple captif et ravagé, qui a péri ou qui pleure ? » De tels spectacles inspirent encore à Salvien des phrases comme celle-ci : « On emploie le fer et le feu sans nous guérir » (*urimur et secamur, non sanamur*); et cette autre, vraiment digne de Bossuet : « Le monde romain meurt en riant (*moritur et ridet*). » (1)

IV

Après la disparition de ces grands hommes, dont le génie a jeté un dernier éclat sur

(1) Cf. J.-J. AMPÈRE, *Histoire littéraire de la France avant le XIIe siècle*, passim. *Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins. Tomes I à V.

la décadence des lettres latines, l'histoire, élevée un instant à la hauteur d'un grand enseignement moral, se réduit de nouveau aux modestes proportions de la chronique, et elle conservera cette forme jusqu'au XIIIe siècle.

Pendant cette époque troublée, un seul nom se détache de la liste des annalistes vulgaires, un seul écrivain essaie de rendre à l'histoire un peu de couleur et de vie, c'est un évêque, saint Grégoire de Tours, l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique des Francs*.

Cette période si complexe et de caractères si mélangés a rencontré un historien merveilleusement approprié à sa nature dans ce contemporain, témoin intelligent et attristé de l'étrange confusion d'hommes et de choses, de crimes et de catastrophes au milieu de laquelle se poursuit la chute de la vieille civilisation. Il faut descendre jusqu'au siècle de Froissart pour trouver un narrateur qui égale saint Grégoire de Tours dans l'art de mettre en scène les personnages et de peindre par le dialogue. Tout ce que la conquête de la Gaule avait mis en regard ou en opposition sur le même sol, les races, les classes, les conditions diverses, figure pêle-mêle dans ces récits, quelquefois

plaisants, souvent tragiques, toujours vrais et animés. C'est comme une galerie bizarrement composée de tableaux et de figures en relief ; ce sont de vieux chants nationaux écourtés, semés sans liaison, mais capables de s'ordonner ensemble et de former un poème, si toutefois ce mot peut s'appliquer à l'histoire.

Dans divers passages de ses écrits, Grégoire demande grâce pour la rustique simplicité de son style ; mais il est évident qu'il ne faut pas prendre au pied de la lettre ce qu'il dit de son ignorance : « Je l'entends bien s'écrier : Malheur aux jours où nous sommes, parce que le culte des lettres y a péri ; mais je reconnais dans ce cri la plainte accoutumée de tous les temps orageux, et cette tristesse de tant de grands esprits chrétiens qui ont cru toucher à la fin des siècles. C'est l'histoire même de Grégoire de Tours qui me rassure contre ses alarmes, puisque je le trouve tout pénétré de l'antiquité, familier, non avec Virgile seulement, mais avec Salluste, Pline, Aulu-Gelle » (1).

(1) Ozanam, *la Civilisation chrétienne chez les Francs.*

Ajoutons qu'il possède éminemment la probité indispensable à l'historien : partout il se passionne pour ce qu'il croit être la vérité, l'humanité, la justice.

Après lui, les ténèbres s'épaisissent sur la Gaule barbare. La langue, de plus en plus corrompue, ne se prête plus guère à l'expression des idées générales; les langues modernes ne sont encore que des idiomes informes, incapables de donner naissance à une œuvre littéraire. L'histoire se confine alors dans les monastères, et se condamne à ce travail obscur, mais fécond, qui devra servir de base aux monuments de l'érudition élevés dans des siècles plus heureux.

On est assez disposé à reconnaître, de nos jours, que, sur le terrain de l'histoire, les moines ont été sans rivaux. L'idée des recherches les plus patientes et les plus intelligentes est intimement liée, dans beaucoup d'esprits, avec le souvenir des bénédictins; mais trop souvent l'on se borne à décerner cet éloge à la congrégation de Saint-Maur et aux autres religieux modernes qui ont rempli nos bibliothèques de leurs admirables collections.

Ce n'est là qu'une justice incomplète. Il faut également rendre hommage aux anciens moines qui, depuis l'origine de leur ordre, ont appliqué tous leurs efforts à conserver les annales des nations chrétiennes. Nous devons à ces humbles travailleurs l'histoire de six à sept siècles qui, sans leurs écrits, seraient demeurés complètement inconnus, et qui embrassent la période où tous les peuples de l'Europe se sont constitués.

L'Angleterre, convertie par des moines, a eu spécialement à se louer des historiens que lui ont fournis ses abbayes. C'est un moine, le vénérable Bède, qui, dans son *Histoire ecclésiastique du peuple anglais*, a fait connaître l'admirable renaissance catholique de cette île sous les Saxons. Ce sont deux autres moines, Ingulphe, abbé de Croyland, et Orderic Vital, religieux de la Croix-Saint-Leufroy, qui nous ont laissé le tableau le plus fidèle, le plus impartial, le plus animé, de la lutte des Saxons contre les Normands.

La France n'a pas été moins bien partagée. Parmi ses annalistes les plus estimés, nous devons citer Abbon, moine de Saint-Germain-

des-Prés, qui a écrit l'histoire du siège de Paris par les Normands, dont il avait été le témoin oculaire ; l'abbé Frodoard, poète et théologien renommé, en même temps qu'historien judicieux ; le moine Richer, dont l'histoire, récemment retrouvée, a éclairé de lumières inattendues les recherches de nos savants contemporains. Ces deux derniers religieux ont rédigé avec un soin particulièrement consciencieux les annales du xe siècle.

Raoul Glaber, religieux de Saint-Germain d'Auxerre, a laissé une *Histoire de son temps*, pleine de faits importants et de détails pittoresques. Enfin Hugues, abbé de Flavigny, a donné une histoire très ample et très complète du xie siècle tout entier.

« Ces divers récits monastiques ont servi de base aux premiers monuments nationaux et populaires de notre histoire, aux célèbres *Chroniques de Saint-Denys*, qui, rédigées très anciennement en latin, traduites en français au commencement du xiiie siècle, et renfermant comme l'essence des traditions historiques et poétiques de l'ancienne France, contribuèrent particulièrement à constituer, aux yeux des

rois et de leurs principaux vassaux, le tribunal de la postérité » (1).

Les travaux des moines italiens ne sont ni moins remarquables, ni moins nombreux. Qu'il nous suffise de citer Anastase le Bibliothécaire, l'historien le plus éminent de la papauté, puis toute cette pléiade de chroniqueurs sortis de l'abbaye du Mont-Cassin, comme d'une pépinière inépuisable : Jean Diacre, le biographe de saint Grégoire le Grand ; Paul Diacre, l'ami de Charlemagne et l'historien des Lombards ; Léon, cardinal, évêque d'Ostie, premier auteur de la fameuse chronique du Mont-Cassin ; Pierre Diacre, le continuateur de Léon, qui acheva cette œuvre importante ; et tant d'autres noms plus obscurs, mais toujours dignes d'estime (2).

Quant à l'Allemagne, grâce à ses bénédictins, elle semble avoir mérité, dès cette époque reculée, la palme de l'érudition historique. La chronique du monastère de Saint-Gall, successivement rédigée par les moines les plus distingués, est considérée comme le

(1) MONTALEMBERT, *les Moines d'Occident*, t. VI, p. 227.
(2) Cf. MONTALEMBERT, *les Moines d'Occident*, *passim*, et Alph. DANTIER, *les Monastères bénédictins d'Italie*.

tableau le plus sincère et le plus animé de l'époque carlovingienne.

Au premier rang des historiens du XIe siècle se place Hermann Contract, issu d'une famille illustre, et successivement moine de Saint-Gall et abbé de Reichnau. C'était l'un des personnages les plus intéressants et les plus aimables de son époque : aussi humble que savant, sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, professeur éloquent, infatigable dans ses études, il avait acquis des connaissances fort étendues en mathématiques, en astronomie, en musique, en géométrie, aussi bien qu'en histoire.

Cette science profonde et variée le faisait rechercher, malgré ses cruelles infirmités, par de nombreux élèves de tous pays ; en même temps que l'extrême suavité de son caractère charmait tout ceux qui vivaient dans son intimité.

Tous ces auteurs, quels que soient, du reste, leur science et leur talent, nous ont laissé les matériaux de l'histoire, plutôt que l'histoire elle-même. Leurs chroniques sont souvent écrites, il faut l'avouer, sans ordre et sans suite ; on y trouve peu de style, sou-

vent point de critique. Mais le seul fait de conserver par l'écriture le souvenir des événements, en ces temps d'ignorance populaire, n'était-il pas déjà un service inappréciable rendu à la civilisation ?

« Sans les moines, a dit un protestant anglais, nous n'en saurions pas plus que des enfants sur notre histoire nationale » (1). Mais ce n'est pas là leur seul mérite. Quiconque veut bien consentir à faire abstraction de la forme ne manquera pas de constater, chez les chroniqueurs monastiques, un progrès très notable sur les historiens de l'antiquité.

Assurément, ils sont infiniment moins artistes qu'eux ; ils ont, en revanche, plus de simplicité, de naturel, de sincérité ; en eux, l'homme paraît davantage.

Mais ce qui fait leur supériorité incontestable, c'est leur moralité. L'historien antique, s'appelât-il Thucydide ou Tacite, est toujours plus ou moins adorateur du succès et de la force brutale, surtout quand elle est exercée par les siens et au profit de sa cité ; il ne s'élève point jusqu'à la contemplation d'un idéal universel

(1) Joan. MARSHAM, Προπύλαιον in *Monasticum Anglicanum*, tome I.

de justice qui lui serve à apprécier la valeur morale des actions humaines.

Le moine le plus obscur n'en est pas là. Il a des principes invariables, il a la conscience d'une loi éternelle, qui, venant de Dieu, plane au-dessus des différences sociales et nationales, établit la fraternité des hommes, et l'éclaire assez lui-même pour lui permettre de juger sainement des révolutions qui agitent le monde.

La seule ambition des moines, c'est de traduire fidèlement aux hommes les grandes leçons de la Providence en leur rappelant la ruine des superbes, l'exaltation des humbles et la redoutable certitude des jugements éternels. Laissez croître cette lumière supérieure venue de l'Evangile, et il en sortira ce droit des gens, si fort au-dessus de la politique de l'antiquité, ce droit qui a été pendant les derniers siècles la véritable sauvegarde de la civilisation, et qui se trouve aujourd'hui si gravement compromis par le retour, sous le nom de progrès, aux incertitudes morales du paganisme.

Au XI[e] siècle, des chercheurs infatigables, comme Guillaume de Malmesbury, Guibert

de Nogent, Otton de Frisingue, l'abbé Suger, Odon de Deuil, continuent à enrichir de leurs découvertes le trésor des chroniques monastiques ; mais personne n'a encore retrouvé le secret de mettre en œuvre tant de précieux matériaux, et il faut arriver au XIIIe siècle pour reconnaître de nouveau la préoccupation des causes et des lois, qui caractérise le véritable historien.

V

Le premier qui ait eu, à cette époque, l'idée de confronter entre eux les monuments antérieurs, afin d'en tirer la lumière, est le dominicain Vincent de Beauvais, lecteur et confesseur de saint Louis, qui l'aida de sa protection et même de sa bourse, pendant la composition de son ouvrage. Ce religieux consacra à l'histoire le tiers de la vaste encyclopédie qu'il avait intitulée : *Speculum universale*. Voici l'analyse de cette partie, par le P. Touron, le biographe des hommes illustres de l'ordre de Saint Dominique :

« L'ouvrage entier contient, selon l'ordre du temps, l'histoire abrégée de tout ce qui

s'est passé de mémorable depuis la création du monde jusqu'au pontificat d'Innocent IV. Vincent y décrit d'abord les commencements de l'Eglise, du temps d'Abel, et ses progrès ensuite sous les patriarches, les prophètes, les juges, les rois et les conducteurs du peuple de Dieu, jusqu'à la naissance de Jésus-Christ. Il suit le texte sacré et le récit des anciens Pères pour faire l'histoire des Apôtres et des premiers disciples du Sauveur. Les belles actions et les paroles célèbres de l'antiquité païenne trouvent leur place dans son traité historique. Il n'a point oublié de marquer les commencements des empires, des royaumes, des autres grands Etats, leur gloire, leur décadence, leur ruine, la succession des souverains et ce qui les a rendus illustres, soit dans la paix, soit dans la guerre. Mais, en historien chrétien, Vincent de Beauvais s'étend davantage sur ce qui appartient plus particulièrement et plus directement à l'état de l'Eglise.

« Sous les empereurs, depuis Auguste jusqu'à Frédéric II, sa grande attention est de nous faire admirer la sagesse de la Providence et la vertu de la grâce de Jésus-Christ dans les victoires que l'Eglise, de siècle en siècle, a

remportées sur tous ses ennemis. C'est à ce sujet que notre écrivain rapporte les actes qui parlent des combats, des souffrances et des victoires des martyrs, et qu'il met sous les yeux du lecteur ce qu'il a trouvé de plus remarquable dans les ouvrages des docteurs. Tout ce grand corps d'histoire est terminé par les réflexions de l'auteur sur le mélange présent des bons et des méchants, sur l'état des âmes séparées de leurs corps, sur le siècle à venir, sur le temps et les actions de l'Antechrist. Il y est enfin parlé du dernier jugement, de la résurrection des morts, de la gloire des saints et du supplice des réprouvés » (1).

A l'époque de Vincent de Beauvais, la critique laisse encore à désirer; l'auteur du *Speculum historiale* compile lui-même les matériaux sans établir toujours entre les bons et les mauvais une distinction suffisante. Mais il a le mérite d'indiquer avec soin les sources; il se préoccupe d'éclairer la chronologie, en s'aidant de la Bible, pour les temps anciens. Il emprunte, en outre, au livre sacré cette

(1) P. Touron. *Histoire des Hommes illustres de l'ordre de saint-Dominique*, tome I.

incomparable philosophie de l'histoire qui fait tout partir de la création pour aboutir au jugement dernier; enfin et surtout, il s'efforce de ne laisser perdre aucun document, aucun élément qui puisse servir aux historiens de l'avenir.

Vincent de Beauvais avait entrepris une histoire universelle; c'est dire qu'il n'avait pu consacrer de longs récits aux événements contemporains, et cependant il vivait à une époque féconde en grandes œuvres: c'était le temps des Croisades.

Dès le XII[e] siècle, ces saintes expéditions avaient trouvé des narrateurs. Guillaume, archevêque de Tyr, né en Palestine, parent du roi de Jérusalem et mêlé personnellement aux vicissitudes de ce pays, avait pu donner un récit autorisé des événements de la guerre sainte jusqu'à l'an 1183. Le cardinal Jacques de Vitry, dans son *Histoire de Jérusalem*, avait trouvé des accents indignés pour flétrir les fautes de la quatrième croisade et la corruption de ses contemporains; mais aucun de ces écrivains ne s'est véritablement élevé à la hauteur du sujet.

Les Croisades n'ont eu que deux historiens

dignes de ce nom, au moins parmi les contemporains, Villehardouin et Joinville.

Avec ces deux auteurs, l'histoire commence à se séculariser et aussi à se franciser; mais en sortant du cloître elle ne cesse point d'être la fille de l'Eglise; elle reste simple et vraie, instructive et moralisatrice, parce qu'elle reste chrétienne. La langue française, sortie complètement de ses langes, *forte comme un adulte* dont la croissance a été lente et régulière, conquiert l'histoire comme elle a conquis la philosophie et l'éloquence; son introduction dans ce domaine est une entrée triomphale.

Enrôlé avec l'élite de la chevalerie française dans la croisade qui devait aboutir à la fondation de l'empire gréco-latin, Geoffroy de Villehardouin prit une part active à tous les hauts faits de cette expédition, et il les a retracés dans un récit très sincère intitulé : *de la Conqueste de Constantinoble*, qui embrasse les années 1198 à 1207.

Cette première chronique française a encore quelque chose de l'allure des grandes chansons de geste, qui étaient auparavant l'unique histoire nationale pour la masse du peuple. Malgré ce caractère épique, l'authenticité des

récits du chroniqueur est au-dessus de toute contestation; elle est tellement évidente qu'on a pu dire de Villehardouin qu'il avait fondé la probité historique.

Cette qualité se retrouve, à un degré éminent, dans la *Vie de saint Louis*, par le sire de Joinville. Plus chevalier qu'historien, aimant Dieu, son roi, sa patrie, son château, ses frères d'armes, le sénéchal de Champagne offre en lui-même un vivant portrait du guerrier d'alors. En le lisant, on croit vivre dans ces temps de bravoure simple et de foi naïve, au milieu de cette chevalerie qui a dépouillé sa rudesse primitive, et dont les mœurs, toujours énergiques, sont devenues plus aimables. Une sorte de sympathie indéfinissable s'attache aux récits de Joinville, comme à sa personne aventureuse. Sans lui, on admirerait autant peut-être, mais on connaîtrait, on aimerait moins son auguste ami, son saint maître, tant il nous a profondément initiés aux secrets intimes de sa vie, identifiés à ses royales pensées.

Une couleur locale et contemporaine, une piquante naïveté, une teinte pittoresque, la crédulité superstitieuse du baron champenois,

ses aveux candides, les détails précis qu'il fournit sur les connaissances du temps; son vieux langage expressif, sorte de reflet du siècle, tout enfin, jusqu'à sa gaieté piquante au sein des périls, rendra constamment la lecture des mémoires du bon sénéchal une des plus attrayantes de notre histoire.

VI

Avec Villehardouin et Joinville commence la série de ces mémoires qui forment une des branches les plus originales et les plus curieuses de la littérature française. Avec eux aussi, l'histoire se centralise comme le pouvoir, comme la souveraineté; elle s'attache à la personne des princes, elle s'intéresse aux grands événements de la vie des peuples; en un mot, elle devient nationale.

Les chroniques de Jehan Froissart répondent bien à ce besoin des temps nouveaux; toutefois, elles ont plus de mérite comme œuvre littéraire que comme source d'informations. Froissart est un conteur incomparable; il possède au plus haut degré les qualités du genre :

curiosité sans confusion, imagination facile et heureuse, arrangement naturel et sans effort; mais, bien qu'il se qualifie naïvement d'historien, il ne sait guère remonter aux causes, et la morale des événements lui échappe.

Il n'en est pas de même de Philippe de Commines, le biographe de Louis XI. C'est un politique qui juge les choses et les hommes, non sans se tromper, mais après mûr examen et avec une entière bonne foi. Il reconnaît la main de Dieu dans les revers et la chute si rapide de la maison de Bourgogne. Ses réflexions sur cet événement, le plus considérable du quinzième siècle, sont graves et éloquentes. Il y a, d'ailleurs, tant de vérité dans une morale qui fait sortir des conseils de Dieu les grandes fortunes comme les grandes catastrophes d'ici-bas, qu'elle inspire des pages durables à un homme qui croyait ne jeter que des notes sur le papier. Un progrès de plus dans la langue, et on s'imaginerait lire Bossuet montrant le doigt de Dieu dans la chute des empires et la disparition des peuples (1).

(1) Cf. D. Nisard, *Histoire de la Littérature française*, t. I.

Au XVIe siècle, l'influence de la Renaissance italienne et celle de la Réforme privèrent, pour un temps, l'esprit français de cette justesse de vues et de cette probité de jugement qui sont, en quelque sorte, l'âme de l'histoire. Les *Mémoires* de Montluc et de Brantôme, ceux mêmes du cardinal de Retz et plus tard de Saint-Simon sont trop souvent de simples badinages ou d'injustes satires.

Pour retrouver l'historien dans sa noble simplicité, sa gravité et son impartialité, il faut passer sur tous les narrateurs de second ordre, et arriver jusqu'à Bossuet.

Politique comme Thucydide, moral comme Xénophon, éloquent comme Tite-Live, aussi profond et aussi grand peintre que Tacite, l'évêque de Meaux a, de plus, une parole grave et un ton sublime dont on ne trouve ailleurs aucun exemple. Le *Discours sur l'histoire universelle* est un hymne au Dieu « qui, du haut du ciel, tient les rênes de tous les royaumes ». — « Bossuet est plus qu'un historien, c'est un Père de l'Eglise, c'est un prêtre inspiré, qui a souvent le rayon de feu sur le front, comme le législateur des Hébreux. Quelle revue il fait de la terre ! il est en mille lieux à

la fois ! Patriarche sous le palmier de Tophel, ministre à la cour de Babylone, prêtre à Memphis, législateur à Sparte, citoyen à Athènes et à Rome, il change de temps et de place à son gré, il passe avec la rapidité et la majesté des siècles. La verge de la loi à la main, avec une autorité incroyable, il chasse pêle-mêle devant lui et Juifs et Gentils au tombeau ; il vient enfin lui-même à la suite du convoi de tant de générations, et, marchant appuyé sur Isaïe et sur Jérémie, il élève ses lamentations prophétiques à travers la poudre et les débris du genre humain. (1) »

On a tout dit sur cette pénétration avec laquelle Bossuet, recherchant les effets dans leurs causes les plus éloignées, arrive à des conclusions que les découvertes récentes de la science n'ont fait que confirmer. Tels chapitres sont des modèles : ceux, par exemple, qui sont consacrés à l'histoire de Rome, à l'étude du caractère du peuple, de l'organisation de la milice, de la politique, du Sénat. La philosophie de l'histoire se trouve ainsi mise à la portée des modernes, et désormais, les plus illustres re-

(1) CHATEAUBRIAND : *Génie du christianisme*, tome II, page 17. Edition Didot.

présentants de cette science, Montesquieu en tête, ne feront guère qu'emprunter à Bossuet sa méthode et ses enseignements.

A côté de ces pages immortelles, combien nous paraît faible, dépourvu de gravité et même de sérieux, cet *Essai sur les mœurs des nations*, que Voltaire prétendait, dit-on, opposer au *Discours sur l'histoire universelle!*

Le XVIIIe siècle fut, en histoire comme en tout le reste, une époque de décadence et d'abaissement, voilés sous les titres pompeux de libre examen et d'émancipation intellectuelle. En perdant le sens du divin, les nations perdirent le secret des destinées humaines, et l'histoire cessa d'être un enseignement, pour devenir une suite de récits plus ou moins tragiques ou grotesques.

Un écrivain, toutefois, résista à ce courant d'impiété. C'est celui qui est resté, pour la postérité, la personnification de l'intégrité littéraire, de l'honnêteté et de la sagesse, en un mot, le vertueux Rollin. Sa narration, pleine, simple et tranquille, respire le génie de l'antiquité; mais le Christianisme, attendrissant sa plume, l'a préservé de l'odieuse indifférence des anciens pour les souffrances humai-

nes, et lui a donné quelque chose qui remue les entrailles. Ses écrits révèlent « cet homme de bien dont le cœur est une fête continuelle », selon l'expression des saints Livres, et il n'y a guère d'ouvrages qui reposent plus doucement l'âme.

Rollin a répandu sur les crimes des hommes le calme d'une conscience sans reproche, et l'onctueuse charité d'un apôtre : on l'a surnommé le Fénelon de l'histoire.

Tous les auteurs que nous venons de citer ont écrit en français, et la plupart ont retracé des événements empruntés aux annales françaises. Toutefois, l'influence de l'esprit chrétien sur les progrès de l'histoire, considérée comme genre littéraire, ne s'est point bornée à notre pays. Les nations voisines pourraient citer, comme nous, des écrivains illustres, qui ont dû aux leçons de l'Evangile le développement complet de leur talent et la supériorité de leurs œuvres. Qu'il nous suffise de rappeler, pour l'Italie, Villani, le contemporain et le rival de Froissart; le cardinal Bentivoglio, l'imitateur de Tite-Live; Davila et Guichardin, plus simples sans être moins judicieux; Vico, l'historien philosophe; pour

l'Espagne, le jésuite Mariana, dont les éloquents récits dénotent un remarquable talent d'exposition; enfin, pour l'Angleterre, le docteur Lingard, dont la savante histoire fait bonne justice des calomnies de Hume et de Gibbon contre le catholicisme.

VII

Tous ces écrivains aiment l'Eglise; ils ont, plus d'une fois, retracé avec complaisance ses bienfaits et ses gloires, et toutefois, si l'on excepte Bossuet et Vico, ils ne sont que les historiens d'une nation ou d'un siècle. Ce sont souvent les qualités du narrateur, plus encore que l'intérêt des événements, qui méritent à leurs ouvrages la faveur dont ils jouissent; en un mot, ces œuvres, racontant des actions éphémères, remettant sous nos yeux des institutions disparues, ou du moins périssables, participent, en quelque sorte, à la fragilité de tout ce qui est humain.

Il n'en est pas ainsi de l'histoire de l'Eglise. De même que la société surnaturelle des âmes, fondée par Jésus-Christ, domine, en les dirigeant, toutes les sociétés d'ici-bas, le tableau

de sa vie, depuis dix-neuf siècles, surpasse en intérêt et en grandeur le récit des agitations stériles des individus et des peuples.

Montrer, depuis les temps apostoliques, les triomphes de cette Eglise toujours persécutée et toujours victorieuse, toujours méprisée et toujours reine, toujours comptée pour rien et toujours maîtresse; signaler les grandes œuvres de charité, d'instruction, d'apaisement, de civilisation entreprises et réalisées par cette mère admirable de la science et de la sainteté; compter les grands hommes qu'elle a suscités; saluer les martyrs qui sont morts pour elle, quelle tâche glorieuse et vraiment digne de tenter un noble esprit!

Nous avons vu d'humbles moines aborder cette tâche avec courage et la poursuivre jusqu'à la fin du moyen âge. Il nous faut maintenant revenir au XVIe siècle, et passer en revue les importants travaux d'histoire ecclésiastique qui virent le jour à cette époque de luttes doctrinales.

Les chroniqueurs monastiques avaient admis, parfois sans contrôle suffisant, des faits qu'une critique plus sévère eût rejetés ou accueillis avec réserve. La Renaissance, en

exhumant beaucoup d'auteurs anciens et de documents perdus ou ignorés, fit naître dans les esprits des exigences nouvelles en fait d'exactitude historique. Le mouvement partit de l'Allemagne. Malheureusement, on s'aperçut bientôt que le besoin de justifier la Réforme avait plus de part dans ces réclamations qu'un amour désintéressé du vrai.

Luther avait prétendu, pour motiver son schisme, que l'Eglise romaine n'était qu'une institution corrompue, en contradiction, dès lors, avec l'antiquité ecclésiastique. Mais ce paradoxe historique était démenti par les annales mêmes de l'Eglise. Les novateurs devaient donc refaire ces annales, les reprendre en sous-œuvre, et, à la faveur de l'obscurité des monuments primitifs, les accommoder au système de la Réforme.

Telle fut la pensée qui inspira, à l'époque du concile de Trente, les centuriateurs de Magdebourg. S'il leur fut facile, avec une critique aiguillonnée par la haine de parti, d'attaquer un certain nombre d'histoires et de pièces apocryphes, ils ne furent pas également prudents pour éviter de tomber eux-mêmes en des erreurs que ne pouvait excuser la bonne

foi. La hardiesse de leur tentative éveilla les catholiques, et les appela sur le terrain de l'histoire religieuse.

Baronius se leva le premier. Il était né à Sora, dans le royaume de Naples, en 1538. Successivement prêtre de l'Oratoire de Rome, général de son ordre et cardinal, il mourut en 1607. Son titre littéraire le meilleur et le plus célèbre est celui d'auteur des *Annales ecclésiastiques*, qu'il composa à la prière de saint Philippe de Néri, son supérieur général.

Ce grand ouvrage, commencé à Rome en 1588, renferme, en douze volumes in-folio, l'histoire de l'Eglise jusqu'en 1198. Il atteste une érudition profonde, et réunit d'ailleurs tous les autres genres de mérite compatibles avec le plan et la proportion d'une œuvre aussi étendue. C'est moins une histoire proprement dite, qu'une compilation méthodique et raisonnée ; mais, telle qu'elle est, et malgré quelques erreurs, corrigées par les continuateurs de Baronius, cette publication est restée l'ouvrage le plus étendu et le plus riche que nous ayons sur l'histoire ecclésiastique ; elle est encore aujourd'hui d'une utilité incontestable.

La voie était ouverte, Baronius y fut suivi

par deux Français, dont les travaux sont dignes de prendre place à côté de ceux de l'éminent oratorien.

Le Nain de Tillemont, prêtre, l'un des solitaires de Port-Royal, mort en 1698, a laissé des *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles.* Fruit d'un travail immense et de savantes recherches, ce grand ouvrage est resté une mine précieuse pour tous les historiens qui ont traité des origines du Christianisme.

Le père Noël Alexandre, né à Rouen en 1639, et mort à Paris en 1724, se distingua, chez les dominicains, par une merveilleuse érudition et des travaux qui eurent constamment pour objet la théologie et l'histoire de l'Eglise. Son principal ouvrage est une *Histoire ecclésiastique* écrite en latin, en huit volumes in-folio, qui embrasse les deux Testaments, et finit avec le XVIIe siècle.

A la même époque, les jésuites de Belgique, sous la direction de Bollandus, commençaient cette fameuse collection des *Acta sanctorum*, qui est restée l'un des meilleurs titres de la compagnie de Jésus à la reconnaissance et à l'admiration du monde lettré.

Toutefois, la palme de l'érudition dans les temps modernes, appartient, on le sait, aux bénédictins de la congrégation de Saint-Maur. Pendant que Luc d'Achéry publiait, en treize volumes, sous le titre de *Spicilegium*, un recueil immense de documents destinés à faire revivre le moyen âge, de Sainte-Marthe commençait l'impression de la *Gallia christiana*, que ses confrères devaient porter jusqu'à onze volumes; Edmond Martène et Ursin Durand, son fidèle collaborateur, donnaient, outre leur coopération à l'ouvrage précédent, le *Thesaurus novus anecdotorum*, ainsi que la collection des anciens historiens et des monuments historiques, dogmatiques et moraux. Bouquet livrait au public ce précieux *Recueil des historiens de France*, qui a servi d'arsenal à la plupart de nos annalistes contemporains. Enfin, les histoires particulières de la Bretagne et du Languedoc, véritables prodiges de patience et de sagacité, sortaient de la plume de Lobineau et de Vaissette.

En présence de ces monuments, immenses et magnifiques, d'un travail obscur poursuivi pendant des siècles, comme en présence des

cathédrales du moyen âge, on est saisi d'une émotion respectueuse et sympathique. Quelle race d'hommes que ces moines, invincibles à la fatigue, indifférents à la gloire humaine, mais avides de toutes les lumières, de tous les progrès, de toutes les vertus !

Ce qui distingue ces intrépides travailleurs de la foule des ouvriers mercenaires, c'est le désintéressement de leurs travaux et l'humilité de leur vie. Colbert voulait envoyer, de la part du roi, une pension de vingt mille livres à Mabillon, l'illustre auteur des *Annales générales de l'ordre de Saint-Benoît*. Le religieux refusa simplement et dignement : « Je suis pauvre, dit-il, et né de parents pauvres. Que dirait-on si je cherchais dans le cloître ce que je n'aurais pas osé espérer dans le monde ? »

Le chancellier Le Tellier disait, en présentant à Louis XIV le célèbre bénédictin : « Sire, je vous présente l'homme le plus savant de votre royaume. » — Ajoutez : « Et le plus humble », reprit Bossuet, présent à l'entretien.

VIII

Désormais, les matériaux étaient amassés, et la tâche des vulgarisateurs était facile. Fleury entreprit, le premier, de mettre à la portée de tous les lecteurs les trésors d'érudition renfermés dans des ouvrages spéciaux.

Il n'est pas et ne pouvait pas être original dans son *Histoire de l'Eglise*, trop prolixe pour un ouvrage élémentaire; mais on l'a surnommé « le judicieux ». Le genre adopté par Fleury est éminemment celui de l'histoire : un récit simple, clair, abondant; une narration naturelle, qui coule de source, sans effort et sans contrainte; un ton habituel de modération dans les jugements et les controverses, telles sont les qualités qui firent le succès de cet ouvrage, dont le charme, même pour les lecteurs contemporains, n'est pas épuisé.

Malheureusement, l'auteur, placé par ses fonctions au milieu de la famille royale, subit l'influence des idées alors admises sur les relations du Saint-Siège et des puissances

temporelles, et il eut le tort de favoriser, par des exposés historiques spécieux mais incomplets, la diffusion du gallicanisme.

Cette erreur a été combattue de nos jours par d'autres écrivains, qui, avec des mérites divers, sont venus ajouter chacun leur rayon de lumière à l'auréole glorieuse de l'Eglise. Qu'il nous suffise de citer Rohrbacher, le collectionneur infatigable de textes et de documents; Darras, le narrateur parfois trop crédule, mais toujours abondant et disert; dom Guéranger, l'historien et le réformateur de la liturgie; le cardinal Hergenrœther, chargé tout récemment par Léon XIII de composer une nouvelle histoire ecclésiastique sur les pièces originales des archives du Vatican.

A côté de ces illustres défenseurs de la vérité historique, combien de travailleurs plus obscurs, mais non moins zélés, consacrent, chaque jour, des trésors de savoir, de patience et de talent à élucider quelque fait encore mal connu de la vie de l'Eglise!

Ces écrivains, ecclésiastiques pour la plupart, écrivent sans prétention. Ils ne possèdent point tous la vaste érudition que nous avons admirée chez les grands bénédictins du

XVIIe siècle, et il ne saurait en être autrement. Privés des ressources inappréciables que fournissaient les bibliothèques conventuelles, réduits à travailler seuls, sans encouragements, presque sans livres; relégués souvent au fond d'une campagne isolée, loin des grands dépôts de manuscrits et d'archives, ils dépensent parfois une somme incalculable de travail en investigations infructueuses, en efforts stériles, avant de rencontrer la preuve convaincante, le fait décisif si longtemps poursuivi par leur ardente curiosité. Combien de telles vies sont méritoires devant Dieu et admirables aux yeux des hommes!

Avant de clore ce chapitre, nous ne résistons pas au plaisir de présenter au lecteur les travaux d'un de ces écrivains de presbytère, défenseurs obscurs, mais courageux, d'une sainte cause.

La Révolution française, en jetant au vent les manuscrits des bibliothèques et des châteaux, avait dispersé les sources de l'histoire, et le premier Empire avait précipité les événements avec une si effrayante rapidité, que personne n'avait songé à en fixer le récit. La Restauration ramenait le calme après la tem-

pête ; elle promettait d'encourager les travaux de l'esprit ; aussi toutes les voix de la poésie et de l'éloquence, si longtemps captives, saluèrent-elles à l'envi l'aurore du nouveau règne.

L'histoire ne pouvait rester muette ; il y avait de si grandes choses à raconter, tant de héros à glorifier, tant de scélérats à flétrir ! Du reste, les écrivains étaient prêts, et si l'ardeur pour les découvertes archéologiques, la pénétration, la sagacité, la richesse de l'imagination, la magie du style sont les seules qualités de l'historien, jamais aucune époque n'avait rien produit de comparable à la pléiade des Thierry, des Guizot, des Thiers et des Michelet.

Malheureusement, ces jeunes hommes, appelés à diriger l'opinion de leurs contemporains, manquaient des connaissances théologiques indispensables pour comprendre le rôle social du catholicisme. Héritiers de la tradition parlementaire et gallicane, envenimée encore par la Révolution, ils méconnaissaient la mission surnaturelle de l'Eglise, dénaturaient sa bienfaisante influence, contestaient ses plus importants services, la traitaient, en un mot, en puissance ennemie.

Emu de voir un pareil enseignement descendre des plus hautes chaires de France, et se répandre, à travers les manuels, jusqu'aux bancs des écoles primaires, un pauvre curé de campagne conçut le hardi projet de se mesurer, sur le terrain de l'histoire, avec ces docteurs enivrés des applaudissements de toute la jeunesse studieuse.

Il s'appelait l'abbé Gorini. Privé de tous les secours nécessaires à l'étude, éloigné de tout centre littéraire, sans bibliothèque, presque sans relations, il puisa dans sa foi et son amour pour l'Eglise, le courage de surmonter toutes ces difficultés. Trop pauvre pour acheter même un pupitre, il s'en fabriqua un de ses propres mains. Obligé de recueillir chez lui les membres indigents de sa famille, il trouva le moyen de conserver le recueillement de la pensée au milieu des récréations bruyantes de ses neveux. Les libraires des villes voisines lui permirent de feuilleter chez eux, sans les acheter, les ouvrages nouveaux. Les conservateurs des bibliothèques et des archives publiques, touchés de tant d'ardeur et de persévérance, lui livrèrent quelques-uns des trésors historiques confiés à leur

garde, et on le vit revenir chez lui, parfois de fort loin, chargé d'énormes in-folio.

Une fois en possession de ces richesses, il vérifia minutieusement, sur les textes originaux, les assertions de l'histoire officielle, reçues partout comme des oracles, et il les trouva, sur divers points, inexactes ou incomplètes.

Relever soigneusement ces erreurs; publier, dans toute leur étendue, les pièces tronquées ou mal interprétées, c'était venger l'honneur de l'Eglise. L'abbé Gorini ne manqua pas à ce devoir, et, après plusieurs années de veilles laborieuses, il livra aux vrais amis de la vérité cette *Défense de l'Eglise* dont Augustin Thierry reconnut, le premier, l'incontestable mérite.

L'Eglise a toujours appelé de ses vœux la lumière sur son passé, persuadée que la meilleure apologie de sa conduite à travers les siècles, c'est un exposé sincère et impartial de ses actes et de son enseignement.

Pendant tout le moyen âge, alors que les seigneurs laïques étaient plus préoccupés d'expéditions guerrières et de récits aventureux que d'érudition historique, l'Eglise a conservé,

presque seule, au fond de ses monastères, les chartes et les diplômes qui contenaient les éléments de l'histoire moderne. Aujourd'hui que l'exactitude, en ce qui touche au passé, est devenue un besoin et même une passion ; que les écrivains sentent l'obligation de recourir aux sources, de consulter les textes authentiques, même pour des faits de minime importance, l'Eglise, quoique dépouillée par la Révolution de ses plus riches collections, n'hésite pas à leur livrer ses derniers trésors.

Ce sera une des gloires du pontificat de Léon XIII d'avoir ouvert les archives du Vatican aux travailleurs du monde entier. Les documents contenus dans cet immense dépôt, une fois connus du public, éclaireront d'un nouveau jour la vie des nations chrétiennes, et prouveront à leur tour que l'Eglise, la société civilisatrice par excellence, fut toujours pour elles, depuis sa fondation, une institutrice et une mère.



CHAPITRE CINQUIÈME

L'ENSEIGNEMENT

« L'antiquité païenne avait aimé la science, mais elle ne la prodigua jamais ; elle craignit de l'exposer aux profanations des hommes. Les écoles des philosophes étaient fermées au vulgaire, les rhéteurs et les grammairiens vendaient leurs leçons. C'est l'honneur de l'enseignement chrétien d'avoir aimé les hommes plus que la science, d'avoir ouvert à deux battants les portes de l'école.... L'Eglise a fondé l'instruction primaire ; elle l'a voulue universelle et gratuite, en ordonnant que le prêtre de chaque paroisse apprît à lire aux petits enfants, sans distinction de naissance, sans autre récompense que les promesses de l'éternité. » (OZANAM.)

LES chefs-d'œuvre de la poésie et de l'histoire ne s'adressent qu'à des intelligences cultivées. Or, l'Eglise avait reçu la mission « d'éclairer tout homme venant en ce monde » (1), et elle ne pouvait

(1) S. Jean, c. 1.

s'en acquitter dignement qu'en faisant pénétrer jusqu'aux entendements les plus humbles, avec les enseignements de l'Evangile, l'écho des voix puissantes ou mélodieuses de ses poètes et de ses docteurs.

Lorsque les Apôtres se dispersèrent pour aller porter l'Evangile aux nations, le monde civilisé était idolâtre, et l'instruction de la jeunesse était partout confiée à des païens.

Au IVe siècle de l'ère chrétienne, la rhétorique et la philosophie polythéistes brillaient encore, à la surface, d'un vif éclat dans les écoles du midi de la Gaule, fréquentées surtout par la jeunesse aristocratique. Mais en dehors de ces écoles, et au-dessous d'elles, s'accomplissait dans les esprits une évolution qui devait renouveler en peu de temps la face du monde. Non seulement la foule innombrable des faibles et des opprimés, des femmes et des esclaves, privés par la sagesse antique de la vie de l'esprit, mais encore la philosophie et les lettres, tournaient les yeux avec espoir vers la lumière libératrice de l'Evangile.

Pendant que les derniers rhéteurs latins s'occupaient d'abrégés et de commentaires grammaticaux, saint Augustin, saint Jérôme,

saint Paulin de Nôle, scrutaient les profondeurs d'un monde nouveau, celui de la conscience, en faisaient surgir les véritables lois de la moralité, et les présentaient, dans un magnifique langage, à cette foule gémissante que le droit païen tenait asservie.

Bientôt les invasions des barbares vinrent consommer la déroute de l'Empire, et ensevelir les écoles romaines sous les mêmes ruines que les institutions politiques. En présence de la force brutale, une seule puissance resta debout, l'Eglise catholique, tenant toujours d'une main ferme le flambeau de la science, ramassé au milieu des débris.

I

Pendant que les hordes des Huns, des Goths, et des Bourguignons, s'ébranlaient du fond de leurs repaires pour se jeter sur une proie avidement convoitée, un grand serviteur de Dieu, saint Martin, entreprenait d'arracher les Gaules à la barbarie pour les donner au Christ. Dès l'an 360, il avait fondé à Ligugé un monastère célèbre. Plus tard, il établit

d'autres foyers de lumière à Milan, à Trèves, à Tulle, à Autun. Marmoutiers, où il résidait, devint la plus célèbre des abbayes, une pépinière de saints, de savants, de fondateurs de peuples.

De Marmoutiers sortit la première école publique de France. Elle fut instituée à Tours, au huitième siècle, dans la collégiale de Saint-Martin, et des historiens graves font remonter jusqu'à cette fondation l'origine de l'Université de Paris. C'est ainsi que nous devons à saint Martin la première forme de l'enseignement public. Il était gratuit, sans impôts, et ne coûtait rien à personne, excepté aux maîtres.

Mais avant de se constituer ainsi en institution régulière, l'enseignement monastique avait adouci peu à peu les mœurs des conquérants barbares, et introduit un essai de civilisation jusque dans l'entourage farouche des Mérovingiens.

A côté des monastères bâtis par saint Martin, on vit s'élever, dès l'époque des invasions, ceux de saint Faustin, à Nîmes; de saint Victor, à Marseille; de Lérins, aux îles d'Hyères; de Condat, en Franche-Comté;

de Grigny, au diocèse de Vienne, et tant d'autres, qui, comme des phares bienfaisants, dissipèrent autour d'eux la nuit de l'ignorance.

Les différentes règles qui régissaient la vie intérieure de ces institutions, et notamment celle de saint Benoît, qui fut bientôt adoptée dans les diverses contrées de l'Europe, prescrivaient impérieusement aux moines la lecture, ainsi que la conservation et la transcription des manuscrits. C'est dans ces asiles, nous l'avons vu (1), que fut recueilli tout ce qui nous reste actuellement, ou à peu près, de la littérature sacrée et des ouvrages des anciens païens. C'est là que, du IVe au XVIe siècle, furent élaborées et débattues les questions fondamentales dont la solution constitue la vie des nations modernes.

Des écoles furent instituées, dès le principe, au sein des monastères. L'abbé, ou quelque religieux délégué par lui, devait y présider et instruire les jeunes gens dans toutes les sciences divines et humaines.

Le grand nombre de personnages ecclésias-

(1) Voir plus haut, CHAPITRE PREMIER : *La Littérature chrétienne.*

tiques et religieux élevés dans les établissements monastiques a porté certains auteurs à écrire qu'on n'instruisait, dans ces maisons, que des jeunes gens destinés à la vie du cloître. Rien n'est plus contraire aux documents laissés par les anciens chroniqueurs relativement aux écoles conventuelles.

Un passage d'Eckard de Saint-Gall, expliqué et commenté par dom Pitra (1), établit qu'il y avait dans les monastères deux sortes d'écoles : les unes intérieures, pour les enfants destinés à la vie religieuse et désignés sous le nom d'*oblati ;* les autres extérieures, pour ceux qui devaient un jour rentrer dans le monde, et où l'on recevait, avec les fils de la noblesse guerrière, les clercs envoyés par les évêques ; ces derniers étaient les écoliers proprement dits, *nutriti.*

Sans doute, les premières furent les plus anciennes. Il est probable même que, dans la pensée de leurs fondateurs, les écoles abbatiales devaient être établies seulement en faveur des futurs religieux ; mais bientôt la nécessité les rendit publiques, et force fut de

(1) *Vie de saint Léger.*

les ouvrir à tous ceux qui réclamaient le bienfait de l'instruction. La seule précaution que l'on put prendre fut de séparer les écoliers, de telle façon que la discipline monastique ne souffrît pas de la réunion des élèves séculiers.

La présence de ce double élément dans la population scolaire des couvents exigeait naturellement deux genres distincts d'éducation ; aussi donnait-on, dans chaque maison, l'enseignement purement littéraire, auquel on admettait les enfants du dehors, qu'ils fussent de basse ou de noble extraction, et l'enseignement supérieur, réservé d'ordinaire aux enfants des familles nobles.

Les moines s'appliquaient à graver de bonne heure dans la mémoire et dans le cœur des enfants les principes de la foi catholique. Leurs leçons embrassaient l'oraison dominicale, les psaumes, les notes musicales, le chant, le comput ecclésiastique et les éléments de la grammaire. Plus tard, lorsque l'intelligence de l'élève était assez exercée pour saisir les éléments des sciences abstraites, on l'appliquait à l'étude des sept arts libéraux.

Dans les écoles intérieures, réservées aux moines, on joignait à ces travaux littéraires et

scientifiques l'étude de la théologie, qui se composait de la connaissance des deux Testaments, des Pères et des Conciles.

Le texte le plus ordinaire des leçons était une sorte d'encyclopédie latine, composée au cinquième siècle par un auteur africain, Martianus Capella. Cet ouvrage, divisé en neuf livres, présentait un résumé de chacune des sciences enseignées sous le nom d'arts libéraux. La plupart des développements étaient empruntés à des auteurs anciens, comme Pline, Solin, Aristide, Quintilien.

On se servait aussi des traités de Cassiodore sur les sept arts, des traductions et des commentaires de Boëce. De plus, les élèves de certains monastères avaient entre les mains des versions latines de la *Logique* d'Aristote, de l'*Arithmétique* de Nicomaque, des *Eléments* d'Euclide, de la *Mécanique* d'Archimède et des ouvrages astronomiques de Ptolémée. Enfin, dans un grand nombre de maisons, on lisait Virgile, Cicéron, Horace, parfois même quelques auteurs grecs (1).

Tels étaient les programmes de ces vieilles

(1) Cf. MABILLON, *Traité des Etudes monastiques.*

écoles, tels étaient les manuels qui servaient à l'enseignement. On voit que, dès cette époque reculée, l'Eglise s'acquittait assez bien de son rôle d'institutrice de l'Europe.

II

Les monastères, malgré leur nombre et le dévouement des religieux, étaient loin de suffire à l'éducation des barbares qui embrassaient le Christianisme. Aussi, les écoles épiscopales s'élevèrent-elles bientôt à côté des écoles conventuelles.

« Ici, des enfants dont le sourire ingénu se changeait en gravité touchante entouraient un vieillard dont la gravité se changeait en angélique sourire. L'enfant était homme et l'homme était enfant. Dans la fleur, on voyait le fruit, et dans le fruit la fleur. Un petit codex à la main, chacun de ces petits enfants s'approchait à son tour du vieillard, faisait le signe de la croix et prononçait, après de charmantes hésitations, le nom des lettres que le vieillard lui désignait du doigt. Ce vieillard, cet instituteur primaire, qui ensei-

gnait aux petits enfants l'alphabet, c'était un évêque catholique » (1). C'était saint Césaire, archevêque d'Arles, donnant des leçons de lecture; saint Didier, évêque de Vienne, en Dauphiné, enseignant lui-même la grammaire; Fulbert, évêque de Chartres; Leidrade, archevêque de Lyon; saint Prétextat, de Rouen; saint Germain, de Paris, et tant d'autres qui joignirent le sceptre de la science à l'auréole de la sainteté (2).

Dans la suite, lorsque les sollicitudes de la charge épiscopale se multiplièrent; lorsque saint Chrodegang, au VIIIe siècle, eut réuni, sous une règle commune, avec le titre de chanoines, le collège des prêtres, l'évêque délégua un des membres de son chapitre pour diriger, en son nom, l'école épiscopale. Ce ministère s'exerça sous la dénomination variable de chancelier, d'écolâtre, de scholastique ou de modérateur. Le programme adopté dans les écoles des cathédrales était, d'ordinaire, le même que celui que l'on suivait dans les écoles conventuelles.

(1) Louis VEUILLOT, *Vie de Jésus-Christ.*

(2) Cf. THOMASSIN, *Discipline de l'Eglise*, part. IV; Léon MAÎTRE, *les Ecoles épiscopales*, etc.

III

D'après M. Guizot (1), sous la première race de nos rois, on comptait, en Neustrie seulement, plus de vingt écoles monastiques et épiscopales.

Ces établissements, quelque nombreux qu'ils fussent, étaient loin, toutefois, de suffire à tous les besoins. Les écoles épiscopales ne recevaient guère que les enfants des villes, et les écoles conventuelles étaient spécialement réservées aux futurs religieux et aux jeunes gens issus des familles opulentes. Or, l'Eglise s'est toujours occupée des humbles et des petits, avant même d'offrir son appui et ses lumières aux puissants d'ici-bas. Elle devait créer, et elle créa, en effet, dès les premiers siècles, des écoles rurales pour l'éducation des paysans.

Ces modestes établissements n'ont pas laissé de traces dans l'histoire; mais nous pouvons lire les actes des conciles qui décrétèrent leur fondation, et, d'autre part, nous savons que

(1) *Histoire de la civilisation en France*, t. II, 16e leçon.

l'enseignement élémentaire devait être assez répandu aux premiers siècles de l'Eglise, puisque les grandes écoles, dont l'accès n'était possible qu'à des intelligences déjà cultivées, réunissaient dès lors de nombreux étudiants.

Nous possédons encore un des plus anciens monuments qui témoignent de la sollicitude du clergé à l'égard des enfants des pauvres. Il s'agit du IIe concile de Vaison, tenu l'an 529. — « Il a paru bon, disent les Pères de ce concile, que, selon la coutume salutaire observée chez les Italiens, les prêtres qui occupent les paroisses reçoivent dans leurs maisons de jeunes lecteurs, et, les élevant comme de bons pères, leur apprennent à étudier les psaumes, à s'attacher aux livres saints, à connaître la loi de Dieu, afin de se préparer ainsi de dignes successeurs, et par là, de mériter les récompenses éternelles. »

Voilà de courtes paroles et qui promettent peu. Il n'y en eut jamais de plus fécondes. Ce canon du concile de Vaison, reproduit et commenté par le IIe concile de Tours, en 567, par ceux de Tolède, en 624, par celui de Liège et par le concile œcuménique de Constanti-

nople, en 688, devait fonder l'éducation populaire au moyen âge.

Les pouvoirs publics, il faut le dire, secondèrent généreusement l'Eglise dans cette œuvre éminemment civilisatrice. La conversion de Clovis donna un nouvel essor à l'ardeur pour l'étude, et Clovis lui-même, après avoir promené ses Francs sur tous les champs de bataille de l'Occident, sentit le besoin d'adoucir leurs mœurs en fondant une école dans son propre palais.

Cette école qui, plus tard, à la suite de Charlemagne, devait porter le flambeau des sciences divines et humaines dans toutes les contrées de l'Empire, prit naissance, comme les autres, au sein du clergé; elle eut pour origine une simple école de chant établie dans la chapelle royale.

Les Mérovingiens, ces hommes si violents, adoucissaient volontiers leur humeur farouche au bruit des instruments et des voix. Ils goûtaient spécialement la musique religieuse, et, afin d'avoir toujours à leur portée ce noble délassement, ils avaient réuni, au sein même de leurs demeures, de jeunes élèves, qui furent exercés avec soin par les maîtres les plus habiles.

La Chapelle du palais n'était donc encore, sous les premiers successeurs de Clovis, qu'une école de chant ecclésiastique. Mais peu à peu elle subit les transformations qu'on avait déjà remarquées dans la célèbre école romaine de Saint-Jean de Latran, et on finit par y enseigner toutes les sciences qui se rattachaient à l'éducation du clergé (1).

Dès lors, le titre de chef de la Chapelle ne fut plus conféré qu'aux hommes les plus distingués par leur mérite, et un grand nombre d'illustres évêques furent choisis parmi les clercs qui avaient reçu l'enseignement dans son enceinte.

Mais ce noviciat ecclésiastique n'était pas si sévère, qu'il écartât la jeunesse laïque, attirée au palais par l'espoir des dignités et l'apprentissage des grands emplois publics. Comme les écoles diocésaines, l'Ecole du palais préparait ses disciples, selon leur vocation, à tous les devoirs de la vie religieuse et de la vie séculière. Depuis sa fondation jusqu'à l'avènement de Charlemagne, elle nous

(1) Cf. dom PITRA, *Vie de saint Léger*; Léon MAITRE, *les Ecoles épiscopales* et *monastiques de l'Occident*, *etc.*; Cl. JOLY, *Traité des écoles épiscopales et ecclésiastiques.*

présente constamment deux catégories d'élèves rivalisant d'ardeur pour la science et de zèle pour la splendeur du culte divin.

Si nous voyons cet établissement subsister, grâce à la protection spéciale du pouvoir royal, pendant les années les plus troublées du VIIIe siècle, il n'en est pas de même des autres fondations ecclésiastiques.

Cette époque s'ouvre par des luttes terribles. Malgré les travaux de l'Eglise et de ses collaborateurs, le flambeau de la science pâlit; les derniers sanctuaires de l'étude sont violés; la civilisation semble reculer définitivement devant la barbarie.

Certes, la lutte a été belle. L'Eglise a résisté jusqu'au bout; elle a prêché et enseigné jusqu'à l'heure du martyre. Assaillie au midi par les Sarrasins et au nord par les Saxons, elle a vu brûler ses temples et piller ses monastères ; ses plus saints évêques ont été exilés et remplacés par des prêtres indignes ; ses domaines ont été traités en pays conquis par le rude vainqueur de Poitiers ; ses grands couvents, accoutumés au murmure studieux des écoliers qui se pressaient autrefois sous leurs cloîtres, n'entendent plus que les hennis-

sements des chevaux, les aboiements des meutes et les sifflets des dresseurs de faucons. C'est l'heure où le dernier représentant de la littérature mérovingienne, Frédégaire, fait entendre cette plainte mélancolique : « Le monde se fait vieux, la pointe de la sagacité s'émousse ; aucun homme de ce temps ne peut ressembler aux orateurs des âges précédents, aucun n'oserait y prétendre. »

Ces ténèbres, nous le savons, recouvrent l'étincelle qui bientôt se ranimera sous la main de Charlemagne ; mais les nuages étaient alors si sombres, que les auteurs du temps sont excusables d'avoir désespéré de la lumière, et d'avoir pris la tempête pour la nuit (1).

IV

Pour apprécier sainement la restauration accomplie par Charlemagne, il importe de rechercher quels secours offraient à ce grand homme les asiles de la science disséminés encore dans les provinces de l'Occident.

(1) Cf. Guizot, *Histoire de la Civilisation en France;* Ozanam, *La Civilisation chrétienne chez les Francs ; Histoire littéraire de la France*, par les Bénédictins.

L'Italie attira tout d'abord les regards du conquérant. L'antique patrie des beaux-arts et de l'éloquence conservait, au sein de la décadence universelle, le souvenir de ses grands hommes et le culte de leurs chefs-d'œuvre.

Rome, souvent prise et saccagée, n'avait, en réalité, jamais été occupée par les barbares. Privée de son immense domination, mais assise néanmoins sur les débris toujours subsistants des civilisations grecque et latine, gardée par le génie vigilant et initiateur de la papauté, elle était restée reine et maîtresse entre les nations, car elle gardait toujours le sceptre de l'intelligence.

C'est aux Catacombes que l'on rencontre les premières écoles du Christianisme. C'est à Rome, à l'entrée du cimetière de Sainte-Agnès, que l'on trouve deux salles nues, sans autre indice de leur destination que la chaire du catéchiste et le banc des catéchumènes. Sans doute, l'enseignement qui se donnait là n'avait rien de commun avec la science profane; toutefois, on reconnaîtra de bonne heure le penchant des éducateurs chrétiens à recueillir tout ce qu'il y a de légitime dans l'héritage de l'esprit humain.

Le concile de Vaison, que nous avons déjà cité, atteste cette coutume établie chez les Italiens, « que les prêtres qui occupent des paroisses reçoivent chez eux de jeunes lecteurs, afin de les instruire (1) ».

Au moment où la conquête lombarde menace l'Italie d'une nuit éternelle, l'enseignement épiscopal et l'enseignement monastique se fondent, comme pour opposer une digue à l'envahissement de la barbarie.

Saint Grégoire le Grand, ce pontife que les ennemis de l'Eglise ont si souvent représenté comme un ennemi du progrès littéraire, fut le véritable fondateur des écoles épiscopales. C'est lui qui établit dans le palais de Latran cette école de chantres où l'on se borna d'abord à enseigner la musique, et qui, devenue, par des transformations successives, la lumière de Rome et l'exemple de l'Occident, servit de modèle à l'Ecole du palais des Mérovingiens.

D'un autre côté, l'influence monacale propageait le goût des lettres aux deux extrémités de la Péninsule. Au fond des âpres déserts de l'Apennin, à Bobbio, était un monastère

(1) Bail, *Summa Conciliorum*, t. I.

élevé par saint Colomban. Le grand réformateur y avait apporté, avec les sévères ordonnances des cénobites irlandais, la passion de l'étude et le goût de l'enseignement qui régnaient dans son pays. Il sut si bien inculquer son esprit à tous les membres de sa famille monastique, qu'au dixième siècle, la bibliothèque de Bobbio possédait les écrits de Démosthène et d'Aristote, les principaux poètes latins, mais surtout une quantité incroyable de grammairiens.

Cette richesse littéraire, surprenante pour l'époque, s'explique par les exigences d'une école nombreuse. Il fallait bien la pensée d'un grand devoir à accomplir, pour que des vies consacrées à Dieu se consumassent à copier, non les ouvrages des saints Pères, mais des écrits arides, comme le traité de Caper sur l'orthographe, ou celui de Flavianus sur l'accord du nom avec le verbe.

Pendant que la Lombardie recevait ainsi le bienfait d'une instruction largement distribuée, un autre foyer s'allumait au midi de l'Italie. Saint Benoît donnait à ses religieux du Mont-Cassin cette règle célèbre qui se répandit bientôt dans tous les cloîtres de

l'Occident, et dont nous avons déjà admiré l'influence sur les monastères gaulois.

Le saint réformateur ordonnait à ses moines des lectures publiques ou particulières, et chacun d'eux, pendant le carême, devait lire en entier un des livres de la bibliothèque, qui, dès lors, renfermait un bon nombre d'ouvrages (1). La règle encourageait la transcription des manuscrits, en recommandant aux religieux d'avoir les instruments nécessaires pour écrire, tels qu'un poinçon et des tablettes ; il arriva même que peu à peu cette occupation devint le seul travail manuel exigé des moines bénédictins. Ces infatigables pionniers du vieux monde quittèrent le hoyau pour défricher exclusivement le domaine de l'intelligence, et ce changement fut, sinon prescrit, du moins toléré par les supérieurs de l'Ordre, comme satisfaisant à tout en même temps (2).

A cet enseignement des écoles épiscopales et monastiques ajoutons celui des écoles séculières qui s'étaient perpétuées à travers toutes les vicissitudes des invasions, et nous com-

(1) Cf. Alph. Dantier, *Les Monastères bénédictins d'Italie*, t. II; d'Arbois de Jubainville, les *Abbayes cisterciennes*, passim.

(2) Cf. Thomassin, *Discipline de l'Eglise*, part. IV.

prendrons comment le vainqueur de l'Italie eut la pensée, comme autrefois les Romains maîtres de la Grèce, de s'approprier la civilisation des vaincus.

V

Du reste, il semble qu'à cette époque le prince franc n'avait qu'à passer les frontières de l'ancienne Gaule, pour trouver des secours en faveur de l'œuvre qu'il méditait.

L'Espagne possédait alors, malgré l'invasion des Visigoths, une population homogène. Les envahisseurs avaient promptement adouci leurs mœurs barbares, et avaient été absorbés, pour ainsi dire, au sein de la nation primitive. Ce peuple avait, plus qu'aucun autre, emprunté sa législation à l'Eglise, et il vivait en paix sous la crosse de ses évêques.

Dans ses monastères et ses écoles épiscopales, les lettres grecques et latines étaient en honneur. Les écoles, organisées par le concile de Tolède, en 624, se soutinrent avec tant de persévérance et de vigueur, au sein même de l'invasion musulmane, qu'à la fin

du xᵉ siècle, l'illustre Gerbert s'instruisit, non pas, comme on l'a cru, chez les Arabes de Cordoue, mais dans le palais épiscopal de Vich, en Catalogne (1).

Pendant que les nations méridionales conservaient ainsi les traditions d'un passé glorieux, les monastères du nord abritaient déjà les savants dont le concours devait assurer à la patrie de Charlemagne une véritable régénération intellectuelle.

Les Irlandais, protégés contre les invasions par les flots du *Sinus Britannicus*, se livraient paisiblement aux jouissances de l'étude. Les germes de littérature que saint Patrice, élève de Marmoutiers, avait déposés chez ce peuple s'étaient si promptement développés, que déjà les écoles de l'Irlande étaient devenues rivales de celles d'Italie. On y professait la théologie tout entière, telle qu'elle était sortie des controverses de l'arianisme et du pélagianisme. On interprétait l'Ecriture sainte, en y distinguant déjà les quatre sens, littéral, allégorique, moral et anagogique.

Saint Colomban, le célèbre moine voyageur,

(1) Richer, *Hist.* lib. III, cap. 43.

avait pâli dans l'étude de la grammaire, de la rhétorique, de la géométrie. Saint Fintan excellait dans la dialectique. Enfin, un art qui, à cette époque, couronnait tous les autres, la musique, avait été porté par les bardes d'Erin à sa plus haute perfection. Rien n'égalait les combinaisons savantes de leur jeu, ni la rapidité avec laquelle leur main promenée sur les cordes, en faisait jaillir des torrents d'harmonie. Une fois convertis au Christianisme, ils ne renoncèrent point à ces nobles plaisirs. La harpe d'Ossian devint la harpe de David, et fut consacrée à célébrer les louanges du Dieu vivant.

Leurs voisins de l'île de Bretagne, quoique évangélisés plus tard, rivalisèrent bientôt avec eux d'ardeur pour l'étude.

C'est de Rome qu'était partie l'influence civilisatrice. L'envoyé de saint Grégoire, le moine Augustin, élevé à l'épiscopat, s'était proposé d'introduire chez les Bretons, d'abord le Christianisme, et, en second lieu, des écoles semblables à celles qui florissaient dans sa patrie. Il réussit au delà de toute espérance, puisque ses successeurs purent fonder ces grandes écoles monastiques dont la renommée a rem-

pli l'Europe pendant des siècles : Cantorbéry, d'où sortirent tant d'hommes savants, prélats, abbés, missionnaires; puis Oxford, Cambridge et Winchester, écoles royales où furent élevés Alfred le Grand et son fils Edouard. Là, saint Néost, abbé, et Grimbald, éloquent interprète de l'Ecriture sainte, enseignent la théologie; le moine Asser enseigne la grammaire et la rhétorique, et Jean, moine de Saint-David, la logique, la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie.

Ce mouvement vers les sérieuses études est encore accéléré par la venue d'un étranger, d'un Grec, le moine Théodore, envoyé de Rome par le pape saint Vitalien, avec un autre moine nommé Adrien, également instruit dans les lettres sacrées et profanes.

De Théodore, élevé au siège épiscopal de Cantorbéry, vers l'an 670, l'héritage de la science passa à un homme vénérable, en qui se résume toute la science de l'époque, et qui peut être considéré comme l'un des types les plus accomplis du moine laborieux et savant : nous avons nommé l'illustre Bède, religieux du monastère de Jarrow. Ses recherches ont préparé les travaux d'Alcuin, le

véritable éducateur de la France carlovingienne, et ont ainsi formé un patrimoine littéraire dont nos aïeux ont recueilli l'héritage.

VI

Charlemagne, on le sait, avait voulu préluder à la restauration des études dans sa patrie en se faisant initier lui-même, par des savants étrangers, à toutes les sciences connues de son temps. Grammaire, astronomie, musique, lettres sacrées, il avait tout étudié, avec cette énergie persévérante qui, seule, assure le succès.

Mais ses efforts ne se bornèrent point à l'influence, déjà si puissante, de l'exemple personnel. Devenu roi en 768, il fit à Rome, en 774, une première excursion, à la suite de son expédition contre les Lombards. Tout porte à croire que la vue des monuments qui subsistaient en Italie, et le commerce des hommes éclairés, qui offraient eux-mêmes, en leurs personnes, de vivants débris de l'antique civilisation, fécondèrent les dispositions qui

faisaient ambitionner au conquérant la gloire des lettres.

Le premier de ces missionnaires de l'instruction paraît avoir été le diacre lombard Pierre de Pise, qui fut le précepteur de Charles lui-même, et que suivirent bientôt au delà des monts ses compatriotes, Paul Warnefride, également lombard, et Théodulphe, élevé plus tard sur le siège épiscopal d'Orléans. Le roi des Francs fit venir aussi dans ses Etats Leidrade, né en Norique, et destiné à l'archevêché de Lyon.

Charlemagne lui confia le soin de l'une de ses bibliothèques, formée de son vivant, et longtemps conservée dans le monastère de l'Ile-Barbe.

Ces savants furent suivis en France par Smaragde, abbé de Saint-Mihiel, par l'Espagnol Agobard, et par saint Benoît d'Aniane, qui tous firent partie des conseils du prince, et prirent une part notable à son œuvre de réédification intellectuelle.

Mais le promoteur le plus influent des mesures d'organisation scolaire par lesquelles Charlemagne illustra son règne, fut, sans contredit, le moine anglais Alcuin, le « mi-

nistre de l'instruction publique » de cet empire encore à demi barbare (1).

Nous avons vu, dans un précédent chapitre (2), avec quelles plaintes éloquentes il avait quitté sa chère cellule d'York. Transporté dans une nouvelle patrie, afin d'y travailler à une œuvre de civilisation et de progrès, il voulut justifier la confiance du prince qui l'avait appelé, en mettant à son service toutes ses connaissances et tous ses talents. Le réformateur et le ministre entreprirent tout d'abord de reprendre par la base l'édifice de l'instruction, qu'ils voulaient reconstruire.

L'écriture et la langue des livres saints avaient subi de nombreuses altérations; la forme même des caractères, profondément modifiée, rendait fort difficile la lecture des textes les plus importants. Charlemagne ordonna que désormais le soin de transcrire les manuscrits ne serait plus confié qu'à des clercs habiles et expérimentés.

Mais le service le plus positif et le plus signalé que reçut l'instruction, ce fut la

(1) Cf. H. de Riancey, *Histoire critique et législative de l'instruction publique et de la liberté d'enseignement*, t. I.
(2) Voir le chapitre intitulé : La Poésie.

restauration des écoles. Un capitulaire dont la date est de 789, et qui fut vraisemblablement inspiré par Alcuin, contient les dispositions suivantes : « Charles, etc., à Baugulf, abbé, et à toute la congrégation. Plusieurs monastères nous ayant, ces dernières années, adressé des écrits où ils nous informaient que les frères priaient pour nous dans les saintes cérémonies et leurs pieuses oraisons, nous avons observé qu'en la plupart de ces écrits, les sentiments étaient bons, mais les paroles grossièrement incultes... Nous vous exhortons donc, non seulement à ne pas négliger l'étude des lettres, mais à travailler d'un cœur humble et agréable à Dieu, pour être en état de pénétrer facilement et sûrement les mystères des saintes Ecritures... Qu'on choisisse donc, pour cette œuvre, des hommes qui aient la volonté et la possibilité d'apprendre et le talent d'instruire les autres. Ne manque pas, si tu veux obtenir notre faveur, d'envoyer un exemplaire de cette lettre à tous les évêques suffragants et à tous les monastères (1). »

(1) Cité par M. Guizot, *Histoire de la Civilisation en France*, t. I.

Deux ans plus tard, il renouvela la même ordonnance, et ne dédaigna pas d'indiquer en détail les exercices qu'on devait suivre dans les écoles.

De nombreuses preuves historiques attestent que ces prescriptions ne demeurèrent point stériles ; mais ce qui en rendit le succès universel et durable, ce fut encore l'ascendant de l'exemple.

Nous avons vu que, dès l'époque mérovingienne, une école spéciale existait au sein même du palais des rois francs. Depuis l'année 782, époque de son arrivée à la cour de Charlemagne, jusqu'au moment où, vaincu par les infirmités, en 796, il obtint du monarque la permission de se retirer, Alcuin conserva la direction de cette école, et lui donna une importance et un éclat qu'elle n'avait point eus jusqu'alors.

L'Ecole du palais de Charlemagne mériterait mieux le titre d'académie, sous lequel on l'a quelquefois désignée. Il est douteux, en effet, qu'elle ait fonctionné avec la régularité d'un enseignement fixe et méthodique. Elle suivait le monarque partout où il transportait sa résidence; les exercices y consistaient, selon

toute vraisemblance, à réunir, sous la présidence scientifique d'Alcuin, un certain nombre de personnes qui se livraient ensemble à des entretiens nobles et graves, sur des sujets d'instruction très variés.

VII

Les grands évêques que Charlemagne s'était donnés comme auxiliaires le secondèrent activement en travaillant, chacun dans leur diocèse, à la diffusion de l'enseignement. Il faut remarquer spécialement, dans les recueils d'actes épiscopaux datant de cette époque, un capitulaire de Théodulphe, évêque d'Orléans, qui prescrit d'une manière formelle la *gratuité* de l'instruction pour les pauvres. « Que les prêtres établissent des écoles dans les villages et les bourgs; et, si quelqu'un de leurs paroissiens veut leur confier ses enfants pour leur apprendre les lettres, qu'ils se gardent de les rebuter; au contraire, qu'ils s'appliquent à leur éducation avec une charité extrême, et lorsqu'ils les instruiront, qu'ils se gardent d'exiger d'eux aucun prix en retour de ce service ; qu'ils ne reçoivent rien, si ce n'est

ce que les parents voudront bien leur offrir de leur plein gré et par esprit de charité » (1).

Quelques auteurs ont voulu voir dans l'école palatine de Charlemagne l'origine de l'université de Paris. Cette opinion, quel qu'en soit le fondement, importe peu à la gloire du grand empereur. S'il n'a pas fondé l'Université, il a au moins fondé des écoles populaires; il a inspiré le goût des études; il a formé dans son palais une académie d'hommes lettrés et savants; et, dans cette œuvre éminemment civilisatrice, c'est le clergé qui lui a servi d'instrument.

Ce sont des moines, des abbés, des évêques qui ont été ses auxiliaires de propagation scientifique, et, enfin, c'est à la nation tout entière qu'a profité ce grand travail d'éducation. Voilà le point de vue auquel doit se placer l'historien pour juger cette belle œuvre. Si, plus tard, nous voyons apparaître une organisation plus savante d'universités proprement dites, soit en France, soit en Europe, nous devons songer que c'est toujours la pensée de Charlemagne qui sur-

(1) LABBE, VII, 1140.

vit, pensée religieuse, ardemment secondée par le clergé catholique, sans lequel rien de vraiment grand ne s'est fait dans l'humanité depuis neuf siècles. On peut dire, en ce sens, que Charlemagne est le père des études universitaires, mais en remarquant que c'est l'Eglise qui les a fécondées et perpétuées.

Sous les premiers Carlovingiens, le clergé resta fidèle à sa réputation de science et de dévouement. Louis le Débonnaire, prince fort instruit pour son époque, accorda aux savants une protection éclairée et constante. Charles le Chauve soutint l'école du palais, à laquelle le fameux Scot Erigène rendit une partie de son ancien éclat.

Cependant, de nouvelles et importantes écoles venaient s'ajouter à toutes celles que Charlemagne avait établies dans les principales villes de l'empire. Hincmar, le célèbre archevêque de Reims, et Foulques, son successeur, fondèrent près de leur palais un établissement d'instruction qui conserva sa renommée pendant tout le moyen âge. Deux moines d'Auxerre y professèrent avec gloire, puis vinrent à Paris, vers l'an 900, relever l'Ecole du palais qui semblait près de défaillir.

Le x[e] siècle finissait, emportant avec lui la monarchie carlovingienne, depuis longtemps ébranlée par l'anarchie. Hugues Capet prit le gouvernement de cette société malade, et s'efforça de la régénérer par l'instruction.

Une nouvelle et puissante impulsion fut donnée aux études. De l'école de Paris sortirent quelques noms illustres : Gerbert, l'ancien élève des écoles espagnoles, destiné à occuper la chaire de Saint-Pierre ; Lambert, élève de Fulbert de Chartres ; Roscelin, l'auteur de la secte fameuse des Nominaux. En même temps, de nouvelles écoles se fondaient : celle de Sainte-Geneviève et celle de Saint-Victor, toutes les deux illustres par les controverses d'Abeilard et de Guillaume de Champeaux.

Dans chacune des institutions nouvelles qui apparaissaient, l'Eglise intervenait toujours par ses dotations ou par la munificence de ses privilèges. Les écoliers qui accouraient à Paris pour y recevoir les leçons des maîtres les plus célèbres du monde entier, formaient déjà, par leur grand nombre, une population distincte. Sous Philippe-Auguste, l'affluence de ces jeunes gens devint si considérable, que la

population s'en trouva doublée, et qu'il fallut pour ce motif, élargir l'enceinte de la cité.

Dès 1169, la plupart de ces écoles étaient réparties en *nations*, selon le lieu d'origine des étudiants. Bientôt les maîtres eux-mêmes s'associèrent, comme pour donner plus de force à leur enseignement, qui devint, dès lors, une sorte de juridiction.

VIII

En 1200, au moment même où s'ouvre le grand siècle de saint Louis, un diplôme de Philippe-Auguste confère aux écoliers de Paris des privilèges particuliers, les place sous la protection royale, reconnaît en même temps qu'ils ne sont justiciables que des tribunaux ecclésiastiques, et donne, pour ainsi dire, à l'Université son premier acte de naissance.

Peu après, pour la garantir contre les excès d'autorité du chancelier de Notre-Dame, pourvu jusqu'alors du droit exclusif de concéder la licence d'enseigner, le pape Innocent III promulgua en sa faveur deux bulles, l'une en 1208, l'autorisant à se faire repré-

senter par un syndic; l'autre en 1209, lui permettant de s'imposer des règlements, et de les faire jurer. Les professeurs et leurs disciples étaient reconnus, dans ces deux actes fondamentaux, comme formant une véritable corporation, et leur communauté s'appela désormais régulièrement l'*Université des maîtres et des étudiants de Paris*, ou simplenent l'*Université des études*; plus tard, l'*Université* tout court (1).

La voilà tout à fait constituée, de par l'autorité compétente, qui est celle de l'Eglise. Son organisation se complète rapidement; elle devient le type sur lequel se formeront toutes les grandes universités du moyen âge.

Bientôt elle comprend quatre facultés, embrassant le vaste cycle des connaissances humaines : la faculté des arts, correspondant à notre faculté des lettres et à une partie de notre faculté des sciences, et seule divisée, à cause de son droit d'ancienneté ou de l'étendue de son domaine, en quatre nations (France, Picardie, Normandie, Angleterre); la faculté de théologie, composée de maîtres en *divinité*,

(1) Cf. JOURDAIN, *Histoire de l'Université de Paris.*

terme opposé à celui d'*humanités*, qui est resté seul dans notre langue scolaire; puis les facultés de droit et de médecine, qui apparaissent en plein exercice un peu après les autres.

Chacune de ces facultés a des officiers nommés par elles. La faculté des arts élit tous les ans quatre procureurs, un par nation. Les trois autres élisent chacune un doyen. Ces magistrats constituent un tribunal de sept membres, appelé à décider sur les affaires de la corporation. Au-dessus d'eux est un recteur ou chef commun, pris exclusivement parmi les *nations*, c'est-à-dire dans la faculté des arts. Ce recteur exerce une juridiction souveraine sur tout le territoire de l'Université, qui comprend près de la moitié de la ville.

C'était réellement un grand personnage. On le voit souvent appelé, dans le cours du moyen âge, à siéger au conseil royal, et il marchait de pair avec l'évêque de Paris, tant on attachait d'honneur à cette suprême magistrature de la science. Le jour de son installation était célébré par une procession solennelle, dont la pompe était royale, et dont la tradition est venue se perdre à la fin du der-

nier siècle, avec toutes les pompes du temps passé.

Le Saint-Siége entourait de faveurs l'Université, et souvent il la protégea contre les évêques mêmes. Les hommes ne s'étaient pas accoutumés encore à regarder la science comme un instrument de ruine pour la foi, et l'Eglise continuait à remplir, avec confiance et sécurité, son rôle d'institutrice des nations. Dans tous les règlements universitaires, on trouve l'action et la pensée des papes; ce sont les papes qui ont fait tout l'enseignement de l'Europe *depuis neuf cents* ans.

« L'organisation de la puissante compagnie et les prérogatives qui lui étaient octroyées redoublèrent tout naturellement l'empressement de la jeunesse du dedans et du dehors. L'affluence des étudiants, déjà si grande, prit des proportions encore inconnues. On vit les monastères, les abbayes, envoyer à Paris leurs plus brillants élèves, renonçant par là à l'honneur de demeurer les écoles supérieures de la chrétienté; on vit les derniers venus et les plus populaires des ordres religieux, comme les Jacobins, grossir ce tribut de toute la multitude qui entourait leurs propres chaires;

on vit des collèges spéciaux fondés dans la capitale pour les jeunes gens de certains diocèses ou de certaines régions, pour les étudiants pauvres, pour les clercs nécessiteux; on vit les terres les plus lointaines représentées dans cet autre pandémonium des nations, par quelques-uns de leurs enfants, jusqu'aux royaumes de l'Orient, qui venaient demander à la France un peu de ce savoir et de cette philosophie dont eux-mêmes avaient été si fiers jadis.

Combien les différentes facultés de notre grande cité comptent-elles d'auditeurs actuellement? Quelques milliers à peine. Or, Jean Jouvenel des Ursins affirmait, en 1435, qu'on avait vu à Paris, dans les temps qui l'avaient précédé, de seize à vingt mille écoliers. Et parmi cette jeunesse ardente qui venait tremper ses lèvres aux ruisseaux dont parle saint Bonaventure, se trouvaient, aux treizième et quatorzième siècles, toutes les illustrations de l'avenir, les Roger Bacon, les Albert le Grand, les Thomas d'Aquin, les Etienne de Langton, les Pierre d'Espagne, les Dante, les Pétrarque, tous ceux enfin dont la science et les travaux ont honoré l'Europe chrétienne.

Ces chiffres et ces noms nous en disent assez sur la prospérité de l'université mère. Qu'elle ait vu des désordres éclater dans son sein; qu'elle ait, par moments, porté le trouble dans les esprits ou dans la rue, cela ne détruit pas la grandeur de ses services. Aucun tort, aucune tache ultérieure ne saurait effacer l'éclat jeté, à son origine, par l'institution féconde à laquelle Paris doit, sans contredit, d'être devenue la capitale intellectuelle de l'univers, et dont Paris est redevable, en premier lieu, à la papauté » (1).

En dépit des assertions de nos demi-savants et de leur dédain puéril pour les écoles du moyen âge, nous sommes tous, par l'esprit, fils de cette période brillante où, de tous les coins du monde, les étudiants par milliers, les uns entretenus par leur famille, d'autres travaillant manuellement, d'autres même mendiant pour vivre, accouraient, pour s'instruire, à l'université de Paris, université libre, autonome, ne dépendant d'aucun ministre, et versant cependant des torrents de lumière sur le monde civilisé.

(1) Lecoy de la Marche, *le Treizième Siècle littéraire et scientifique*, p. 39.

IX

Malgré la supériorité de son enseignement et sa célébrité toujours croissante, l'université de Paris ne pouvait réunir dans son sein toute la jeunesse studieuse de l'Europe; et, d'autre part, de tels efforts entrepris pour la diffusion de la science devaient exciter l'émulation des nations voisines.

Aussi voyons-nous, dès le XIVe siècle, des universités se fonder dans tous les royaumes, à l'imitation de celle de Paris. A Cologne, c'est le pape Urbain IV qui, en 1388, érige l'université, à la demande du sénat et du peuple. Le même pape confirme l'université de Heidelberg, déjà instituée en 1346, sous les auspices de l'Eglise, et celle de Vienne, qui fait remonter son origine à l'an 1239, au règne de Frédéric II.

L'université de Bâle doit son érection au pape Pie II (1459); celle de Mayence est fondée par deux de ses évêques (1482); deux évêques de Wurtzbourg instituent de même l'université de cette ville, et le pape Boni-

face IX l'enrichit de privilèges. Pie II fait revivre l'université d'Ingolstadt, avec un grand nombre d'autres (1471); Boniface IX protège celle d'Erfurt; Alexandre V favorise de nombreuses dotations celle de Leipsig.

Il est remarquable que l'Eglise fut étrangère à l'érection de l'université de Wittemberg, d'où sortirent, pour se répandre dans toute l'Allemagne, les fatales doctrines de Luther. Celle de Francfort-sur-l'Oder fut établie par Joachim, marquis de Brandebourg, et confirmée par les papes Alexandre VI et Jules II.

Dans les Pays-Bas, nous trouvons deux universités principales, celle de Louvain et celle de Liège. La première, instituée par Jean, duc de Brabant, et approuvée par le pape Martin V (1426), fut longtemps célèbre. Les papes, les empereurs, les rois, les cardinaux, les évêques, rivalisèrent de zèle et de faveurs pour cet établissement. Si l'on excepte l'université de Paris, aucune renommée n'égala la sienne. Le pape Adrien VI, qui avait été chancelier et recteur de l'université de Louvain, lui bâtit un beau collège, pour les étudiants et les professeurs de théologie; Charles-Quint et Phi-

lippe II l'enrichirent de leurs largesses. Néanmoins, cette illustre école ne fut pas toujours fidèle à l'Eglise, qui l'avait fondée. Elle s'écarta, pendant quelque temps, des règles de l'orthodoxie; mais elle est revenue, de nos jours, à la pureté de la foi, et a reconquis son ancienne gloire.

L'université de Liège avait eu aussi son éclat. On y voyait à la fois les fils de neuf rois, de vingt-quatre ducs, de vingt-deux comtes, d'une multitude de barons et de gentilshommes.

Cette prospérité, comme celle de tous les établissements analogues, était due à l'action de l'Eglise.

En Pologne, en Prusse, en Lithuanie, en Bohême, l'action du pape était la même; toutefois, nous trouvons les universités plus rares dans ces pays que dans le reste de l'Europe. Il semble que la distance affaiblisse l'ardeur de l'imitation, car c'est toujours Paris qui sert de modèle. Les universités de Cracovie et de Prague brillent entre les autres; elles remontent au XIVe siècle.

L'Espagne fut, de bonne heure, la terre classique du haut enseignement. Toutes ses

universités jetèrent un certain éclat, et toutes aussi durent leur existence à la munificence de l'Eglise. A Tolède, on enseignait toutes les sciences au xve siècle. L'université de Séville remontait à une époque très reculée, elle avait eu pour auditeurs le pape Sylvestre II et d'autres grands personnages. Celle de Valence brillait également dès le xve siècle. Elle avait alors pour professeur de philosophie saint Dominique, le fondateur de l'ordre des Frères prêcheurs; saint Vincent, religieux du même ordre, y fut instruit dans sa jeunesse et y devint plus tard professeur de théologie. Valladolid se vantait de l'antiquité de son université. Celle d'Alcala de Hénarès remontait à l'an 1317; elle avait été fondée par un archevêque de Tolède, de l'ordre des Franciscains.

L'université de Salamanque comptait parmi les plus anciennes de l'Europe, puisqu'elle faisait remonter son histoire jusqu'à l'année 1104. Elle avait joui longtemps d'une immense renommée dans le monde savant, et plusieurs papes l'avaient dotée de glorieux privilèges. Clément V, entre autres, avait ordonné que l'hébreu, l'arabe et le chaldéen y fussent conti-

nuellement enseignés. Toutes les études y étaient florissantes ; ses collèges étaient nombreux et splendides. Le pape Adrien VI la visitait souvent avant de porter la tiare, et lorsqu'il occupa le Saint-Siège, il l'enrichit de prérogatives nouvelles. C'est le pape Jean XII qui fonda l'université de Sarragosse. L'origine de celle de Lérida est assez obscure; mais on sait que le pape Calixte II y reçut le grade de docteur en droit civil et en droit canonique, et que même il y professa le droit civil. Les universités de Coïmbre et d'Evora se faisaient gloire d'avoir été fondées par Jean II et par le cardinal Henri de Portugal.

Nous avons déjà vu avec quel soin les anciens rois anglais, stimulés par le zèle des missionnaires, avaient propagé l'instruction dans leurs Etats.

Les premiers collèges d'Oxford s'élevèrent en 873, par les soins d'Alfred, le saint roi des Saxons. Toutefois, l'université de cette ville ne reçut une existence véritable qu'au XIIe siècle. Depuis cette époque, les princes et les évêques rivalisèrent de générosité pour la doter et pour l'enrichir. Seize collèges y furent successivement fondés, tous au moyen

de largesses fournies par l'Eglise. Au XIIIe siècle, on y comptait trois mille étudiants. Partout, le clergé saisissait les populations de deux côtés à la fois, par l'intelligence et par le cœur, par la science et par la piété.

L'université de Cambridge s'offre avec le même caractère de splendeur antique et chrétienne. Quinze collèges restaient debout dans cette ville au XVIe siècle, monuments vénérables de la ferveur catholique des âges précédents.

Enfin l'Italie, héritière des vieilles civilisations, avait des universités nombreuses et florissantes, grâce au séjour des papes et à leur constante sollicitude. Nous avons constaté qu'à Rome, la tradition littéraire n'avait jamais été interrompue, et que cette reine des nations avait toujours entretenu des académies et des écoles, lors même que le reste de l'Europe était plongé dans la barbarie. Les études eurent néanmoins, même dans ce centre privilégié, leurs alternatives de prospérité et de décadence, et nous ne voyons l'université romaine définitivement établie qu'au temps du pape Urbain IV.

Ce pontife appela auprès de lui le grand docteur du moyen âge, saint Thomas d'Aquin,

qui réforma les écoles et composa, pour l'usage des étudiants, cette *Somme de Théologie* dont la vaste et profonde doctrine effraie parfois les savants de nos jours. Dès lors, tous les papes qui se succédèrent jusqu'à Léon X : Innocent IV, Eugène IV, Nicolas V, comblèrent de libéralités l'université, les collèges et les bibliothèques de la ville éternelle.

Tout le reste de l'Italie ressentit cette action bienfaisante de la papauté. Venise, Padoue, Ferrare, Milan, Pavie, eurent de bonne heure des universités. Celle de Pavie se glorifiait d'avoir été fondée par Charlemagne. Celle de Bologne remontait à une époque encore plus reculée, s'il faut en croire une ancienne chronique, et elle était célèbre entre toutes par l'éclat qu'elle avait su donner à l'enseignement du droit (1).

C'est ainsi que, du XII[e] au XVI[e] siècle, sur toute la surface de l'Europe, l'Eglise avait ouvert à l'élite des intelligences des asiles studieux, où toutes les branches du savoir humain, théologie, jurisprudence, médecine, littérature, étaient cultivées avec une égale ardeur.

(1) Cf. DIGBY, *les Mœurs chrétiennes dans les âges de foi.*

X

Mais revenons à la France : c'est là surtout que le zèle pour la diffusion du haut enseignement accomplissait des prodiges. Autour de l'université de Paris, mère et maîtresse de toutes les écoles françaises, rayonnaient vingt-trois universités provinciales, parmi lesquelles se distinguaient spécialement celles d'Orléans et de Toulouse. Au-dessous de ces grands établissements, cinq cent soixante-deux collèges, fondés par des cardinaux, des évêques, de simples prêtres, quelquefois par des familles seigneuriales, donnaient l'enseignement secondaire à plus de soixante-douze mille élèves ; trente-six de ces collèges étaient établis dans l'enceinte même de la capitale (1).

Ces chiffres confondent assez éloquemment les prétentions de ceux qui font dater de la Révolution française l'organisation de l'enseignement dans notre pays. Si, à ces établissements déjà si nombreux, nous ajoutons les

(1) Cf. Ch. JOURDAIN, *Histoire de l'Université de Paris.*

écoles qui subsistaient toujours dans les monastères, et les collèges florissants dirigés, depuis la Réforme, par la compagnie de Jésus, nous reconnaîtrons que la vieille France, terre du dévouement, de l'honneur et de la foi, fut en même temps, pour l'ancienne Europe, le premier et le plus puissant agent de civilisation.

Est-il besoin d'ajouter que l'Eglise, tout en développant l'intelligence des classes supérieures de la société, n'oubliait pas l'âme du pauvre ? Nous savons déjà avec quelle autorité l'histoire impartiale des premiers siècles établit l'existence d'un enseignement primaire. Les annales du moyen âge nous montrent que l'Eglise a toujours compris de la même manière la mission qu'elle a reçue d'enseigner les peuples.

En 1179, le troisième concile de Latran prescrit qu'un maître sera établi dans toutes les cathédrales pour les écoliers pauvres. Que cette règle ait été suivie depuis cette époque jusqu'à la Révolution française, nous n'en pouvons pas douter, quand nous voyons les contrats d'apprentissage et de tutelle demander, pour le pupille ou l'apprenti, la fréquentation

des écoles et les moyens de s'instruire selon sa condition, et surtout quand nous voyons cette clause stipulée pour de simples domestiques ou pour de simples valets de ferme.

L'article 220 *de la coutume* de Normandie porte même que, si le maître ou le tuteur ne s'acquitte pas de cette charge, les parents pourront se pourvoir en justice pour l'y contraindre.

Les statistiques les plus autorisées nous apprennent qu'au XVIIIe siècle, il eût été difficile de trouver en France une paroisse un peu populeuse sans maison et sans fondation d'école (1). Or, quand on songe que le nombre des paroisses, avant la Révolution, était beaucoup plus considérable qu'aujourd'hui, et que presque partout il y avait un maître d'école, malgré l'exiguité des ressources, n'est-il pas permis de dénoncer l'effronterie des menteurs qui s'apitoient avec tant de complaisance sur l'ignorance de nos pères ?

(1) Cf. Ch. de BEAUREPAIRE, *Recherches sur l'instruction publique dans le diocèse de Rouen avant 1789*; l'abbé A. LAVEILLE, *l'Instruction primaire dans l'ancien diocèse d'Avranches avant la Révolution*; et, de plus, les travaux de M. Léon MAITRE pour la Bretagne, de M. DE JUSSIEU pour la Savoie, de M. DE RIBBE pour la Provence, de M. SAUZAY pour la Franche-Comté, etc., etc.

Qui ne sait, d'ailleurs, que les congrégations enseignantes, et particulièrement les Frères de la Doctrine chrétienne, qui déploient de nos jours un si admirable dévoûment au service des pauvres, ont commencé longtemps avant la Révolution leur humble et bienfaisant apostolat?

Sans doute, on ne connaissait pas alors les grands mots d'instruction obligatoire et gratuite, qui abusent si facilement les populations crédules; on ne faisait pas montre de l'enseigne, mais on possédait la réalité.

Sous l'ancien régime, l'Etat ne prétendait pas tout faire; il ne s'était point fait maître d'école et maître de pension; il n'inscrivait pas à ses budgets, généralement du moins, d'allocation pour l'enseignement primaire, pour cette excellente raison, qu'il y était pourvu par un vaste système de fondations et par des impositions municipales.

Le résultat était-il moins bon? Nous n'avions ni les gros budgets, ni cet enseignement primaire véritablement encyclopédique qui surcharge la mémoire des enfants sans développer leur intelligence; mais, en revanche, le pauvre recevait gratuitement une ins-

truction dont les contribuables n'avaient pas à supporter les frais, et tous apprenaient, sur les bancs de l'école, les vérités et les vertus qui font les peuples forts et les familles prospères.

La Révolution, dont on a tant vanté les prétendues réformes, se borna à supprimer notre ancienne organisation scolaire, sans rien mettre à la place : tout le monde sait que les décrets de la Convention établissant une nouvelle organisation et un personnel nouveau restèrent constamment à l'état de lettre morte.

L'Empire entreprit de reconstituer régulièrement l'enseignement public ; la Restauration le suivit dans cette voie, puis la Monarchie de Juillet, puis les divers gouvernements qui se succédèrent en France, et à mesure qu'ils rétablirent une des anciennes écoles, les courtisans du pouvoir ne manquèrent pas de se récrier sur le progrès de la civilisation et des lumières. Les uns ignoraient, les autres faisaient semblant d'ignorer qu'on ouvrait une école après en avoir fermé trois !

Tous ces gouvernements désiraient confier au seul Etat laïque l'éducation de la jeunesse française. Néanmoins, en présence des vœux

unanimes et hautement exprimés des populations, ils n'avaient pas osé maintenir les lois d'exception dirigées contre l'Eglise, et, quoique à regret, ils lui avaient peu à peu rendu la liberté d'enseigner, brutalement supprimée par la Révolution.

Il était réservé à la fin du XIX[e] siècle de voir se renouveler la persécution hypocrite de Julien l'Apostat.

Après plus de soixante ans d'une liberté relative dont l'Eglise a usé pour répandre autour d'elle la lumière et les bienfaits, on a décidé de nouveau qu'elle n'aurait plus le droit d'instruire les petits enfants. Depuis quelques mois (1), les derniers membres des congrégations religieuses ont dû quitter la dernière école communale, emportant avec eux le crucifix et le catéchisme : l'image bien-aimée du « Dieu qui réjouit la jeunesse », et le livre admirable qui doit « éclairer tout homme venant en ce monde ». On se propose d'avancer l'œuvre de la civilisation en proscrivant ceux qui, depuis quinze siècles, en ont été les apôtres et les martyrs.

(1) Depuis le mois d'octobre 1891.

Mais si les hommes qui prétendent représenter la nation se plaisent à oublier la meilleure part de ses gloires, la vraie France n'oublie pas, et il est difficile de la tromper longtemps. A l'heure présente, elle contemple avec une émotion douloureuse ces hommes dévoués qui furent autrefois ses maîtres, que l'injustice a condamnés au silence, et qui, en se retirant devant la force, ont emporté avec eux toute son admiration et tous ses regrets.

En les quittant, d'ailleurs, elle garde au cœur, malgré les menaces de l'avenir, une invincible espérance.

Depuis qu'elle existe, l'Eglise s'est vouée à l'œuvre toujours pénible et trop souvent ingrate d'élever l'enfance. Elle a toujours fait cela ; elle a toujours trouvé des hommes pour le faire ; jamais elle ne cesse, jamais elle ne cessera d'enseigner.

Reine, elle ne peut se laisser ravir le trône; mère, elle n'abandonnera jamais l'école. A travers tous les périls, sous tous les déguisements qu'on la forcera de revêtir, elle ira enseigner la connaissance de Dieu, l'art de l'aimer et de le servir, et, par là, elle ressaisira l'empire du monde.

Elle enseignera pendant les persécutions de la civilisation comme pendant les persécutions de la barbarie, qui souvent se ressemblent et s'accordent pour lui porter les mêmes coups. Elle enseignera dans la paix et dans la guerre. Elle aura toujours des religieux pour conserver, même au péril de leur liberté, la foi des ancêtres dans l'âme des enfants. Obligée de fuir les nations inhospitalières qui lui doivent l'instruction, la prospérité, la grandeur, elle trouvera toujours des missionnaires pour aller, pieds nus, dans tous les lointains, pour aborder toutes les peuplades sauvages, vivre au milieu d'elles, y souffrir un exil sans fin, et mourir en les illuminant du nom de Jésus-Christ.



CONCLUSION



N parcourant les pages qui précèdent, le lecteur a pu constater que les lettres chrétiennes ont une assez belle histoire.

Pendant dix-huit siècles, la vérité religieuse a rayonné, à travers les œuvres littéraires de toutes les nations modernes, avec un incomparable éclat.

Par elle, l'éloquence, mise en possession de sujets dignes d'elle, a fait germer des vertus qui renaissent avec chaque génération, et suscité des enthousiasmes qui se perpétuent d'âge en âge. Par elle, la poésie a fait descendre dans la nuit de nos vulgarités et de nos tristesses la splendeur joyeuse

de l'idéal divin. Par elle, l'histoire est devenue l'incorruptible tribunal où se jugent, en dernier ressort, les actions humaines. Par elle, enfin, les petits et les humbles, les pauvres et les déshérités ont été conviés au festin de l'intelligence, comme l'avaient été, au festin de l'Evangile, les aveugles, les boiteux et les mendiants.

En voyant se dérouler ce passé glorieux, n'est-on pas tenté d'adresser à l'Eglise, comme autrefois Joseph de Maistre, ce cri de reconnaissance émue : « Je te salue, mère immortelle de la science et la sainteté ! *Salve, magna parens !* » (1) ?

Ah ! quel admirable traité d'esthétique il y aurait à écrire, en prenant pour base le dogme catholique !

Il y a dans le Christianisme une fécondité intellectuelle, une sève de poésie, une puissance civilisatrice que rien ne remplacera jamais : ce qui le prouve, c'est la confusion lamentable qu'il laisse après lui dans le monde de la pensée, dès qu'on ose rejeter ou négliger ses enseignements.

(1) *Du Pape*, livre IV.

Notre siècle en a fait la triste expérience. Né dans le doute impie, il s'achève dans la négation inquiète et impuissante. Aussi qu'est devenue, au milieu de nos préoccupations sensualistes, cette sainte poésie qui ravissait l'âme de nos pères en lui découvrant les perspectives radieuses de l'autre vie? Elle est morte, hélas! parce que le souffle divin s'est retiré d'elle.

Après les poètes du doute, nous avons eu les poètes du néant; après les plaintes déchirantes des âmes sans Dieu pleurant la patrie perdue : Alfred de Musset, Henri Heine, Murger, Gérard de Nerval, Hégésippe Moreau, nous avons entendu les sanglots mornes et navrants des Baudelaire, des Leconte de Lisle, des Sully-Prudhomme, chantant les religions disparues, la mort sans résurrection, le malheur sans espoir.

Qu'est devenue l'histoire, depuis l'invasion des doctrines positivistes, qui prétendent reléguer Dieu au delà des frontières de la science? Ne se réduit-elle pas de plus en plus à une sèche nomenclature de faits, et ne pourrait-on pas la comparer à ces ossements arides dont parle l'Ecriture, qui attendent, pour

secouer la poussière des tombeaux et renaître à la vie, le souffle puissant d'un prophète?

Et la pédagogie, qui devrait être un sacerdoce, et dont beaucoup d'éducateurs modernes ont fait un métier, qu'est-elle devenue entre les mains des gouvernements athées, sinon un moyen d'opprimer les consciences?

Quant à l'éloquence, si elle a résisté presque seule à l'anarchie littéraire qui caractérise notre « fin de siècle », c'est qu'elle s'est réfugiée dans nos temples comme dans des asiles inviolables, et que, du haut de la chaire, elle a continué à faire entendre des oracles dictés par la sagesse d'en haut.

En perdant l'esprit chrétien, en rêvant quelque chose de plus beau que Jésus-Christ, de plus doux que l'Evangile, les écrivains de nos jours ont vu s'évanouir le rayonnement céleste de l'idéal; ils sont descendus dans les froides régions où s'élaborent les œuvres de ténèbres, et à l'heure présente, en écoutant leurs trivialités obscènes ou leurs refrains dissolus, nous pouvons nous demander si nous n'assistons point à l'orgie suprême d'une société incrédule, qui veut mourir le blasphème à la bouche.

Cette crainte est-elle sérieusement fondée? Est-il vrai que le flambeau des lettres chrétiennes soit prêt à s'éteindre pour toujours, et que nous ne devions plus entendre aucune de ces voix sacrées qui berçaient si suavement nos douleurs aux doux accents de l'espérance?

Malgré tant de symptômes alarmants, nous osons croire encore à un meilleur avenir. Tant que la foi chrétienne n'aura point péri parmi nous, nous refuserons de prendre pour toujours le deuil de nos gloires littéraires.

On compare volontiers notre état présent à celui des Grecs et des Romains des derniers siècles. On oublie qu'il y a entre nous et ces peuples dégénérés une différence essentielle : ils étaient païens, et nous vivons du Christianisme, qui seul fait les nations guérissables, et maintient en elles, même après de longs siècles et de nombreux écarts, un principe de vigueur et de rajeunissement.

Les Romains du IVe siècle ne croyaient plus à leurs idoles. Après le naufrage de leurs vertus civiques et l'avilissement de leurs grands hommes, ils n'avaient plus rien à chanter, sinon les choses viles et ignobles qui font la

joie des sociétés en dissolution. Aussi leur littérature était-elle en pleine décadence.

Le Christianisme purifia la langue latine de ses souillures, et, en la consacrant aux louanges du vrai Dieu, lui communiqua une force et une vitalité qui ont défié les siècles.

Au temps de la Renaissance, la langue française, formée d'éléments grecs et latins, joints aux débris de notre vieil idiome roman, n'était sûrement pas une langue chrétienne : les écrits de Montaigne et de Rabelais nous reportent en plein paganisme. Qui eût pu prédire alors que cette même langue, maniée par un Pascal ou un Bossuet, exprimerait, au siècle suivant, les plus graves pensées, les plus religieuses aspirations?

Qui eût prévu, au milieu du débordement d'impiété licencieuse qui signala la fin du XVIII[e] siècle, que l'idée chrétienne reprendrait possession des esprits, au point de diriger e grand mouvement littéraire qui a eu pour chefs Chateaubriand, de Maistre, Lamartine, Lacordaire, Veuillot, Montalembert?

Les intelligences contemporaines ne sont ni moins déliées, ni moins fermes, ni surtout moins cultivées que celles de nos pères.

Une curiosité inquiète et maladive travaille, il est vrai, les esprits, appliqués uniquement à la recherche des secrets naturels. « L'inexorable ennui qui fait le fond de toute vie humaine » (1) tourmente plus que jamais des âmes faites pour Dieu, et s'obstinant à chercher dans la créature la satisfaction de leurs désirs infinis.

Mais nous ne désespérons point de voir la génération qui s'élève, lassée enfin

De tant d'efforts perdus, de tant de maux soufferts (2),

se tourner un jour vers la source à jamais féconde de toute beauté et de toute grandeur.

C'est un écrivain de nos jours qui a fait à ses contemporains ce simple aveu : « J'ai cherché longtemps l'idéal dans les rêves des poètes et dans mes propres songeries ; je le poursuis encore à travers les enchantements de la nature ; jamais il ne m'est apparu comme à travers les pages de l'Evangile. C'est dans ce livre sacré que j'ai vu le divin fantôme » (3).

(1) Bossuet.
(2) V. de Laprade.
(3) Paul de Molènes, *Soirées du Bordj*.

Que les jeunes hommes favorisés par Dieu de cette puissance merveilleuse qu'on appelle le don d'écrire veuillent bien mettre à profit cette expérience d'un de leurs aînés! Qu'ils ne s'arrêtent pas à mi-chemin dans leurs ascensions vers la Beauté suprême, et l'aurore du xxe siècle éclairera une Renaissance durable et féconde, parce qu'elle sera chrétienne.

FIN



TABLE DES MATIÈRES

LETTRE DE MGR L'EVÊQUE DE LAVAL V

PRÉFACE VII

CHAPITRE Ier. La littérature chrétienne I

— II. L'éloquence 51

— III. La poésie 169

— IV. L'histoire 249

— V. L'enseignement 305

CONCLUSION 359

Lyon. — Imprimerie Emmanuel VITTE, rue Condé, 30.